

B. DAGIRIAN

La

Troublante Odyssée  
d'une Caravane



PARIS

LIBRAIRIE FRANCO-ANGLAISE

54, RUE BONAPARTE, 54

LA TROUBLANTE ODYSSEE  
D'UNE CARAVANE

# LA TROUBLANTE

ODYSSÉE

D'une

CARAVANE



B. DAGIRIAN

---

La

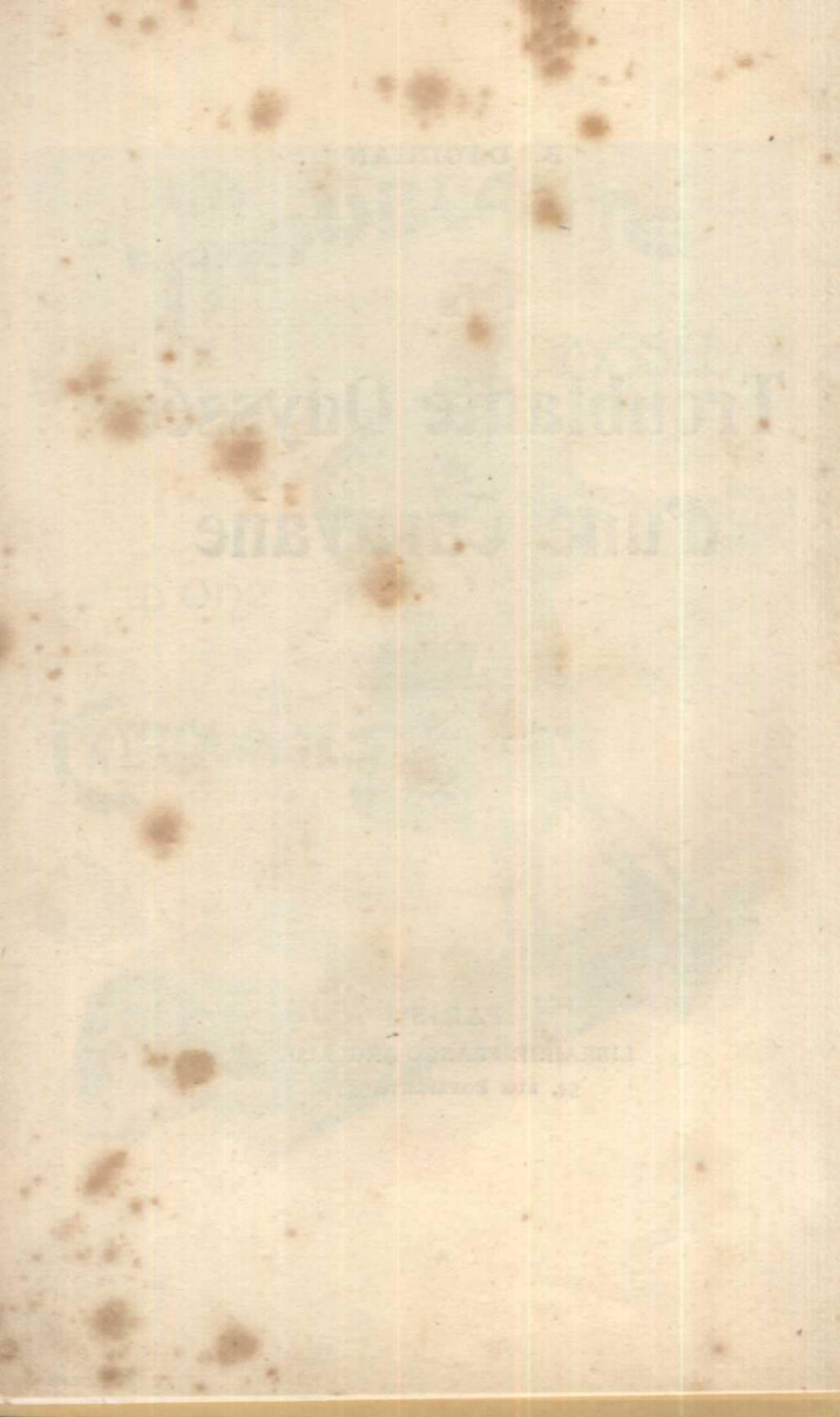
# Troublante Odyssée d'une Caravane



PARIS

LIBRAIRIE FRANCO-ANGLAISE

54, RUE BONAPARTE, 54



## AVANT-PROPOS

---

Les en-têtes des chapitres du présent ouvrage sont tirés de la brochure intitulée :

« Témoignages inédits sur les atrocités turques commises en Arménie et recueillies par la Société des Dames arméniennes (Azkanever, de Constantinople). »

Cette brochure débute par un appel aux grandes puissances alliées et cet appel vibrant se termine par ces mots :

« Le grand jour est arrivé ! La Justice monte sur son trône et, nous mettant à genoux, nous ne cessons de demander :

« Justice pour les éprouvés, pour les opprimés, pour les martyrs ! »

Vraiment, on ne peut manier l'ironie avec plus de délicatesse. La « Justice est montée sur son trône ! » On s'en aperçoit tous les jours.

Pour nous convaincre que les bons Turcs, si doux, en étaient à leur coup d'essai, citons un passage du « Voyage en Orient », de Mgr Lavignerie.

« Sur ces trente mille chrétiens, huit mille environ avaient péri, massacrés dans la ville même, ou égorgés dans la fuite. Des maisons où ils demeuraient, pas une n'était restée debout... Il n'y a pas lieu de s'étonner de ce vandalisme lorsqu'on sait que le pillage a duré vingt-deux jours sans répression... »

Ceci se passait en 1860.

Les faits relatés dans la brochure indiquée plus haut ont eu lieu durant la dernière guerre.

Entre temps, Abdul-Hamid avait entretenu la main de ses Bachi-Bouzouks par quelques petits massacres.

On n'apprivoise pas un loup, on lui lime les dents, si l'on souhaite mettre les agneaux à l'abri.

Mais, après tout, c'est peut-être l'agneau qui a tort.

---

## La Caravane

\* \* \*

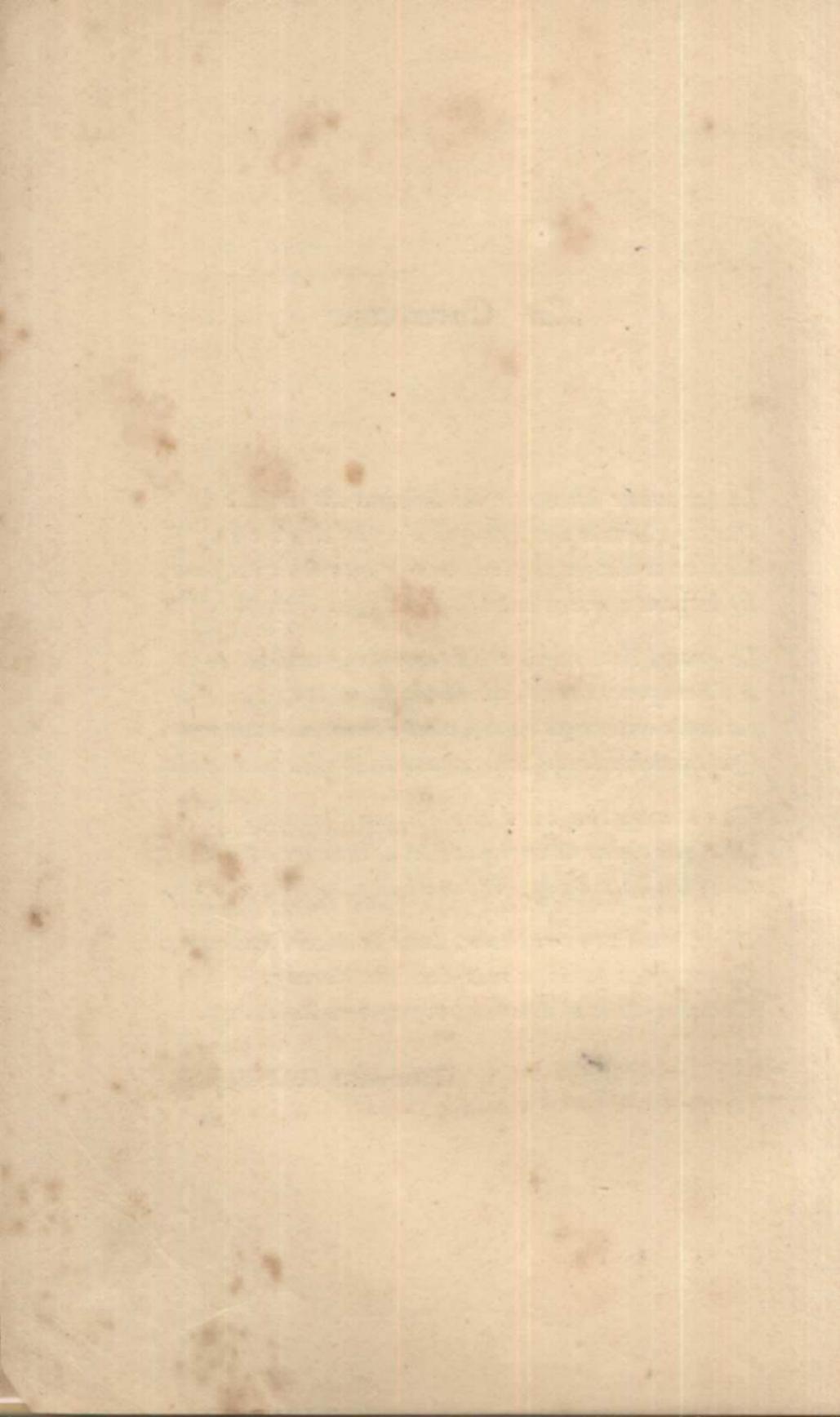
*La caravane humaine au Sahara du monde  
Par ce chemin des ans qui n'a pas de retour,  
S'en va traînant le pied, brûlée aux feux du jour,  
Et buvant sur ses bras la sueur qui l'inonde.*

*Le grand lion rugit et la tempête gronde ;  
A l'horizon fuyard, ni minaret, ni tour ;  
La seule ombre qu'on ait, c'est l'ombre du vautour,  
Qui traverse le ciel, cherchant sa proie : un monde.*

*L'on avance toujours et voici que l'on voit  
Quelque chose de vert que l'on se montre au doigt ;  
C'est un bois de cyprès, semé de blanches pierres.*

*Dieu, pour vous reposer, dans le désert du temps,  
Comme des oasis, a mis des cimetières ;  
Couchez-vous et dormez, voyageurs haletants.*

THÉOPHILE GAUTHIER.



# LA TROUBLANTE ODYSSEE D'UNE CARAVANE

---

## I

Pendant des journées entières, nous continuâmes notre marche en longeant l'Euphrate dont les eaux, lentement, charriaient des cadavres humains. D'autres, en décomposition, offraient un spectacle horrible et même parfois, suprême horreur, nous étions obligés, pour pouvoir continuer notre marche, de piétiner les restes sacrés de nos frères.

(AZKANEVER, de Constantinople).  
*(Atrocités turques en Arménie).*

La caravane avançait lentement, les hommes d'abord, les femmes derrière, quelques-unes portant un enfant.

Les gendarmes à cheval, la carabine en bandoulière, encadraient cette troupe. Ils prenaient des mines sournoisement amènes, afin d'encourager aux fautes qui entraînaient aussitôt un châtement.

La caravane venait de Trébizonde probablement. On ne le savait exactement; tous ceux ayant assisté au premier départ étaient tombés le long des che-

mins, tués par la faim, la soif, les souffrances et la maladie. Et à chaque étape, le misérable troupeau se renouvelait d'autres Arméniens poussés hors du foyer.

Tous étaient en loques, la plupart sans chaussures, les pieds saignants sur les chemins raboteux et durs.

Les hommes, le regard sombre, les poings crispés, marchaient le front penché, courbés par le désespoir et l'impuissance.

Les femmes se traînaient péniblement en se dandinant, roulant leurs hanches puissantes, comme si à chaque pas il leur eut fallu un effort pour soulever cette masse de chair. Elles ne réfléchissaient plus, le cerveau uniquement martelé par la perception de la douleur.

De vêtements, elles n'en avaient plus, nul voile n'abritait leur tête des ardeurs de ce soleil de juillet, sur leur poitrine blonde s'étendaient des lambeaux d'étoffe cachant mal la peau souple que la crasse rendait d'apparence huileuse.

Aucune retardataire, cependant, n'osait abandonner la colonne. En une suprême énergie, toutes se raidissaient contre la veulerie qui les envahissait, brisait leurs jambes. Et elles marchaient les seins

en avant, éhanantes, les lèvres écartées aux commissures desquelles s'irisait une mousse blanchâtre. Toutes étaient dévorées par une soif violente qui leur brûlait la gorge.

Et, au hasard, les gendarmes insoucians chevauchaient leurs petits chevaux gris aux longues crinières. Ils s'affalaient sur leur selle, épuisés eux-mêmes par cette course inutile et sans but, sous le soleil qui dardait, séchant l'atmosphère.

Ils fumaient des cigarettes, mollement, tout en surveillant ce vil bétail confié à leurs soins. En eux, pas la moindre parcelle de pitié, rien qu'un sadisme exaspéré et irraisonné qui leur faisait souhaiter un incident, les tirant de leur torpeur en leur offrant l'occasion de sévir cruellement.

La nature, en son repos estival, accroissait encore l'horreur du spectacle. A gauche, c'était la roche nue que piquait parfois le vert sombre d'un cyprès. A droite, des ravins creusaient le sol, estompant la plaine de grands trous noirs.

Le chemin, que la sécheresse durcissait, s'élargissait ou se rétrécissait, se sillonnant d'ornières profondes aux arêtes desquelles s'écorchaient les pieds des captifs.

Pas un arbre, nulle verdure, seulement à inter-

valles éloignés une touffe de lentisque qui répandait, par l'air, son parfum de résine.

Les hommes marchaient toujours, le front bas, dans leur attitude de vaincus ; les femmes haletaient avec, dans leurs grands yeux noirs, une lueur de supplication à l'égard des bourreaux.

Mais les gendarmes ne voyaient rien, comme le fauve à l'affût, ils patientaient, sachant que l'occasion surgirait tôt ou tard.

Depuis le lever du soleil, on allait ainsi, sans répit, sans une minute d'arrêt. Le martèlement des pieds nus claquait dans le silence. Une odeur âcre, faite de sueur, de crasse et de sexualité, montait de ce troupeau humain.

Une femme eut un gémissement sourd et ralentit insensiblement, des voisines terrifiées s'écartèrent peureusement, mues par cet égoïsme latent qui, aux minutes d'infortune, se développe au paroxysme.

La malheureuse, à plusieurs reprises, buta contre les cailloux de la piste. Elle n'avancait plus que péniblement, s'enfonçant lentement dans la profondeur des rangs.

Sans bien se rendre compte de sa situation, elle se trouva à l'extrémité de la colonne. Ses sœurs de

misère frissonnèrent et avec, dans les yeux, une terreur invincible, elles se détournèrent.

Un gendarme qui, depuis un instant, remarquait la retardataire, fit avancer son cheval.

Lorsqu'il arriva, déjà elle était hors des rangs, ne marchant plus qu'avec peine, claudiquant à chaque pas.

Railleur, il passa derrière elle, et, l'étrier déchaussé, lui envoya un coup de pied entre les épaules :

— Marche, chienne !

Elle eut un gémissement et se redressa. Un regain d'énergie la porta en avant. Quelques secondes, elle put espérer rejoindre la colonne, se mêler aux autres malheureux, qui, à son instar, commençaient à trébucher.

Elle savait ce que signifiait cette brutalité, si elle ne pliait devant la brutalité du bourreau.

Mais elle avait trop présumé de ses forces, et aussi une terreur affreuse la saisissait à la gorge, la paralysant à demi.

L'homme, derrière, l'épiait en ricanant, toute sa nonchalance précédente avait disparu.

Il tira son sabre et, de la pointe, la piqua aux reins.

Elle eut un cri de douleur, et sa taille se cambra, rejetant en avant la poitrine ferme.

Le gendarme rit très haut !

— Tu es comme les bourricots, fille de chienne, il te faut l'aiguillon.

Alors, il s'amusa gaillardement, ayant trouvé une victime. Du sabre, il fendit les pauvres guenilles qui tombèrent de toutes parts.

La chair apparut blonde et brillante de sueur.

Affolée, l'Arménienne tenta de courir, dans l'espoir de fuir le tourmenteur.

Il ne la suivit même pas, certain de la rejoindre bientôt. La vue de cette femme demi-nue excitait sa sensualité et son sadisme ; il regrettait de ne pouvoir s'arrêter là, au bord du chemin, pour en faire sa chose.

De nouveau il fut près d'elle, et, énérvé, il songea à sabrer les derniers restes de vêtements qui couvraient sa victime.

Ce fut rapide et sauvage, il taillada rapidement l'étoffe qui coulait à droite et à gauche. La peau se zébra de vagues traînées sanglantes.

La femme, brûlée par la douleur, se sentit soudain comme galvanisée. Tout son être se raidit ; elle se reprit à courir, nue, frissonnante.

Et l'homme riait, crachant des sarcasmes obscènes, flagellant d'une ironie brutale la « ghiaour » qui s'exhibait ainsi.

D'autres gendarmes, attirés par le bruit, survinrent; ils rirent également, semant la panique parmi les captives.

Celles-ci se pressaient les unes contre les autres, activant leur marche, instinctivement, comme si elles eussent craint le supplice de leur compagne.

Et à cause de cela même, cette dernière ne put les rattraper, elle restait là, isolée, entièrement nue, sous le soleil qui séchait le sang des éraflures striant son dos.

De nouveau elle fut loin de la troupe, qui semblait la fuir. Alors, elle eut une seconde de découragement, vaincue par l'épuisement et la honte.

Aussitôt les hommes furent sur elle. L'un d'eux, au passage, la saisit à la chevelure et l'entraîna :

— Comme cela tu marcheras, fille de chienne!

Les autres riaient de la voir, pliée en deux, la tête en avant, la croupe tendue, les pieds râclant péniblement le sol raboteux.

L'un d'eux, à petits coups répétés, la piqua à la fesse, de la pointe de son sabre.

Elle eut un râle de douleur et précipita sa course.

Le troisième gendarme leva sa courbache et cingla les reins qui se zébrèrent de traits violacés.

Peu à peu la malheureuse sentait ses forces diminuer, lentement elle s'affaissait sur les jarrets.

L'homme qui la traînait la redressa d'une furieuse secousse.

— Allons, tiens-toi droite, fille de chienne!

Comme elle retombait en avant, terrassée par la souffrance, il eut un ricanement cynique.

— Je vois... tu es fatiguée...! tu vas monter à cheval, ça te reposera...

A la force des poignets, il la hissa jusqu'à lui, la mettant en travers de la selle, le ventre en l'air.

Les autres, amusés, se rapprochèrent, désireux de ne rien perdre du spectacle qui se préparait.

Après le supplice physique, ce fut pour la femme le tourment de la honte. Elle sentait le frôlement des doigts de ses bourreaux et leurs plaisanteries odieuses résonnaient à ses oreilles.

En vain essaya-t-elle de se débattre; toute résistance était impossible et jusqu'à la lie elle but le calice d'amertume.

Malgré la souffrance, elle eut un frémissement et l'homme, railleur, la rejeta sur le sol, où elle s'affala avec un grand cri.

La caravane poursuivait son chemin, les gendarmes eux-mêmes s'éloignaient, abandonnant la malheureuse en travers de la route.

Mais l'un d'eux revint en arrière, et le revolver en main se pencha sur sa selle.

Une détonation retentit dans le silence, d'entre les cheveux noirs de la femme jaillit un ruisseau de sang.

Le martyre de l'Arménienne était terminé.

Et la colonne allait toujours; nul n'osait seulement regarder en arrière pour savoir ce qu'était devenue la compagne. Chacun sentait sur soi la peur qui angoisse, qui vrille le cœur d'une sensation douloureuse.

Les captives serraient leurs rangs, estimant ainsi se soutenir mutuellement.

Les gendarmes, ragailardis par cet incident, se rapprochaient, encadraient mieux le troupeau lamentable.

Une courbache siffla dans l'air, une oreille atteinte se décolla à demi, un flot de sang coula, un cri déchira le silence.

Ce fut tout, pas un murmure ne s'éleva, les bourreaux avaient la force, ils étaient les maîtres.

La femme à l'oreille lacérée marcha encore un

instant, tenant de sa paume le lambeau de chair qui pendait. Puis un voile passa devant ses yeux, elle plia sur les genoux et croula à terre.

Les autres, peureusement, enjambèrent son corps, toutes levant la tête pour ne pas apercevoir la sœur agonisante.

Un gendarme descendit de cheval, dans son regard brillait une flamme mauvaise, sa lèvre était tordue en un rictus bestial.

De ses mains énervées, il arracha les misérables vêtements de la femme évanouie. Il la vit très blanche, les formes rondes, les cuisses fermes.

Il se pencha, la bave aux lèvres, les traits crispés.

La victime était toujours sans connaissance. Pourtant elle ouvrit les yeux, juste pour apercevoir la face du Turc tout près de son visage.

Un hoquet de dégoût la secoua, cependant elle n'eût pas un geste de défense, trop faible auprès de la brute qui la dominait.

Il se redressa en ricanant, puis s'approcha de sa selle, dégaina son sabre.

— La chienne de chrétienne ne fera plus d'enfant! gronda-t-il sourdement.

Avec un bruit sec, la lame s'enfonça dans la poi-

trine nue. Elle eut un suprême sursaut et ce fut tout.

Satisfait, il remonta à cheval et, au petit galop de chasse, rejoignit la caravane.

Le soleil atteignait la méridienne, une chaleur accablante pesait sur les hommes et les choses.

Pour eux-mêmes, les gendarmes jugèrent que l'heure de la halte avait sonné. Ils lancèrent des ordres brusques et aussitôt, les émigrants se laissèrent tomber à terre, d'un seul bloc, à la place même où ils s'étaient arrêtés.

La fatigue les terrassait, leur enlevant jusqu'à la faculté de penser.

Des fontes, les gardiens avaient sorti de frugales provisions; par petits groupes, ils déjeunèrent.

Et plus loin, les prisonniers partageaient fraternellement le peu qui leur restait de nourriture.

L'eau surtout manquait et pourtant une source existait non loin; les gendarmes, en riant sornoisement, allaient y remplir leur gourde et avec fanfaronnade buvaient à la régalaide.

Un jeune Arménien se résolut à se dévouer.

Doucement il se leva et, avec le secret espoir de n'être point vu, se dirigea en rampant vers la source.

Ses gardiens semblaient ne rien remarquer, ayant fini de manger, ils fumaient paisiblement en devisant à voix basse.

Le jeune homme approchait, il n'était plus qu'à quelques pas de la source. Les autres haletaient de crainte et d'impatience, osant à peine regarder dans la direction de leur frère courageux.

Néanmoins, ils le virent plonger la gourde dans l'eau et immédiatement ils éprouvèrent comme un immense soulagement. Enfin ils allaient pouvoir humecter légèrement leur gorge desséchée.

Toujours rampant, l'Arménien revenait en arrière, heureux du succès de sa tentative, qui peut-être sauverait de la mort quelques-uns de ses compagnons.

Un coup de feu strida et le malheureux croula sur le flanc, la tempe trouée.

Un grand éclat de rire retentit; les gendarmes se réjouissaient de leur plaisanterie.

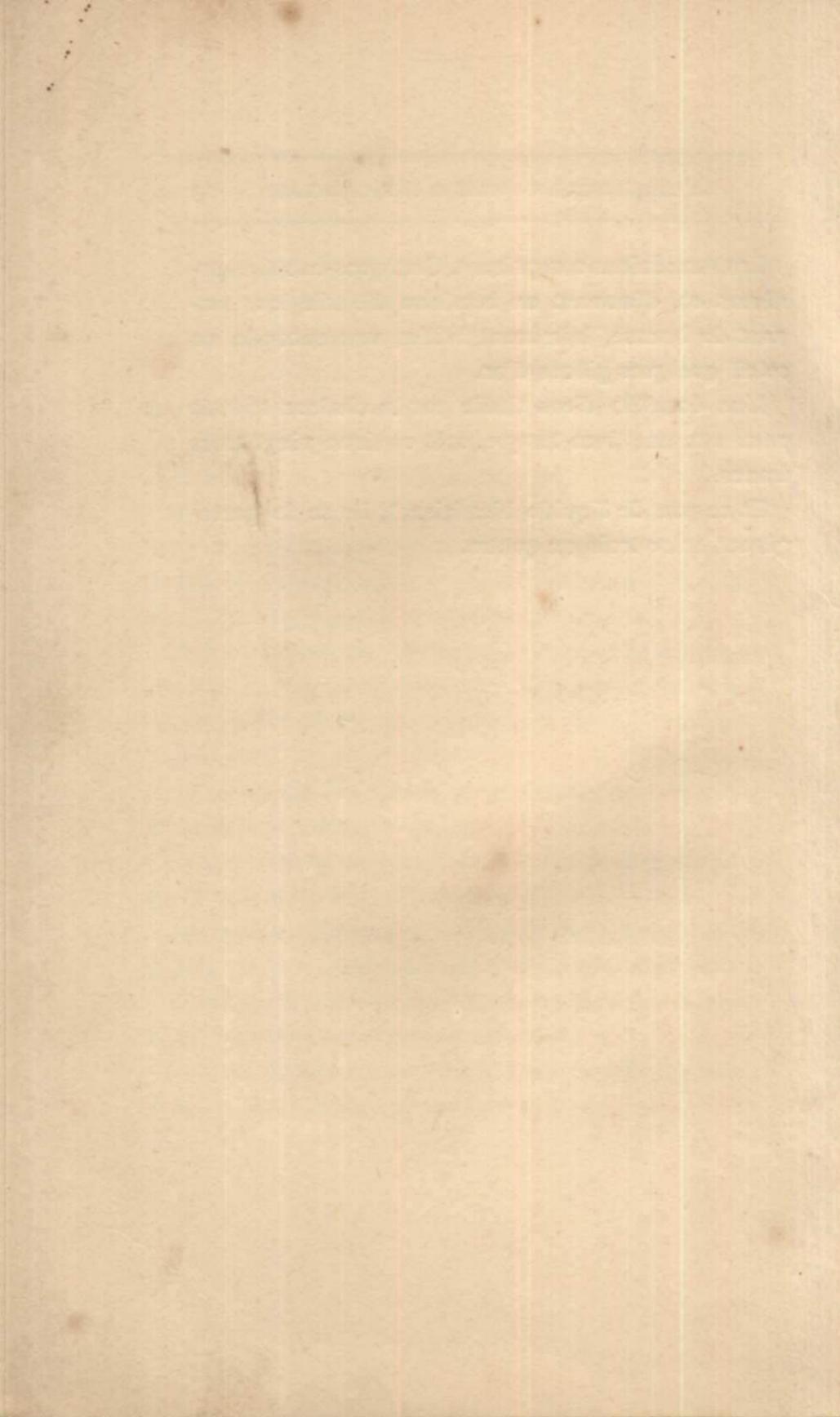
Un morne abattement courba le front de tous les captifs. Aucun espoir ne subsistait plus pour eux. La mort qui les délivrerait des mains de leurs bourreaux fanatiques serait la bienvenue.

Des gendarmes moqueurs s'approchèrent, tenant en main des écuelles pleines d'eau.

Les Arméniens comprirent. Quelques-uns se tournèrent et, dénouant un bandeau d'étoffe leur servant de bourse, laissèrent briller une seconde au soleil quelques pièces d'or.

Une écuellée d'eau tiédie par la chaleur coûtait pour eux une livre turque, soit environ vingt-trois francs.

Et ce peu de liquide bienfaisant, ils se le partagèrent entre trois ou quatre.



## II

A partir de cette étape, des brigands à cheval commencèrent à nous attaquer. Chaque fois qu'ils s'approchaient de notre caravane, les gendarmes disparaissaient. Ceux qui avaient de l'argent furent pillés et ceux qui résistaient, frappés...

(AZKANEVER, de Constantinople.)

Le soleil descendait à l'horizon, un peu de fraîcheur commençait à se faire sentir sur la plaine. Cependant les gendarmes, retenus par leur molle fainéantise, ne se décidaient pas à lever le camp.

Soudain un mot d'ordre passa parmi eux et tous les regards se dirigèrent vers la montagne.

Au loin, leurs yeux exercés apercevaient de minces colonnes de poussières qui montaient vers le ciel.

Pour eux, c'était un signal; ils comprirent et, avec un ensemble surprenant, se dressèrent pour sauter en selle.

A cheval, ils galopèrent autour des captifs et à

---

coups de courbache ou de sabre, forcèrent tout le monde à se remettre en marche.

La caravane repartit, lentement, s'étendant sur le chemin rocailleux comme un immense serpent.

Les gendarmes s'étaient réunis à l'arrière et discutaient à voix basse. Visiblement ils étaient inquiets.

Leurs chevaux soufflaient leur haleine chaude dans le dos des femmes frissonnantes.

Celles-ci aussi avaient peur, pressentant vaguement un danger nouveau. Elles activaient leur marche, poussant les rangs précédents, afin d'obliger les compagnes à presser le pas.

Peu à peu, la troupe se raccourcissait pour ne plus former bientôt qu'une masse compacte.

Une atmosphère de crainte flottait sur tout ce monde déjà énervé par les souffrances endurées et la certitude d'en supporter d'autres.

Soudain un vacarme formidable de fers heurtés fit tourner les têtes et à l'horizon on distingua comme un nuage confus qui, à grande allure, se dirigeait vers la caravane.

Un mot apeuré fusa de toutes les lèvres :

— Les Tchétas!

Les femmes affolées regardèrent du côté des gendarmes, espérant encore une protection.

Ceux-ci avaient disparu, en une galopade effrénée qui, en quelques secondes, les avait mis hors de vue.

Alors, instinctivement, tous s'arrêtèrent, le troupeau misérable s'immobilisa au milieu du chemin, en un immense rectangle humain.

Les yeux égarés se fixaient sur le nuage qui se rapprochait toujours.

Les hommes serraient les poings, quelques-uns, en possession de matraque, étreignaient farouchement la poignée de cette arme inutile.

Et ce fut en un tapage assourdissant que les Turcs arrivèrent. Droits sur leurs étriers, brandissant leur carabine au-dessus de leur tête, comme en une fantasia terrible. Ils galopèrent en poussant des hurlements sauvages.

En quelques secondes la caravane fut cernée; les captifs tremblants se pressaient les uns contre les autres, offrant ainsi une résistance passive.

Mais aussitôt leurs rangs furent crevés, les Kurdes, les éperons au ventre de leurs chevaux, s'enfonçaient dans cette masse compacte.

Des cris de douleur jaillirent, des femmes tom-

bèrent, le ventre écrasé par les sabots aveugles.

Des hommes tentèrent une défense illusoire, ils s'affaissèrent immédiatement, le crâne fendu d'un coup de sabre.

Pour les femmes, les brigands usaient de la courbache, frappant violemment, au hasard, meurtrissant des visages, des seins, etc.

Un remous s'était produit dans la troupe tenue, peu à peu les déportés s'éparpillaient sur la route, séparés par petits groupes.

La tactique des assaillants avait donc pleinement réussi. Alors, ils mirent pied à terre, abandonnant leurs chevaux en liberté.

La face crispée par un rictus sardonique, les mains en avant, ils s'avancèrent vers leurs victimes terrifiées.

C'était aux femmes surtout qu'ils s'attaquaient, cherchant les bijoux, l'argent que chacune pouvait avoir caché en quelque coin de ses haillons.

Leurs doigts habiles fouillaient partout, arrachant les étoffes, découvrant les chairs.

Avec des mots obscènes, ils palpaient les formes, allaient même en les recoins les plus intimes, afin de s'assurer que nulle profondeur ne pût receler une cachette. L'or empilé en un tube peut, en effet,

se glisser partout et ce détail, ils le connaissaient.

Un grand Turc railleur s'était attaqué à une jeune fille d'une quinzaine d'années et lui infligeait ce supplice infâme.

De son mieux, elle se défendait, repoussant de ses menottes les mains brutales de l'homme.

Mais il évitait de la brusquer et riait sournoisement, lentement il la dévêtait, arrachant l'étoffe lambeau par lambeau, tout en affirmant que la « maudite petite chienne » cachait de l'argent dans son corps.

Rougissante et atterrée, elle se débattait ; tout demeurait inutile, les doigts agiles la palpaient, la tiraillaient et le Kurde, la voix haute annonça :

— La vipère est vierge!... Elle ne peut appartenir à un ghiaour.

Les autres firent chorus et la pauvrete nue, au milieu de ces faces bestiales, baissait la tête.

L'homme cependant ne pouvait s'attarder à des futilités ; convaincu que sa victime ne possédait rien, il l'abandonna, l'envoyant rouler sur le sol d'une bourrade soudaine.

Deux Kurdes, un peu plus loin, les gestes hâtifs, déshabillaient une femme. Lorsqu'elle fut nue, ils

poussèrent des cris de rage, n'ayant rien découvert sur elle.

L'un d'eux la jeta sur le rebord du talus et elle devint sa proie, vaincue et passive.

De tous cotés les mêmes scènes se reproduisaient. Les malheureuses affolées, afin d'éviter les attouchements de ces monstres, leur tendaient très vite, leur pauvre fortune.

C'était insuffisant, les autres prenaient, mais conservant un reste de méfiance, se livraient quand même à une fouille minutieuse.

Les captives sanglotaient, sentir sur leur corps ces mains étrangères mettait en elles une flamme insoupçonnée et une honte invincible.

Et un peu plus loin, leur père, leur mari, leur frère assistaient au spectacle atroce de leur déshonneur.

Les Kurdes farouches, emportés par leur sensualité latente, doubleraient leur cruauté habituelle de raffinements obscènes et inconcevables.

Toutes ces chairs nues qu'ils palpaient, les embrasaient, les poussaient aux contacts rapides, obligeant les victimes à des caresses furtives, à des regards prolongés.

Pour les hommes, ils avaient plus de brutalité,

moins de sadisme. La fouille s'opérait prestement; la moindre défense était récompensée d'une balle de revolver ou d'un coup de sabre.

En général, ils préféraient cette dernière arme, parce qu'ils avaient mieux la sensation de meurtrir. La vue des chairs sanglantes les exaltait, accroissait leur fureur aveugle et irraisonnée.

Les jeunes garçons, en revanche, supportaient presque tous le même tourment que les femmes, la plupart, se révoltant, étaient frappés incontinent.

Il y eut une minute d'accalmie, tous les déportés avaient été fouillés, la plus minime somme d'argent ne leur restait.

Le chef de la « Tcheta », un aga robuste et distingué, lança un coup de sifflet et tous les hommes sautèrent en selle.

Et la troupe s'enfuit, avec rapidité, comme elle était venue, laissant derrière elle le deuil et la souffrance.

Quelques-uns, tout en fuyant, se retournèrent et déchargèrent au hasard leur carabine à répétition, dans les groupes épars.

A cette fusillade répondirent des cris de douleur; des hommes, des femmes s'affaissèrent pour ne plus jamais se relever. Ils avaient fini de souffrir.

Après le départ de la « Tcheta » les captifs, épuisés par la lutte et la terreur, se laissèrent tomber sur le sol, dans l'espoir de se reposer un instant.

Les femmes nues erraient parmi les cadavres, à la recherche de guenilles qui puissent les vêtir à peu près décentement.

Celles qui avaient conservé leur costume primitif s'occupaient à en rétablir les morceaux en une convenable ordonnance.

Plus loin, les hommes, accroupis sur la terre dure, dévoraient en silence leur colère. Quelques-uns, moins désespérés que les autres, tentèrent une fuite illusoire, en courant se cacher dans les ravins avoisinants.

Tout ce peuple pleurait et se lamentait tout bas, n'osant plus croire à la miséricorde de Dieu.

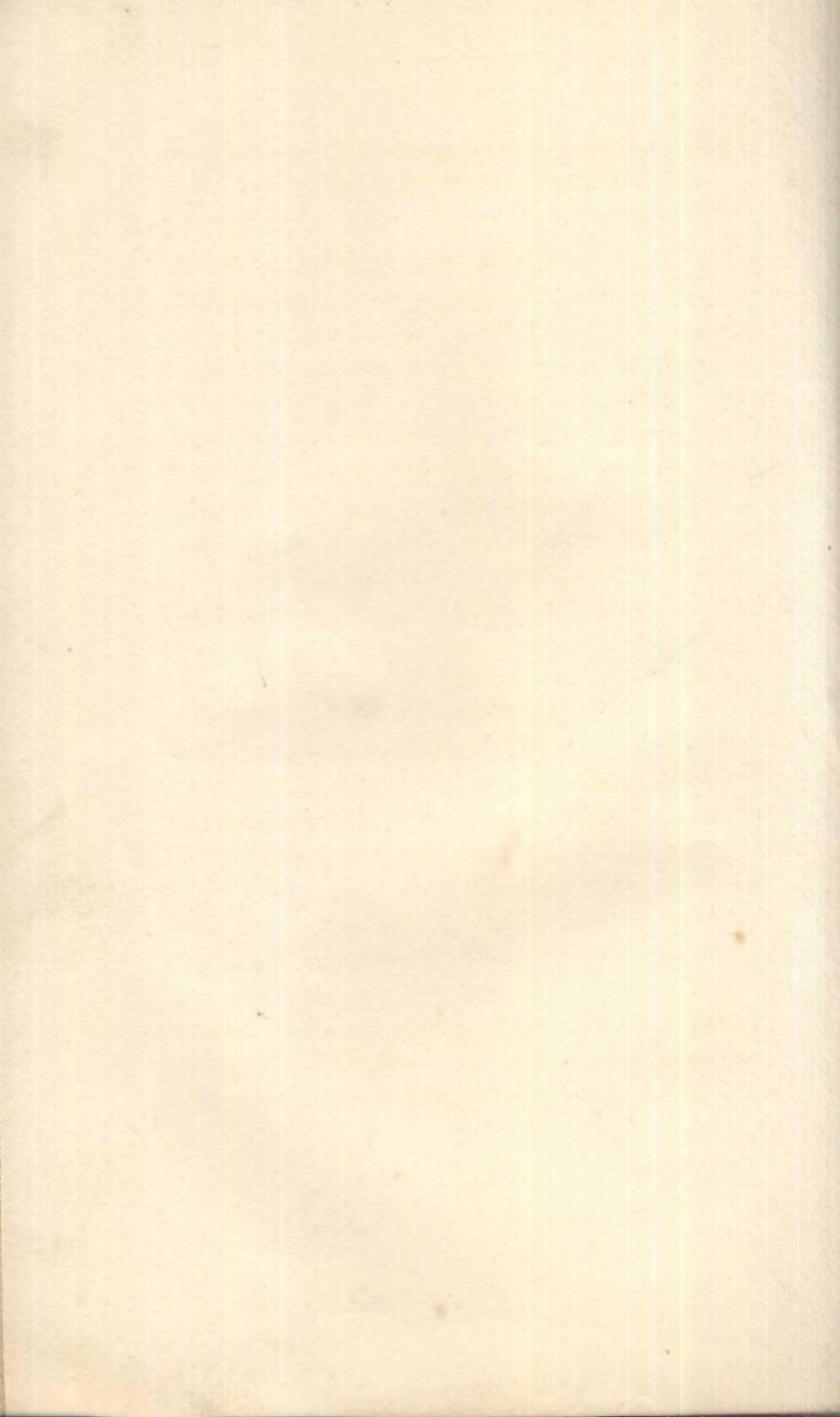
Mais ce court répit dans leur supplice ne devait pas durer ; les gendarmes, lorsque le danger eut disparu, accoururent en une galopade fantastique.

Comme les brigands, ils poussaient des hurlements féroces, menaçant leurs victimes des plus terribles châtiments. A coups de sabre et de courbache, ils rassemblèrent le troupeau humain.

Les femmes se redressaient avec des gémissements sourds, se protégeant tant bien que mal de



Page 25 - Quand elle fut complètement déshabillée, l'un des deux hommes la jeta en travers de sa selle.



leurs bras nus repliés au-dessus de la tête. Les hommes, fièrement, recevaient la bastonnade sans un geste, sans une défense.

Le long calvaire recommença, la caravane s'allongea sur le sentier sinueux, s'en allant vers une destination inconnue et jamais atteinte.

Il fallait, paraît-il, regagner le temps perdu, les gendarmes poussaient leurs chevaux dans les derniers rangs des femmes.

Celles-ci, en boitillant, activaient leur marche, avec toujours au cœur la terreur atroce du coup de sabre fatal.

Derrière on avait laissé les cadavres qui jonchaient la route; le temps, les oiseaux de proie, viendraient les décharner, tout en semant autour d'eux la peste.

Une heure avant le coucher du soleil, les gendarmes, jugeant cette promenade monotone, souhaitèrent quelques distractions.

Feignant un renouveau de nonchalance, ils s'attardèrent, laissant un bref espace entre eux et les prisonniers.

Ceux-ci aussitôt ralentirent le pas, une fatigue leur brisait les jambes, une brûlure leur mordait les reins. Ils marchaient comme des bêtes, le cer-

veau vide, avec l'unique sensation de la souffrance physique.

Derrière, les bourreaux souriaient, ils savaient à l'avance quel serait le résultat de leur menteuse bienveillance.

En effet, peu à peu, les rangs se distendirent, quelques femmes s'essaimèrent sur la route, avançant péniblement avec des gémissements sourds.

Et la plus éloignée de la troupe fut soudain happée par des bras vigoureux et soulevée de terre entre deux chevaux.

Elle ferma les yeux, prévoyant un nouveau tourment, inventé par l'imagination démoniaque des bourreaux.

En effet, lentement, on la remontait à la hauteur des selles et chacun de ses pieds dut se poser en un des larges étriers.

A la voir ainsi auprès d'eux les Turcs riaient.

— Comme tu es belle, petite gazelle, tes yeux ressemblent à des agates, tes lèvres sont des roses épanouies et de ton corps s'échappe le parfum de l'ambre et du miel.

Les gestes prudents, comme en une respectueuse hésitation, ils soulevaient les vêtements, les déchiraient avec une feinte maladresse.

En équilibre dans cette position, la malheureuse était incapable de se défendre. Elle se voyait contrainte de supporter les plus odieux attouchements, jusqu'à l'enfoncement d'un manche de courbache qui la meurtrissait.

Les autres riaient toujours, la dévêtant lentement.

— Tu as trop chaud avec cela, jolie gazelle... tu seras beaucoup mieux toute nue, par cette température.

Quand elle fut complètement déshabillée, l'un des deux hommes la jeta en travers de sa selle, le ventre contre l'avant-main, la tête et les pieds pendants de chaque côté du garot.

Le second gendarme éclata de rire :

— Eh bien!... mais je crois que tu me manques de respect!

Et de sa courbache, il frappa avec violence, la chair tendue et ainsi offerte.

La femme avait des sursauts de douleur, de longs cris suppliants.

Rien n'y faisait, la correction continuait sans relâche, avec une cruauté froide.

Quelques Turcs s'étaient rapprochés et encourageaient leur compagnon de leurs rires et de leurs exclamations obscènes.

Cependant, celui qui portait la victime partit au galop et ramena sa proie vers la caravane.

La saisissant par la chevelure, il la déposa à terre au dernier rang de la troupe, en menaçant :

— Marche maintenant, sinon, nous recommençons.

La malheureuse, frissonnante et nue, réagit courageusement contre la souffrance, et le front bas, la poitrine haletante, suivit ses sœurs de misère.

En revenant, le gendarme attrapa au vol une seconde victime et l'entraîna vers ses camarades. Des jurons éclatèrent :

— Encore une traînarde ! Il faut dompter ces enfants de vipère !

La femme fut immédiatement entourée de démons en furie. En quelques secondes, elle fut entièrement nue, la chevelure dénouée.

Alors une pluie de coups de courbache vint la meurtrir par tout le corps. Son épiderme se bleuisait de larges traits sombres, la pointe de ses seins se tuméfiait.

Les bras ballants, le regard éperdu, elle sanglotait, ne cherchant même plus à échapper à la meurtrissure des cinglades. Elle allait de l'un à l'autre, rejetée brutalement d'une bourrade aux reins.

Son pied nu buta contre une pierre, elle tomba, d'un seul bloc, avec un grand cri.

Le sabot d'un cheval lui écrasa le ventre; elle se tourna sur le flanc avec un gémissement.

Les gendarmes la considérèrent une seconde et hochèrent la tête : évidemment, elle cessait d'être intéressante, le mieux était de l'abandonner là.

L'un d'eux obligea sa bête à la fouler de nouveau, les chairs crevèrent, la femme s'évanouit.

Et la troupe s'éloigna.

Cependant les Turcs avaient eu une idée grivoise dont ils avaient déjà entrepris l'exécution. Ils continuèrent donc, avec des ricanements sournois.

Toutes les captives qui s'attardaient un peu à l'arrière de la colonne, étaient cueillies, dévêtues entièrement et ramenées ainsi aux derniers rangs de la caravane.

Bientôt, il y eut ainsi une vingtaine de malheureuses complètement nues qui, les reins pliés, les larmes aux yeux, marchaient en ahanant. Leurs compagnes, afin de ne pas les troubler davantage, évitaient de les regarder, mais elles sentaient sur leur chair peser la flamme lubrique des yeux de leurs bourreaux.

Au crépuscule, on atteignit les abords d'un village où devait avoir lieu la halte de la nuit.

Les gendarmes se divisèrent en deux pelotons; l'un se plaça en tête de la caravane, l'autre en queue.

L'entrée dans le village de ce misérable troupeau fut sensationnelle, les hommes, les femmes, se massaient le long des ruelles; les gamins ramassaient des pierres dont ils lapidaient les déportés.

Les cris de « chiens de chrétiens » fusaient de toutes parts, accompagnés d'imprécations et de malédictions. Mais l'apparition des Arméniennes nues déchaînait les rires et les quolibets.

C'était à elles que les gamins destinaient la majeure partie de leurs cailloux, visant au sexe, avec une malignité perverse de jeunes dépravés.

Plusieurs croulèrent à terre, les gendarmes les négligèrent et elles devinrent la proie de la populace déchaînée. Les femmes surtout s'acharnaient, inventant des raffinements, déchirant les chairs de leurs ongles. Elles aussi visaient au sexe, comme si elles eussent craint une concurrence dangereuse.

Sanglantes, mais pas encore mortes, on les entraîna en un coin du village, où on les enfouit dans un tas de fumier chaud.

### III

Aghavnie Katchougian fut attaquée par douze Arabes qui la violèrent successivement, pendant qu'elle était étendue comme morte; trois autres Arabes survinrent et recommencèrent à la violer. Ses deux frères furent tués à Deir-el-Rov.

(AZKANEVER, de Constantinople).

Cette nuit-là, on campa dans ce village; naturellement, les hommes furent séparés des femmes, chaque groupe étant installé à une extrémité de cette minuscule agglomération.

Tous se trouvèrent bientôt enfermés en des sortes de « fondouk », qui d'ordinaire servaient à loger les chevaux. Sans lumière, dans le plus complet dénuement, ils furent abandonnés là.

Uniformément, un gendarme, avant de boucler la porte, leur criait en ricanant :

— Le Dieu des Ghiaour vous apportera à manger, je n'ai pas besoin de m'en occuper.

Par bonheur, quelques-uns étaient parvenus à

dissimuler de maigres provisions : une dizaine de galettes de maïs, du pain d'orge acheté en cours de route à prix d'or.

Tout cela fut partagé fraternellement et si chacun n'eut de quoi se rassasier, au moins il trompa sa faim.

L'eau surtout manquait, les femmes cependant découvrirent en un coin de leur prison une sorte de mare croupissante.

Quel était ce liquide saumâtre ? Elles n'en eurent cure et la gorge brûlée par une longue journée de marche, elles étanchèrent leur soif, tant bien que mal.

Un faible rayon de lune glissait par une lucarne, répandant par la pièce aux hautes voûtes et aux murs de torchis, une clarté blafarde.

Epuisées, les malheureuses se laissaient tomber au hasard sur la terre dure, ramenant sur leur corps frissonnant les loques informes leur servant de vêtements.

Pourtant l'une d'elle proposa de faire la prière en commun.

Il y eut quelques imprécations : elles ne voulaient plus croire à une Providence qui manifestait à leur égard un tel désintéressement.

Cependant une lueur d'espérance filtra doucement en leur âme naïve : peut-être qu'en le priant avec dévotion, Jésus, le sauveur, viendrait à leur secours.

Alors, dans la nuit calme, on entendit le murmure pieux des litanies.

Ce fut au milieu de la prière que toutes s'endormirent, terrassées par la fatigue et la faim, mais bercées par l'espoir indestructible qui aide à vivre.

Et pendant ce temps, le village était en liesse ; les habitants fêtaient les gendarmes, en leur offrant force cafés et aussi quelques verres d'une eau-de-vie de figues, dont le Prophète n'a jamais parlé dans le « Livre ».

Pour les charmer, plusieurs jeunes filles juives furent contraintes, à coups de courbache, de danser devant eux la danse lascive des « foulards », tandis que grinçait un violon criard, et sifflait une flûte discordante.

A onze heures, tout l'élément mâle du village était ivre, mais en revanche les gendarmes, abrutis par l'alcool, ronflaient dans leur vomis, à même le sol du café chantant où ils s'étaient réunis.

Dans le ciel noir, la lune grimaçait une moquerie

à l'intention des pauvres humains que le rut et la débauche affolent.

Et le long des ruelles malodorantes passaient furtivement des ombres sinistres.

Il semblait qu'un mot d'ordre avait été donné : tous les hommes vêtus seulement du gilet et du pantalon court, couraient pieds nus dans la direction de la prison des femmes.

Cela faisait par tout le village comme un bruissement confus.

Et ces mâles en folie lubrique, secoués d'un fanatisme exacerbé, avançaient, le muflle en avant, les traits tordus par un rictus bestial.

Brusquement, ils se trouvèrent cinq ou six réunis devant la porte de la prison.

Une seconde, ils se considérèrent avec étonnement, presque avec haine, chacun se persuadant avoir eu seul l'idée de venir là.

Puis ils rirent silencieusement, rassemblés par la commune haine du chrétien et se prêtèrent secours mutuellement pour ouvrir le loquet.

Dans la pièce, toutes les femmes dormaient en des poses étranges ; les unes étendues, les autres recroquevillées sous leurs haillons.

L'huis ouvert laissa pénétrer à l'intérieur la clarté

---

lunaire en une large traînée, et à cette maigre lumière on put apercevoir tous ces corps à demi dénudés.

Les hommes, sans bruit, pénétrèrent en file indienne; à chaque seconde, il en survenait d'autres et le nez baissé, les doigts pliés en griffe, ils essayèrent de faire un choix en ce troupeau lamentable.

Cette peine demeura au-dessus de leur exaspération, ils se précipitèrent comme des fauves, saisissant, de leurs mains énervées, les loques qui se déchiraient avec un son brusque.

Des cris jaillirent, remplissant la pièce de hurlements de fureur et de lamentations.

Les victimes suppliaient ou se débattaient en appelant au secours.

Sur leur chair, elles sentaient courir les mains des bourreaux et de leurs menottes faibles ne parvenaient pas à les écarter.

Sur leurs lèvres, elles perçurent le souffle chaud des brutes, les haleines empestées de tabac et d'alcool.

Elles luttèrent farouchement, se refusant malgré tout à la honte, cherchant en leur ruse féminine tous les échappatoires que leur permettaient leur corps souple et leurs jambes agiles.

C'était en vain, la brutalité les maîtrisait, un coup de poing sur la figure les alanguissait quelques secondes qui suffisaient à l'homme pour mettre son projet à exécution.

Des genoux leur écrasaient l'abdomen, des ongles acérés s'enfonçaient dans leurs seins. Elles sursautaient avec un gémissement de douleur, puis retombaient en un demi-anéantissement, indifférentes aux événements qui allaient suivre.

Elles étaient plus nombreuses que leurs agresseurs cependant, mais dans l'affolement présent, aucune ne songeait à prêter main-forte à la voisine.

Ainsi, en même temps, les Turcs parvenaient à satisfaire leur lubricité, leur sadisme et leur haine séculaire du chrétien.

Puis ce furent de nouvelles lamentations qui fusèrent des hurlements d'une souffrance atroce.

Apaisées, les brutes, avant de s'éloigner, torturaient leurs victimes.

Des pieds, des poings, ils les meurtrissaient, ayant un ricanement sardonique, à chaque plainte qu'ils arrachaient.

Ils s'amusaient également à détruire le peu de vêtements qui restaient aux malheureuses, lançant au dehors des amas d'étoffes roulés en boules.

Le lendemain, on rirait certes dans le village, en voyant défiler ces chiennes de chrétiennes vêtues comme des sauvages.

Les plus ardents, ou les plus jeunes, ne lâchaient point prise ; la loi musulmane empêche les pauvres de calmer, selon leurs besoins, les appels de la nature. En cette heureuse occasion, ils tenaient à s'offrir une lippée monstrueuse, qui laisserait pour un certain temps leurs sens en une bienheureuse quiétude.

Pour ces misérables cependant la victoire n'avait pas été complète. Un groupe de jeunes filles, ayant à sa tête, la belle Ripsimé Karougian, avait courageusement résisté.

Elles s'étaient, au début de la nuit, retirées en un coin du fondouk et formaient une gracieuse troupe d'une dizaine de vierges.

Dès l'irruption des Turcs, Ripsimé avait compris la faute des femmes et, rassemblant hâtivement ses compagnes, les exhorta à la lutte, en leur affirmant que les agresseurs ne possédaient pas d'armes sur eux.

Les hommes, ne se livrant à une attaque compacte, furent assez aisément repoussés. Dès que l'un d'eux approchait, toutes les jeunes filles,

comme des furies, s'acharnaient ensemble contre lui.

Dans ces conditions, il n'insistait point, cherchait ailleurs une proie plus facile.

Alors, dans leur coin, les malheureuses assistèrent au spectacle éhonté qui se déroulait sous leurs yeux.

Malgré tout la frayeur les anéantissait, ne leur permettant ni réflexion ni énergie.

Puis toujours, elles demeuraient sur le qui-vive, s'attendant d'une minute à l'autre à voir apparaître de nouveaux assaillants.

La première, Ripsimé reprit son sang-froid et put analyser la situation avec un calme relatif.

La porte du fondouk était encore largement ouverte et nul gardien ne semblait en défendre le passage.

Prudente, elle se pencha vers les deux voisines les plus proches et à voix basse chuchota :

— Préviens que tout le monde me suive sans bruit...

Incontinent, l'ordre fut répété à la ronde et la vaillante jeune fille se mit en marche.

Se faisant aussi petite que possible, elle rasait le mur, se dirigeant vers la porte, qui, invinciblement, l'attirait à l'instar d'un mirage.

Derrière venait son amie préférée Saténik, beauté arménienne en toute sa pureté. Puis c'étaient Babel, Gadarinée et Yéranik.

Le reste de la troupe se glissait heureusement sur les traces de ces cinq courageuses conductrices, mais aucune n'avait fort confiance en l'entreprise.

Les hommes, trop occupés par toute la pièce, n'aperçurent point ces ombres fugitives, ou peut-être s'en désintéressèrent.

Ripsimé, en un dernier glissement, atteignit l'huis et se trouva dehors, dans la nuit claire et parfumée.

Elle eut comme un éblouissement. L'air de la liberté lui paraissait doux à respirer après cette lutte rude contre des brutes exaltées.

Toujours prudente, elle se rangea le long du bâtiment et attendit ses sœurs d'infortune qu'elle prenait sous sa protection.

Bientôt, toutes ne formaient plus qu'une file continue près du mur blanc qui scintillait à la clarté de la lune.

En chef avisé, elle les compta et fut satisfaite : elles étaient dix, timides et apeurées, que cet acte d'audace subit étonnait.

Encore une fois, elle donna ses ordres à ses deux lieutenants : Saténik et Gadarinée.

Puis toutes, en un peloton serré, s'éloignèrent, fuyant silencieusement par les rues solitaires et sales.

Pas une âme ne leur barrait le chemin, tous les moucharabiehs étaient clos.

Leur but unique, pour l'instant, était de quitter le village; où iraient-elles ensuite? Elles l'ignoraient, se confiant naïvement à la Providence.

C'était folie que d'espérer échapper aux Turcs. En réalité, elles étaient environnées d'ennemis. Il leur serait impossible de faire cent pas à travers la campagne durant le jour, sans être immédiatement dénoncées.

Tout cela, elles le savaient, mais n'en conserveraient pas moins l'espérance, illusion douce que leur permettait leur jeunesse.

Ce qu'elles voulaient avant toute chose, était de protéger leur corps de la souillure et, pour cela, elles se sentaient prêtes aux plus extravagants héroïsmes.

Dans l'Europe civilisée, on ne peut se figurer la honte qui déchire le cœur de la femme chrétienne, lorsque le musulman fanatique la plie sous sa volonté brutale.

Derrière l'étendard du prophète ont toujours

cheminé : le massacre, l'orgie et l'incendie. Le Turc, c'est l'élément dévastateur des êtres et des choses.

Chefs-d'œuvre médiévaux qui ornaient l'Orient, basiliques naïves à la beauté puérile et charmante ; il a tout détruit avec une furie aveugle.

Et lorsque lui-même a bâti, c'était pour copier presque servilement l'art byzantin, avec parfois une ignorance qui fait sourire.

Ripsimé, la petite Arménienne, marchait toujours fièrement en tête de la troupe des craintives amazones. Et ainsi, elle les conduisit jusqu'à la campagne solitaire et nue, où elles jugèrent toutes pouvoir se reposer.

La première partie du grand projet était exécutée, il s'agissait maintenant de tenir conseil, sagement, afin de prévoir l'avenir.

Un rapide examen des lieux leur permit de découvrir une source, et elles purent ainsi se désaltérer, ce qui les ragaillardit.

Ensuite elles discutèrent plus allègrement, certaines déjà d'échapper aux bourreaux.

Pendant ce temps, un à un, les hommes avaient silencieusement quitté le « fondouk », abandonnant leur victimes meurtries.

Les derniers fermèrent la porte et les prisonnières se retrouvèrent seules.

On n'entendit plus le reste de la nuit que des sanglots et des gémissements.

Chez toutes ces malheureuses, se mêlait à la souffrance une exacerbation profonde des sens.

Instinctivement, elles s'étaient rapprochées, chacune cherchant auprès de la voisine une consolation à ses propres peines.

Dans la nuit, elles fouillèrent la pièce, ramassant, au hasard, les moindres morceaux d'étoffe, dont elles pouvaient cacher leur nudité.

Même, elles ne maudissaient point leurs tourmenteurs, n'ayant plus assez de courage pour éprouver de la haine. Elles ne souhaitaient plus que le repos, la tranquillité, une quiétude infinie, qui aurait détendu leur pauvre corps douloureux et leur cerveau surexcité.

Le jour vint lentement, il leur tardait de voir les premières clartés de l'aurore, comme si la lumière du soleil eût dû leur apporter un peu de bonheur.

Ce fut, hélas ! le contraire qui se produisit : les gendarmes, tirés de leur ivresse nocturne, vinrent les réveiller avec des jurons et des menaces.

Les coups de courbache tombèrent drus comme

grêle, bleuisant les épaules blondes, les seins fermes et les croupes charnues.

Avec des gestes mous et des plaintes sourdes, elles se redressaient, allant ensuite s'aligner au dehors, devant leur prison de la nuit.

Au jour, elles constatèrent leur nudité et la honte encore les envahit.

Déjà les habitants du village accouraient pour les dévisager, les couvrir de leurs sarcasmes et de leurs injures. Les hommes ricanaient, lançaient des plaisanteries à double entente, qui rappelaient leurs exploits amoureux.

Les enfants, traîtreusement, lançaient des pierres, des immondices qui les éclaboussaient.

Les gendarmes, la mine paternelle, feignaient de ne rien voir, satisfaits intimement que l'on maltraitât ces chiens de chrétiens.

Le « mudir » du village apparut; c'était un grand vieillard, à la barbe vénérable et au regard impérieux. Il s'adressa au sous-officier commandant l'escorte :

— J'ai besoin de deux servantes; ne peux-tu me donner de ces « ghiaours » ?

Le gendarme haussa les épaules :

— Choisis !

L'homme s'avança, examina, palpa des chairs offertes, pinçant l'épiderme comme pour s'assurer de sa fermeté, enlevait les derniers lambeaux d'étoffe.

La malheureuse qui avait à subir cet affront, sanglotait doucement, le visage dans les paumes.

L'autre s'attardait, se complaisant à ce jeu cruel, en véritable marchand d'esclaves.

Cependant, il se décida et traîna hors des rangs deux jeunes femmes qui se défendaient péniblement. Des acolytes survinrent et poussèrent en avant ces malheureuses à coups de pieds, sous les huées joyeuses de la foule.

## IV

Ces bourreaux impitoyables n'hésitent pas à fouiller dans les entrailles des femmes avec l'espoir d'y trouver de l'or.

.....  
Par des moyens grossiers, ils les faisaient avorter et se réjouissaient féroce-ment en contemplant leurs souffrances.

(AZKANEVER, de Constantinople.)

Un fait nouveau réjouit tout le monde : une caravane entra dans le village.

Celle-ci paraissait relativement fraîche, les femmes étaient encore vêtues, les hommes marchaient gaillardement.

Le sous-officier qui commandait la première escorte, un nommé Mendajour, guigna du coin de l'œil les arrivants.

Depuis le temps qu'il conduisait des déportés dépourvus de pécune, il commençait à se lasser. Ceux-ci, au contraire, semblaient bien en point, et devaient, s'il montrait un peu d'habileté, lui procurer quelques bénéfices.

Aussitôt, il eut une idée et s'adressant au deuxième sous-officier, il proposa que les femmes fussent définitivement séparées des hommes.

Ainsi il se forma deux caravanes, l'une composée des Arméniens mâles, l'autre des Arméniennes.

Naturellement Mendajour prit le commandement de cette dernière.

Alors, à son grand étonnement, il constata que son confrère lui ramenait plusieurs de ses propres captives.

En effet, Ripsimé et ses compagnes avaient été surprises dans un ravin et reconduites au village. La belle épopée des jeunes filles se terminait donc malencontreusement.

Cependant cette aventure leur fut momentanément avantageuse. Mendajour, ayant constaté qu'elles étaient toutes vierges, les rassembla en un groupe et ordonna à ses hommes de les laisser en paix. A ce propos, il venait encore d'avoir une idée excellente.

Malgré les rigueurs habituelles, il y eut, avant le départ, une distribution de vivres. Puis les deux caravanes se mirent en marche, chacune dans une direction différente.

La première partie du voyage fut calme, Menda-

jour réfléchissait, ses gendarmes fumaient nonchalamment, balancés par le pas régulier de leurs chevaux.

Les déportées bavardaient doucement, la venue des nouvelles apportait un peu de joie à celles qui, depuis de si longs jours, erraient par les chemins, sans répit, vers un but jamais atteint.

Ripsimé s'essayait à ranimer le courage de ses amies, leur assurant que l'occasion se représenterait. Elle-même avait confiance, ce début lui indiquait la possibilité de la fuite future.

Lentement le soleil montait à l'horizon, la chaleur commençait à devenir pesante, les déportées ralentissaient leur marche, tout l'être soudain amolli.

Mendajour rassembla ses hommes et, prenant un air mystérieux, les mit au courant de ses intentions.

— Nous avons des recrues qui, probablement, possèdent encore de l'argent. Or, il est certain que nous serons attaqués bientôt par une « Tchéta » d'irréguliers. Ces Druses dépouilleront nos captives et nous n'aurons rien...

Il prit un temps pour juger de l'effet de ses paroles, mais les autres, ayant déjà percé à jour

ses intentions, demeuraient impassibles. Il poursuivit donc :

— Il serait préférable que nous enlevions aux déportées tous les objets de valeur qu'elles détiennent... nous leur rendrions à la fin de la guerre...

Un sourire plissa toutes les lèvres et on approuva à la ronde. Ce fut entendu sur l'heure et chacun prit ses dispositions.

Quelques minutes plus tard, la caravane était immobilisée dans un champ voisin de la route. Les gendarmes, afin d'effrayer au préalable les captives, caracolaient autour d'elles, en brandissant leur sabre qui scintillait au soleil.

Ils avaient des ricanements sourds, lorsque leurs regards se posaient sur une de ces Arméniennes encore décemment vêtues.

Il est en effet de notoriété publique que l'Arménien est industriel, travailleur et économe; c'est pourquoi, durant les siècles d'esclavage, il a si souvent tenté la rapacité de ses maîtres.

A voix haute, Mendajour donna ses ordres; les nouvelles prisonnières furent séparées des anciennes et tandis qu'on laissait en paix ces dernières, les premières étaient rangées sur une seule ligne.

Les hommes mirent pied à terre, la courbache à la main, prêts à frapper en cas de rébellion.

Les premières tremblaient, prévoyant un tourment inédit, une honte monstrueuse à supporter.

Les gendarmes se divisèrent la tâche, chacun choisit un groupe déterminé à dépouiller.

Et ils s'approchaient, bonasses, presque souriants, les lèvres arrondies, ils affirmaient à chaque prisonnière :

— Jolie petite gazelle, confie-moi ton argent et tes bijoux, afin que les brigands ne te les volent point... Par la queue de ma chienne, je te jure que je te rendrai tout cela à la fin de la guerre.

La malheureuse interpellée niait, se disputait.

— Je n'ai rien... absolument rien...

L'homme ricanait :

— Nous allons voir !

Ses mains maigres s'avançaient, passaient dans l'entre-bâillement du corsage, qu'elles déchiraient brusquement. Les seins jaillissaient, mais en même temps on apercevait le sachet de cuir dans lequel la modeste fortune avait été enfermée.

De ce butin, il s'emparait incontinent avec un rire narquois. Mais il conservait de la méfiance, c'est là un des moindres défauts du Turc.

Et brusquement la longue tunique se déchirait jusqu'en bas, mettant la chair à nu qui, au soleil, paraissait plus blonde.

La femme éclatait en sanglots, annonçant qu'elle ne possédait plus rien. Il n'écoutait pas, continuant sa fouille avec une tranquillité lubrique.

Nulle parcelle du corps dénudé ne lui échappait, il savait que quelques misérables affolées avaient été jusqu'à cacher leur trésor en les recoins les plus intimes.

Il palpait, malaxait, égratignait, obligeant sa victime à la plus honteuse des gymnastiques, la poussant, afin de faciliter sa besogne, aux poses obscènes qui le faisaient sourire.

Pendant ce temps, la suivante, qui bientôt supporterait un supplice identique, tremblait et priait tout bas. Elle priait pour avoir du courage, n'ignorant point que nulle intervention subite n'était susceptible de la protéger.

Enfin son tour arrivait, et, à l'instar de sa compagne, elle se défendait.

C'était en vain ; quelques secondes plus tard, elle était à demi nue sous les regards moqueurs des hommes, en face de leurs sœurs de misère trop pauvres pour être soumises à pareille infamie.

L'homme ne respectait rien, bien au contraire, il apportait à sa tâche un sadisme lubrique, s'amusant à des caresses furtives, à des frôlements qui arrachaient à la malheureuse des râles de démente.

Et tout le long de la ligne, il en était de même; une à une les Arméniennes étaient dénudées, dépouillées, les bijoux étaient enlevés avec brusquerie.

L'une d'elles, ayant tenté de conserver une bague, eut le doigt tranché d'un coup de kandjar. Elle roula sur le sol, évanouie, où le bourreau termina de la voler, la laissant ensuite entièrement nue, sur la terre dure, sous le soleil qui brûlait.

Plus loin, une autre misérable recevait une volée de courbache sur le ventre nu, parce qu'elle avait refusé de s'abandonner aux palpations obscènes de son tourmenteur.

Mendajour fit une découverte qui l'amusa fort. Une des femmes, riche marchande de Samsoun, avait glissé en elle, un tube d'or, contenant un certain nombre de pièces. C'était là une petite fortune qu'elle avait espéré mettre à l'abri, grâce à sa ruse.

Elle avait compté sans la défiance des Turcs. Du

bout du doigt, le sous-officier perçut l'extrémité dure de l'objet retenu en place par un anneau de caoutchouc.

Il aurait pu s'en emparer sur-le-champ, mais il préféra faire un exemple, c'est-à-dire s'amuser odieusement aux dépens de la captive sans défense.

Il la fit sortir du rang et continua ses investigations sur les suivantes.

Tous eurent terminé à peu près au même moment. Alors, à haute voix, Mendajour, en ricanant d'aise, donna ses ordres.

Les déportées furent rassemblées en un vaste cercle, maintenues par les gendarmes placés de distance en distance.

La coupable fut entraînée au milieu du cercle par le sous-officier lui-même.

S'adressant à la foule, il s'autorisa un petit discours qu'il jugea fort spirituel :

— Votre amie, ici présente, est atteinte d'une grave maladie. Elle a dans le ventre un objet dur qui risque de grossir et de la faire éclater. Comme je suis un bon médecin et que je possède un cœur bienveillant, je vais la soigner devant vous. Et lorsque la guerre sera terminée, vous pourrez répéter partout : « Mendajour est un grand savant,

il guérit les plus graves affections en un tournemain. »

Toutes les femmes demeuraient silencieuses et attristées, devinant que le bourreau ménageait à sa victime un atroce supplice. Mais elles en avaient tant vu déjà qu'elles s'émouvaient à demi, priant Dieu que le même tourment ne leur fut point réservé à elles également.

Sur un signe du sous-officier, deux gendarmes s'étaient avancés vers la prisonnière blémisante.

De ses mains, elle les repoussa, en suppliant :

— Oh ! laissez-moi !...

Ils rirent et leurs poignes vigoureuses s'abatirent sur les épaules charnues.

Avec une joie mauvaise, ils surent lentement lui arracher ses vêtements un à un. Le corps se dénudait peu à peu, offrant son épiderme velouté aux baisers ardents du soleil.

Les spectatrices se voilaient la face de leurs menottes et le long de leurs joues coulaient des larmes tièdes. Elles se figuraient à la place de la compagne, ainsi exhibées aux regards moqueurs des hommes.

Mais des cinglées de courbache les obligèrent à relever la tête, afin qu'elles ne perdissent pas un

seul détail de la scène qui allait se dérouler devant elles.

Mendajour s'approcha et tendit une corde solide à l'un des acolytes.

Celui-ci en tint une extrémité, tandis que son compagnon s'emparait de l'autre.

Et ce dernier, en riant, tourna autour de la victime, le premier demeurant immobile.

Avec précision la corde s'enroula autour du ventre et de la croupe. L'homme tirait avec énergie, et l'on voyait le lien s'enfoncer profondément dans la chair.

La malheureuse, tout d'abord, se lamenta doucement, mais bientôt, elle hurla de douleur, essayant de ses doigts hésitants de repousser le chanvre qui la meurtrissait.

Le ventre s'aplatissait, enfermé dans une gaine rigide, qui repoussait vers la base tous les organes internes.

En criant, la femme se dandinait, sautait d'une jambe sur l'autre, implorait ses bourreaux; tout restait inutile, autour d'elle, les hommes riaient, l'encourageant à la danse bizarre qui la rendait ridicule.

Afin de faciliter cette gymnastique, un gendarme

se pencha et de sa courbache cingla vigoureusement les mollets qui bleuissaient.

Dans l'assistance régnait un silence terrifié, les déportées n'osaient fixer la victime et chacune sentait au fond de son cœur, la morsure aiguë de la peur.

Plus la corde descendait sur le ventre, plus la femme criait et se démenait, la pression du lien devenait atroce. Il lui semblait que ses viscères, en une secousse brutale, allaient s'échapper de son corps.

Mendajour, narquois, questionnait :

— Eh bien, jolie gazelle, cette excroissance dure qui te gêne, va-t-elle bientôt être expulsée? Tu seras rudement contente d'en être débarrassée.

Les gendarmes s'esclaffaient, trouvant leur chef fort spirituel. Celui-ci appela l'un d'eux :

— Écarte lui les jambes que je vois si ça va déjà mieux.

L'homme obéit à sa façon, et se baissant à demi, piqua une cuisse de la pointe de son sabre.

La malheureuse sursauta, et sa danse tragique s'accentua. Elle sautait alternativement sur un pied et sur l'autre, agitant ses bras, crispant ses mains en des torsions violentes.

Sous la pression de la corde cependant, le tube d'or descendait, l'anneau de caoutchouc émergeait légèrement.

Mandajour manifesta une joie démoniaque :

— Par la tête de ma mère, le voilà qui sort ce gros bouton.... Allons, je vais le retirer complètement avec mon bistouri.

Railleur, il dégaina. Un immense cri de détresse jaillit de l'assemblée ; la victime considéra avec une terreur hébétée l'arme d'acier qui scintillait.

Le sous-officier se pencha et très habilement, de l'extrémité de la lame, atteignit l'anneau de caoutchouc. Un peu de sang suinta, la chair avait été un tantinet entamée.... Mais enfin on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

En revanche, le tube d'or tomba sur le sol avec un cliquetis joyeux.

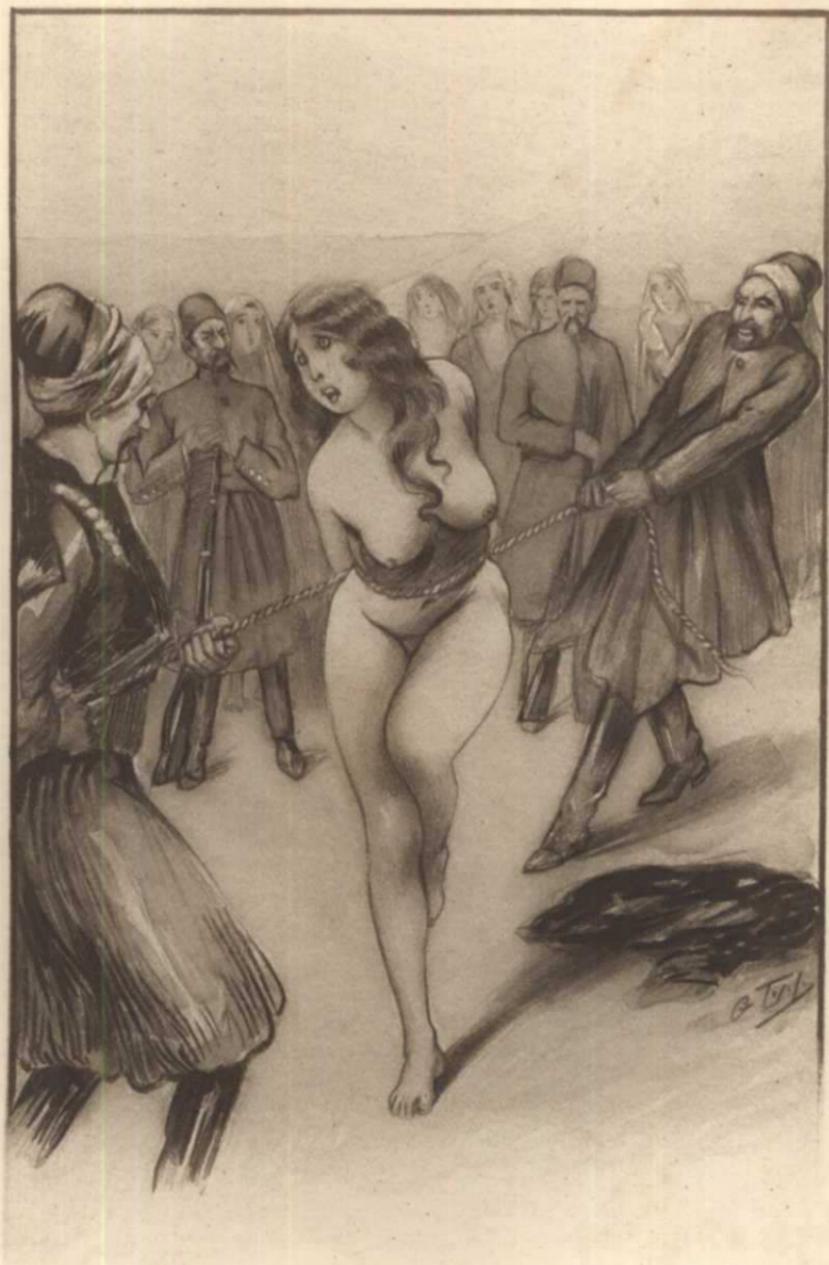
Mendajour eut une exclamation satisfaite :

Vous voyez que je suis un grand médecin !

Et avec une âpreté avare, il ramassa le tube qu'il glissa furtivement dans une poche.

Les deux gendarmes ayant lâché la femme, celle-ci croula à terre, d'une seule masse, sans connaissance.

On avait bien d'autres occupations que de s'occu-



Page 52 - Plus la corde descendait sur le ventre plus la femme criait et se démenait.



per d'elle. On l'abandonna donc où elle gisait, tandis que les Turcs, faisant rompre le cercle formé par les déportées, se réfugiaient à une courte distance pour se livrer au partage du butin.

L'opération s'annonça fructueuse, il y avait de l'or, des bijoux, des pierres fines. Ce spectacle engendra la gaieté et les captives purent jouir durant deux heures d'une relative liberté.

Plusieurs avaient porté secours à la malheureuse évanouie, et lorsqu'elle fut ranimée, chacune se dépouilla d'un peu de linge pour la vêtir. Néanmoins, elle restait à demi nue, meurtrie et languissante.

Les gardiens se relâchant de leur sévérité coutumière, il fut possible de se réunir par petits groupes afin de prendre ensemble la frugale collation qui devait tenir lieu de dîner.

Toutes souffraient néanmoins, vautrées sur le sol poussiéreux, sous le soleil qui dardait, brûlant les épidermes, mettant aux sens une exaspération insurmontable.

La plupart essayèrent de dormir, au moins pendant le sommeil aucune pensée triste ne venait les harceler. Et puis toutes étaient rompues de fatigue.

Lorsque le soleil fut un peu descendu à l'horizon, Mendajour donna le signal de départ. Il avait hâte d'être rendu à la halte du soir.

Les cavaliers caracolèrent autour des femmes rassemblées et la caravane reprit sa route douloureuse.

Une femme enceinte, péniblement, traînait la jambe. Un gendarme inventif l'attacha par les cheveux à la queue de son cheval.

Ainsi, elle marcha assurément plus vite, pliée en avant, soutenant à deux mains son ventre qui pesait.

Un second Turc ne jugea pas le supplice suffisant, ou plutôt le spectacle peu distrayant. Penché sur sa selle, son poignard à la main, il déchiqueta les vêtements, qui un à un s'essaimaient sur le chemin.

Lorsque la femme fut entièrement nue, tous s'esclaffèrent, chacun émettant un aphorisme aussi spirituel qu'obscène.

La malheureuse pleurait, avec des petits hoquets enfantins qui la secouaient de frissons nerveux. Et de ce chagrin, ses bourreaux s'amusaient, cherchant un moyen de l'accroître encore.

L'un d'eux prétendit qu'elle ne marchait pas assez

vite et d'une poigne vigoureuse appliqua une cinglée de courbache sur la croupe tendue et blanche.

La peau se barra aussitôt d'un large trait noir, et la victime eut un sursaut de douleur, accompagné d'un cri déchirant.

Tous ceux qui se trouvaient là répétèrent la plaisanterie et bientôt la malheureuse n'avança plus du tout, se laissant traîner par le cheval patient.

Un gendarme appela Mendajour :

— Dis donc, toi qui est un si fameux médecin, tu ne pourrais débarrasser cette jolie chrétienne de ce fardeau qui la gêne vraiment trop ?

Le sous-officier eut un geste supérieur :

— Certainement si Dieu le veut !

Il fit arrêter la caravane et placer les déportées en rang, afin qu'elles ne gênassent point la tragédie qui se préparait.

Sa victime choisie, il passa d'abord sur le front de la troupe. Le cheval trotтинait, et elle, derrière, courait de son mieux pour le suivre. Elle allait, la taille pliée, les cheveux dénoués, sourdement elle gémissait, les mains crispées sur son ventre douloureux et qui pendait sous elle comme une outre pleine.

Puis brusquement la bête s'immobilisa et deux

gendarmes, ayant mis pied à terre vinrent délivrer la captive.

Avec de cérémonieuses salutations, ils l'entraînèrent vers une pierre grise, sorte de bloc de granit qui gisait non loin.

Sur cette pierre, la femme fut couchée, les reins haussés, les pieds à terre, la tête en bas, les genoux écartés.

Un des gendarmes la maintint aux poignets, afin d'empêcher toute fuite et le second armé de la courbache, frappa de longues cinglades atroces, le ventre tendu.

La femme hurlait, se tordait, en proie à une folie. Une brûlure la rongait intérieurement, il lui semblait que tout son être se déchirait.

Parmi les spectatrices, il y eut un remous, quelques-unes, outrées de tant de cruauté, se préparaient à porter secours à la misérable, au péril de leur vie.

Les gendarmes sortirent leur revolver, et plusieurs déportées ayant quitté le rang croulèrent à terre, une balle dans la tête.

Un cri immense monta vers le ciel indifférent, toutes ces victimes des brutes hurlaient leur misère, implorant le Très-Haut de leur venir en aide.

Hélas, nulle protection ne pouvait les couvrir. Bien mieux, les Turcs, furieux de cette protestation, tirèrent encore quelques coups de revolver dans la masse serrée des femmes.

Il y eut des chutes brusques, accompagnées de gémissements étouffés. Et tout rentra dans le calme, les malheureuses terrifiées se turent, courbant le front devant la tyrannie.

Le supplice de l'autre néanmoins avait continué. Elle eut un ultime hurlement, se tordit une dernière fois sur la pierre, et perdit connaissance.

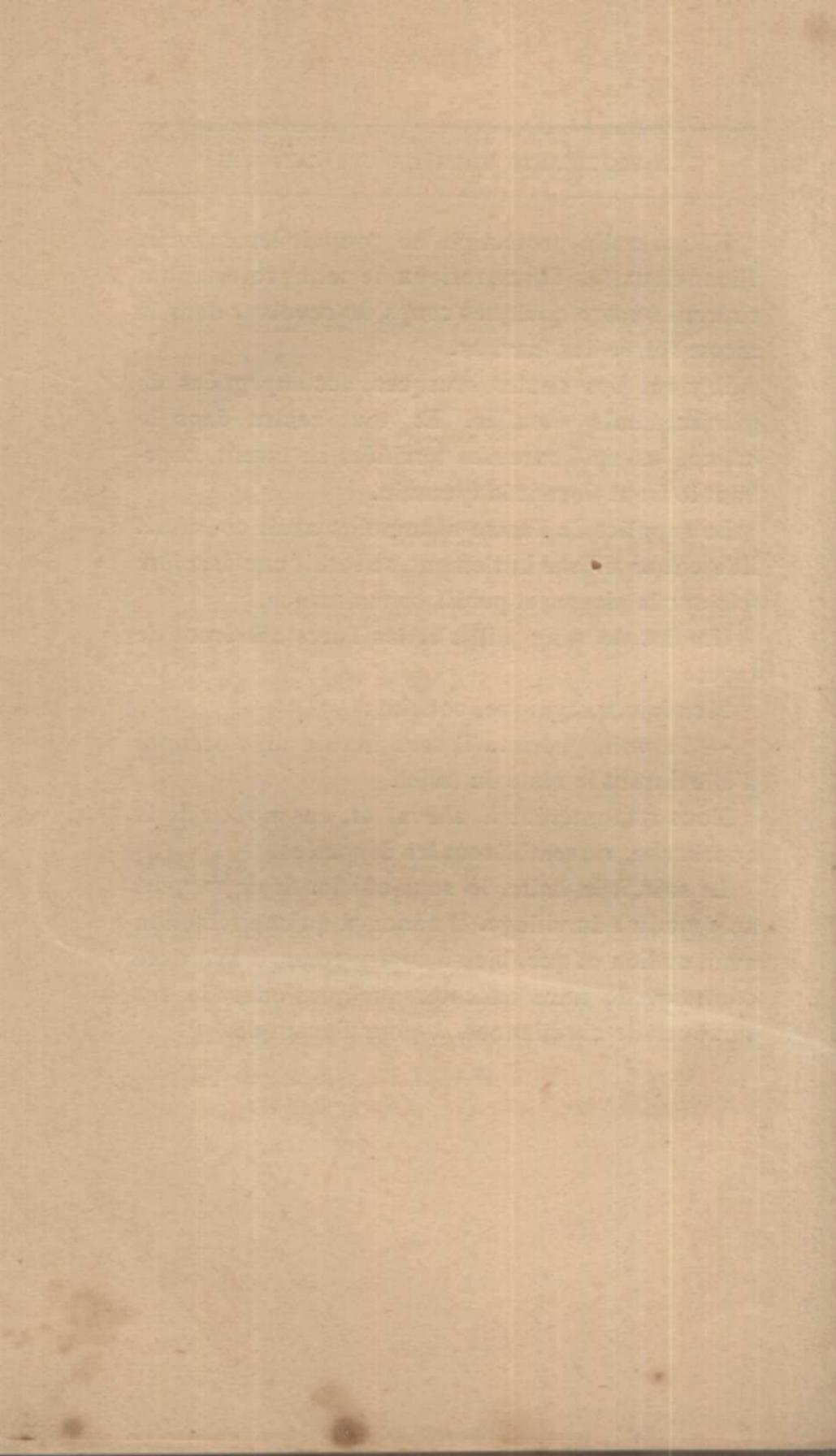
Un flot de sang jaillit et les Turcs cessèrent de taper.

Mendajour, cynique, conclut :

— La voilà guérie... il sera inutile de s'occuper d'elle durant le reste du trajet.

Tous remontèrent à cheval et, au moyen de la courbache, rassemblèrent les déportées.

Le soir, à la halte, le sous-officier fit un rapport au « mudir » du village. Il annonça qu'une rébellion avait eu lieu et que, bien à contre-cœur, il avait été contraint de faire exécuter quelques-unes de ces chiennes de chrétiennes.... pour l'exemple.



## V

A Ourfa, des centaines de jeunes filles arméniennes sont brûlées vives, enduites de pétrole, en présence des officiers allemands. La population arménienne d'Ourfa avait eu le courage de se défendre et de résister l'arme en main, à la foule et à l'armée turques..... Cet événement a eu lieu aux mois d'août et septembre 1915.

AZKANEVER, de Constantinople.

Comme la troupe s'approchait du village où l'on devait passer la nuit, un paysan vint avertir Mendajour qu'une tchéta campait déjà là.

Le sous-officier eut fort envie, un moment, de poursuivre son chemin ; la paresse l'en empêcha.

Le bref crépuscule descendait sur la campagne, une fraîcheur se levait après cette journée torride, Mendajour songea qu'il était l'heure de se reposer.

Pourtant, rangeant sa caravane, afin de pénétrer en bon ordre dans la modeste agglomération, il eut

la précaution de mettre à l'écart le groupe de vierges dont Ripsimé était toujours le chef.

Les irréguliers avaient pris possession de la place, ils traînaient dans les ruelles, vautrés sur le sol, tandis que leurs chevaux reposaient en de bonnes écuries.

Ils s'ennuyaient assurément, aussi l'arrivée des déportées leur plut.

Prudents, ils évitèrent les gendarmes, craignant malgré tout un conflit armé, dans lequel, peut-être, ils auraient eu le dessous. Au reste, ils savaient par expérience qu'il était aisé de s'arranger avec ces représentants de l'autorité.

Ceux-ci souhaitant peu la bataille eux-mêmes, se montrèrent courtois, d'autant qu'un riche butin avait été prélevé par eux sur les captives.

Ils ne choisirent point l'endroit où devait être parqué le misérable bétail, ils savaient à l'avance que nulle, cette nuit-là, ne s'échapperait.

Pourtant Mendajour entraîna le groupe de vierges à l'écart et les enferma soigneusement toutes, en une vaste écurie. Celles-ci étaient ses enfants chéries, elles coopéreraient à l'édification de sa fortune.

Le reste fut abandonné sur une place carrée,

dont les issues furent simplement fermées par quelques irréguliers, qui se trouvaient là comme par hasard.

Les gendarmes se réunirent à l'autre extrémité du village et soupèrent copieusement, grâce à l'or qu'ils avaient si bravement conquis durant l'après-midi.

Par contre on ne fit aucune distribution de vivres aux déportées, toutes les provisions disponibles étant réservées aux gendarmes et aux membres de la tchéta.

Elles durent donc se contenter des maigres réserves qu'elles possédaient. Elles n'en partagèrent pas moins fraternellement, chacune se réduisant au strict minimum.

Pendant ce temps les irréguliers, tapis dans les rues avoisinantes, les guignaient sournoisement. Ils n'osaient les attaquer franchement à cause des gendarmes dont le devoir était de les défendre.

Cependant, ils ne s'éloignèrent pas; au contraire, insensiblement ils se rapprochèrent, attendant une occasion.

Des groupes s'étaient formés, des musiciens avaient embouché leurs flûtes et jouaient les mélopées mélancoliques qui leur étaient chères. Les

autres chantaient en chœur, sur un mode nasillard.

Les femmes, mollement, se laissaient bercer par la musique, dont l'harmonie attristée répondait à leur état d'âme.

Peu à peu, elles perdaient de leur méfiance première, s'abandonnaient languissamment au charme pénétrant de l'heure.

La nuit était complètement venue, la brise était tombée, une tiédeur parfumée envahissait l'air, glissant dans les êtres une sensualité savoureuse et intime. On sentait en soi un besoin imprécis et doux qui lentement grisait.

Soudain une femme poussa un cri et retomba en arrière sur le sol.

Un homme ricaneur et brutal était sur elle, l'étreignant à la gorge. Elle se débattit, mais en vain, sous la poigne vigoureuse, elle faiblit rapidement.

Ce fut comme un signal. Aussitôt de toutes parts surgirent des ombres fantastiques qui semblaient des démons bondissants.

C'étaient les irréguliers qui, lassés d'une trop longue attente, se précipitaient en une sorte de folie lubrique. Leurs mains se crispaient sur des gorges nues, les doigts énervés lacéraient des vête-

ments, saisissant au hasard la première femme qui se présentait à eux.

Les malheureuses luttèrent farouchement, en silence, sachant l'inutilité de tout appel.

Bientôt les hommes du village se mêlèrent aux membres de la tchéta.

Alors, ce devint, sous la clarté de la lune grimaçante, une priapée diabolique et infâme.

Mais l'Aga survint. Plus prudent que ses compagnons il choisit sa victime, puis satisfait, il prétendit que chacun cessât ce jeu.

A sa voix tout s'apaisa, les hommes se défilèrent dans l'obscurité, retournant aux ruelles voisines, où ils se massèrent en attendant des ordres.

Ceux-ci vinrent rapidement et quelques Druses se faulèrent derechef sur la place.

Encore ils s'approchèrent des femmes, pour se livrer à une besogne mystérieuse et rapide.

Les déportées, anéanties par les luttes précédentes, ne se défendaient plus. Même, elles ne devinèrent point ce qui se préparait et pourquoi les bourreaux revenaient.

Brusquement une flamme jaillit dans la nuit, un cri de terreur retentit et une malheureuse se dressa, véritable torche vivante.

Ses haillons, inondés de pétrole, flambaient, l'enveloppant d'une auréole de feu.

Mais en se levant, elle avait attiré une voisine, dont le vêtement par un coin était attaché au sien.

Et celle-ci également flamba soudain. Elle aussi se mit debout, affolée, cherchant à sortir de cette lueur sinistre qui déjà faisait grésiller sa peau.

A cette seconde était liée une troisième, puis une quatrième.

Au milieu de la place ce fut une sarabande infernale; on voyait des êtres fantasmagoriques, sauter, courir, tomber et ces êtres étaient des masses de feu mouvantes.

Elles tournaient, sans voir, fuyant instinctivement. Les vêtements seuls, imbibés de pétrole, brûlaient; la chair à ce contact rôtissait lentement.

Une odeur âcre montait vers le ciel; et au-dessus des flammes, une fumée noire dessinait une ombre qui s'effilait.

Toutes les femmes indemnes se reculaient vers les murs entourant la place. Terrorisées, elles n'osaient porter secours aux compagnes en détresse. Plutôt, elles s'écartaient sur leur passage, repoussant celles qui se rapprochaient par trop.

Tout le village était accouru pour assister à ce spectacle féerique. Les gamins étaient grimpés sur les murs environnants.

Les gendarmes, à leur tour, apparurent et feignant de croire à une imprudence de la part des déportées, se précipitèrent sur la place, la courbache en avant.

Tapant à droite, tapant à gauche, ils eurent tôt fait de rejeter toutes les femmes contre celles qui flambaient.

Il y eut un tumulte effroyable, des hurlements de douleur stridaient, des plaintes, des supplications se brouillaient en un murmure confus, tandis que les claquements secs des courbaches sur les chairs nues dominaient tout ce bruit.

La tchéta entière se pâmait de rire, les mouquères encourageaient les gendarmes de la voix.

Au milieu de ce désordre, les Arméniennes affolées se débattaient, tombaient, se relevaient. Si les vêtements de l'une d'elles s'enflammaient, prestement elles les retirait, tout sentiment de pudeur anéanti par la terreur.

Puis brusquement le vacarme cessa, les gendarmes s'éloignèrent, les torches vivantes s'étaient éteintes et les femmes, le corps marbré de brûlures, gisaient

sur le sol, où sans forces elles s'immobilisaient en gémissant.

Les autres s'étaient de nouveau reculées jusqu'à la périphérie où, épuisées, elles se laissèrent aller à terre.

Sur les murs maintenant apparaissaient des lumières afin que les spectateurs pussent jouir à l'aise de cette scène affreuse.

Un silence tragique planait, une odeur de roussi flottait, les misérables brûlées traînaient toujours à la même place. Sous l'effet de la souffrance, elles avaient perdu connaissance.

Sur les pavés inégaux, des loques, des parcelles de vêtements étaient épars.

L'Aga prétendit que c'était là un manque d'ordre intolérable. On rit et quelques irréguliers s'en allèrent ramasser tous ces haillons qu'ils transportèrent au loin.

D'autres se glissèrent à leur tour, se penchant sur les femmes qui avaient conservé un peu de linge pour cacher leur nudité.

Impitoyablement, ils leur arrachaient ces derniers voiles et se sauvaient en ricanant.

Mais on sonna le couvre-feu et la tchéta disparut comme par magie. Les gendarmes, depuis un ins-

tant, avaient regagné le toit hospitalier où l'eau-de-vie de figes était abondante. Ils ne s'endormirent que lorsqu'ils furent ivres.

Sur la place il ne resta plus que les misérables déportées entièrement nues, et frissonnantes encore de terreur.

Quelques jeunes gens, assoiffés d'amour, errèrent par là, cherchant au hasard à apaiser leur fringale de lubricité. Les victimes vaincues ne se défendaient plus, elles supportaient l'ultime honte avec une frigidité inconsciente.

Dans le village, les chiens lugubrement hurlaient à la lune, indiquant par ce chant sinistre que de nombreux cadavres gisaient non loin.

Et la nuit s'écoula ainsi, dans le calme et l'apaisement définitif.

Les captives terrassées avaient fini par s'endormir d'un sommeil lourd, tout peuplé de cauchemars.

A l'aurore elles se réveillèrent et se virent nues, sans une loque pour couvrir leur chair palpitante.

Déjà autour de la place des curieux ricanaient, leur lançant des quolibets d'une obscénité grasse.

Rougissantes, elles demeuraient assises à terre, le dos au mur, le front bas.

Dans le ciel clair volaient en d'immenses cercles concentriques des aigles noirs que l'odeur de charogne attirait.

Les gendarmes à cheval survinrent. Leur courbache à la main, ils fustigèrent à droite, à gauche, obligeant tout le monde à se dresser et à se ranger en bon ordre.

Dans la ruelle centrale, la tchéta entière faisait la haie, les gamins couraient autour de la caravane, les habitants du village, pour assister à ce défilé pittoresque, s'étaient massés sur les terrasses avoisinantes.

Les captives marchaient languissamment, la tête penchée, se refusant à voir tous ces yeux moqueurs détaillant leur nudité blonde.

La sortie du village eut lieu parmi les sarcasmes de tout ce peuple déchaîné dans sa lubricité et son fanatisme. Les gendarmes ricanaient, feignant de ne rien voir, de ne rien entendre.

Mendajour se contentait de surveiller son groupe de vierges, qu'il avait délivré, un court instant avant le départ.

La misérable caravane était considérablement

diminuée, elle laissait derrière elle, au centre de la place, une vingtaine de cadavres nus, dont on apercevait l'épiderme calciné.

Ces cadavres furent tirés jusqu'à un ravin proche, où ils achevèrent de pourrir, semant autour d'eux l'infection et la peste. Personne ne s'en inquiéta, l'hygiène n'ayant jamais élu domicile chez les musulmans de l'Asie-Mineure.

Pendant ce temps, la troupe cheminait lentement, sans heurt, de son pas régulier et toujours lassé.

Les femmes grelottaient à la fraîcheur du matin et ne savaient comment se tenir, pour voiler leur nudité honteusement exhibée.

Les gendarmes moqueurs caracolaient autour d'elles, lançant des plaisanteries crues augmentant leur trouble.

Pas une seconde, elles ne songèrent à la révolte possible, tant de souffrances, morales et physiques, les avaient domptées, mettant en leur cœur un découragement incoercible. Elles allaient, toujours de l'avant, poussées par la peur du sabre et de la courbache, aucune autre idée ne subsistait dans leur esprit vidé.

Et ainsi le troupeau se maintint assez régulier,

conservant cet alignement relatif, de toute masse humaine en marche.

Les Turcs, lassés par une nuit de débauche, se montraient satisfaits de ce calme, ne réclamant pour l'instant nulle distraction sadique.

Ils ne souhaitaient que la venue d'une autre caravane, plus riche que celle qu'ils conduisaient, car ils avaient toujours soif de rapines et de vols.

## VI

C'étaient des faits ordinaires que d'empêcher les déportés de se désaltérer, de les empêcher d'acheter du pain, de leur défendre de pleurer leur deuil, de fustiger les mères pour les empêcher de se lamenter à propos de l'enlèvement de leurs filles; de violer la fille devant la mère et de la tuer ensuite; de tuer le mari ou le frère sous les yeux de sa femme et de sa sœur; d'arracher l'enfant des bras de sa mère et de lui écraser la tête sur un rocher ou de l'embrocher sur une baïonnette.

La halte de dix heures se fit en rase campagne. Les gendarmes ayant des provisions personnelles, il leur était indifférent que les captives n'eussent point à manger. Mendajour crut même devoir leur préciser leur actuel dénûment. Railleur, il cria :

— Nous n'avons pas la moindre galette à vous donner, mais certainement vos amis les Français et les Anglais, vont vous en apporter d'ici une heure... A moins que ce soit la Vierge mère de Dieu !

Les autres s'esclaffèrent à cette excellente plaisanterie, les malheureuses baissèrent la tête, n'ayant même plus la force de pleurer.

Néanmoins elles se réunirent et celles qui avaient su mettre à l'abri quelques victuailles les partagèrent tout en mourant de faim.

Les chevaux furent entravés et laissés errants par la campagne, les hommes dépêchèrent leur modeste repas froid et s'allongèrent sur le sol pour fumer une cigarette. Bientôt, ils s'endormirent et il ne resta plus qu'un seul gendarme éveillé, chargé de garder le troupeau des captives.

Il s'était adossé à une pierre, sa carabine entre les jambes et fumait en contemplant l'horizon.

A vrai dire, malgré cette paresse bienheureuse, il s'ennuyait, souhaitant un incident qui l'aurait tiré de la monotonie ambiante.

Les femmes aussi s'étaient couchées, afin de reposer leur pauvre corps meurtri. Elles s'abandonnaient à une douce somnolence, essayant d'oublier, pendant un moment au moins, leur triste situation.

Mais parmi elles cependant, quelques-unes étaient plus remuantes, incapables de supporter cette immobilité qu'aggravait le tourment de la soif.

L'une d'elles se hasarda hors du groupe, et comme le gendarme ne disait rien, elle s'enhardit, espérant trouver, non loin, une source pour se désaltérer.

L'homme, en ricanant, la laissa s'éloigner, la surveillant toutefois du coin de l'œil.

Et lorsqu'elle se fut suffisamment écartée, il épaula. Un cri jaillit, les compagnes de la future victime la prévenaient en hâte du danger menaçant.

Déjà, il était trop tard. L'homme visa posément, une détonation déchira l'air et la malheureuse tomba, une déchirure sanglante à la poitrine.

Les autres se réveillèrent en sursaut et, tremblantes, considérèrent ce spectacle tragique. La leçon devait servir, aucune n'osa même plus bouger de sa place.

Les gendarmes, accoutumés à pareil événement, se contentèrent d'ouvrir un œil et se rendormirent aussitôt.

Le calme revint, les déportées cherchèrent de nouveau un peu de repos dans la tranquillité. L'homme de garde avait rallumé une cigarette et somnolait à demi.

Soudain, il s'étira, se dressa et esquissa quelques

pas. Il souriait méchamment en regardant toutes ces femmes vautrées sur le sol, dans un état de complète nudité. Une lubricité se glissait en lui, lubricité qu'énervait la méridienne lourde et torride.

D'un pas furtif il s'avança et, parmi toutes ces chairs étalées, il choisit, longuement, savamment.

Paisible, il dégaina son poignard et marcha vers la victime désignée.

De la pointe de l'arme, il la piqua au ventre, donnant un ordre obscène.

Elle sursauta, mais n'obéit point, répugnée par ce désir bestial qui s'exhibait dans toute sa hideur.

Du kandjar, il taillada le gras de la cuisse :

— M'entends-tu, chienne ? Préfères-tu un coup de sabre, pour en finir plus vite.

Les voisines s'étaient reculées peureusement et détournaient la tête pour ne pas voir l'odieuse injure faite à une compagne.

La malheureuse pourtant, malgré la souffrance, ne se résignait point ; elle haletait, fixant sur le bourreau ses yeux égarés.

Il s'agenouilla et la harcelant de mille piqûres, la contraignit à adopter une position souhaitée à l'avance.

Par tout le corps, le sang perlait en gouttelettes larges. La femme, sanglotante, se sentait enveloppée d'une tunique de feu. Son énergie défailloit, elle n'eut plus de honte et s'abandonna, passive, au supplice infâme.

La brute la récompensa ensuite d'un coup de talon de botte dans le ventre.

— Tiens, chienne, tu ne feras pas un petit ghiaour !

Il s'éloigna, nonchalant et maussade, mécontent de lui-même, détestant sa victime.

En passant, il bourra du pied quelques femmes couchées :

— Te dérangeras-tu, vipère !

L'interpellée, peureusement, se recroquevillait sur elle-même, se faisant toute petite, rendue obéissante par la terreur.

Il retourna à son poste et, assis en tailleur, il se remit à penser.

Un autre vint le relever de sa garde. Ils échangèrent quelques mots, le conquérant se vantant de son action d'éclat.

C'en fut assez pour enflammer le second qui jeta sur la troupe des femmes un regard brillant. Cependant, il attendit que son compagnon s'en fut allé

dormir. Et la même scène que précédemment se reproduisit, accompagnée de quelques brutalités inédites.

En cette douce paresse, tous s'alanguissaient, jugeant inutile de se remettre en route hâtivement, puisque le but de ce voyage n'était pas encore fixé. Évidemment, il avait été entendu qu'ils conduiraient les déportées à Alep, mais, vraiment, ils n'étaient pas pressés, leur situation actuelle était exempte des dangers multiples de la guerre.

Lorsque Mendajour se décida à donner le signal du départ, le soleil avait considérablement baissé à l'horizon, une fraîcheur douce remplaçait la température torride du matin.

Ses hommes montèrent à cheval et, jouant de la courbache, rassemblèrent leurs prisonniers. Ce rassemblement ne s'accomplissait pas sans jurons retentissants, claquements de chairs meurtries, cris de douleur...

On repartit, de la même démarche lassée et veule, les femmes, dans leur nudité hétéroclite, commençaient à souffrir du froid. Elles allaient, les bras frileusement croisés sur la poitrine, les reins droits, la croupe tendue.

Entre elles ne s'échangeait nulle conversation;

qu'auraient-elles pu dire qui ne fût l'expression de leur douleur présente. Elles ne pensaient plus, atteintes seulement par les sensations physiques.

La nuit survint brusquement lorsqu'on se trouvait encore assez éloigné de l'étape du soir. Mendajour, craignant de perdre quelques-unes de ses captives de prédilection, c'est-à-dire les jeunes vierges dont il connaissait l'audace, se résolut à camper en rase campagne.

Aussitôt, il lança ses ordres et la caravane s'immobilisa. Les gendarmes entrèrent dans les rangs, poussant les femmes du poitrail de leurs chevaux. La terreur, semée ainsi brutalement, les rendait toutes inoffensives. Elles se laissaient tomber à terre avec un soupir de soulagement, heureuses de se reposer encore.

La faim, la soif, les tenaillaient, mais aucune n'osait réclamer la nourriture qui leur était humainement due. Cependant, Ripsimé, ayant remarqué la bienveillance particulière dont elle et ses compagnes étaient l'objet, se hasarda à parler à Mendajour.

Celui-ci hésita une seconde, puis acquiesça. Après tout, il était de son intérêt que les jeunes filles

n'arrivassent point décharnées à l'endroit où il les menait.

Il envoya deux gendarmes en réquisition au village le plus proche, tandis que les autres allumaient de grands feux autour du camp.

Les flammes sinueuses de ces brasiers en plein vent éclairaient d'une lueur sinistre ce spectacle lamentable de toutes ces misérables femmes, vautrées nues dans la poussière.

Pas une ne bougeait, elles restaient comme elles étaient tombées, manquant de courage pour esquiver le moindre mouvement.

En attendant le souper, les gendarmes s'étaient réunis en un large cercle et les musiciens ayant sorti ilûtes et flageolets de leur musette, tous chantèrent en chœur quelques mélopées aux modulations attristantes.

Et les femmes, émues par le même atavisme, se laissaient bercer doucement par cette musique qui, momentanément, leur permettait d'oublier leurs tourments.

Mais elles commençaient à grelotter de froid, toutes se repliaient sur elles-mêmes, les genoux aux seins, les bras frileusement croisés.

Seules, les jeunes filles remarquées par Menda-

jour avaient conservé leurs vêtements ; par malheur, ces haillons étant réduits à l'extrême limite, il leur était impossible de se démunir du moindre morceau d'étoffe en faveur de leurs misérables compagnes.

Les gendarmes, qui s'étaient rendus au village, s'attardaient à goûter au raki de l'endroit malgré les prescriptions du saint Prophète.

Les chants s'étaient arrêtés, la prière était faite et les hommes impatients grommelaient contre les retardataires.

Un grand silence les enveloppait tous, parfois le hurlement d'un chien au loin déchirait l'air. Le coassement d'une grenouille claquait brusquement, puis tout se taisait de nouveau, laissant planer sur la caravane immobile comme un voile de tragique mystère.

Les femmes, troublées par cette tranquillité, sentaient glisser en elles une terreur superstitieuse. Alors elles se redressaient à demi et fixaient les feux dont les braises rougeoyaient dans la nuit.

Les gendarmes revinrent, entraînant un Arabe conduisant un âne chargé de victuailles.

A cette vue les captives se relevèrent davantage, fixant avec des yeux hébétés cette nourriture,

dont, peut-être, elles allaient avoir leur faible part.

L'âne fut aussitôt entouré, mais Mendajour intervint afin d'éviter le désordre.

Le « Barda » fut renversé sur le sol et une multitude de galettes s'éparpillèrent. Il y avait aussi des fruits, quelques pastèques, douceurs que les gendarmes se réservèrent pour eux-mêmes.

Le sous-officier réfléchit un instant, cherchant le mode le plus pratique d'opérer la distribution. Ses réflexions étaient lentes et, ne trouvant pas immédiatement, il remit ce soin à plus tard.

Et les femmes, inquiètes, affamées, assises dans la poussière, considéraient avec une envie puérole les gendarmes qui dînaient en riant bruyamment. Elles se demandaient avec angoisse si encore elles seraient frustrées de cette maigre pitance que leur estomac réclamait douloureusement.

Tout a une fin, cependant, et les hommes terminèrent leur repas. Mendajour, redevenu joyeux, imagina un jeu élégant mais non dépourvu de cet humour turc si particulier. A voix basse, il donna ses ordres et les gendarmes se divisèrent en plusieurs groupes.

Chaque groupe possédait un certain nombre de galettes destinées aux déportées.

On les appela avec des rires et, inconscientes de la bizarrerie de leur situation, elles se précipitèrent en claudiquant, se poussant l'une l'autre.

Mendajour cria, tempêta, et toutes se mirent en rang, se divisant également en divers groupes.

Un Turc enfila une galette jusqu'au milieu de son sabre qu'il tint la pointe en avant et fit signe à l'une des femmes de venir la prendre.

La malheureuse obéit en tremblant, mais à peine fut-elle près de l'homme qu'elle se vit entourée de gendarmes assis à terre.

Tous, avec des rires sataniques, la palpaient, la pinçaient, cherchant à éveiller en elle les sensations les plus contradictoires.

Se raidissant, elle se pencha dans l'espoir de saisir le pain et de s'enfuir. Mais elle recula avec un cri de douleur : la pointe de l'arme l'avait piquée au ventre.

Pourtant, sa faim était si grande qu'elle réitéra le même geste, avançant ses mains fébriles vers la bienheureuse galette.

Encore, elle dut se redresser, la piqûre de la lame s'était faite plus aiguë.

Elle n'entendait pas les rires démoniaques des

hommes qui l'entouraient et continuaient leurs palpations. Elle avait faim.

Enfin, l'un d'eux la saisissant aux jarrets, la fit basculer et elle croula à terre, les jambes en l'air. Elle eut un gémissement sourd mais se tut immédiatement ; on avait poussé le pain contre son corps, tandis qu'une voix railleuse hurlait :

— Mange ! Mange donc, chienne !

Elle s'empara de la faible pitance si durement gagnée et s'éloigna en rampant.

Dans tous les groupes, les scènes identiques se répétaient, les rires sardoniques fusaient, les obscénités éclataient à jet continu. Mais aucune des misérables ne s'inquiéta de ces détails, toutes aspiraient, avec une fureur craintive, à la galette dorée qu'on leur tendait.

Mendajour allait de l'une à l'autre, s'amusait de son mieux, encourageait ses acolytes.

Cependant plusieurs victimes, à bout de résignation, se révoltèrent. A celles-ci on remit aussitôt la ration promise, mais en revanche on les plaça à l'écart.

Cette tactique fut loin de les tranquilliser, elles prévoaient que les bourreaux avaient l'intention de se venger sauvagement d'une juste révolte.

Il y eut un moment de répit, tandis que les femmes mangeaient avidement, les Turcs fumaient, guignant leurs prisonnières. Ils s'amusaient de leur faim et savaient que, ce soir encore, elle ne serait pas apaisée.

Mendajour se frictionnait les paumes joyeusement, il préparait pour la soirée un joli spectacle qui aurait l'avantage de les amuser, tout en caressant agréablement leur sadisme latent.

Quand elles eurent mangé, il fit un signe et deux gendarmes s'approchèrent d'une des révoltées.

Elle fut traînée au milieu du cercle, puis au moyen d'une courroie on lui ligota les chevilles; ses poignets furent ramenés contre ses omoplates et attachés là.

Mendajour s'arma d'une courbache et de toute la vigueur de son bras cingla la croupe à plusieurs reprises. La chair rougissait, tournait au violet, se boursouflait.

La victime se tordait dans ses liens, ses reins se cambraient, sa poitrine pointait en avant, tandis qu'un gémissement prolongé s'échappait de ses lèvres.

Le sous-officier changea de côté et fouetta le ventre, sauvagement, heureux lorsqu'il voyait la

courbache s'enfoncer dans la peau, y traçant un sillon profond.

Les autres contemplaient ce spectacle avec, dans les yeux, une lueur de folie; leurs lèvres s'écartaient, laissant voir leurs dents d'un blanc laiteux, comme s'ils eussent eu envie de mordre.

Mendajour, cette fois, s'attaqua aux seins qu'il flagella de biais. Les globes charnus sautaient, devenaient noirs.

Elle avait résisté jusque là, mais la souffrance atteignit son paroxysme.

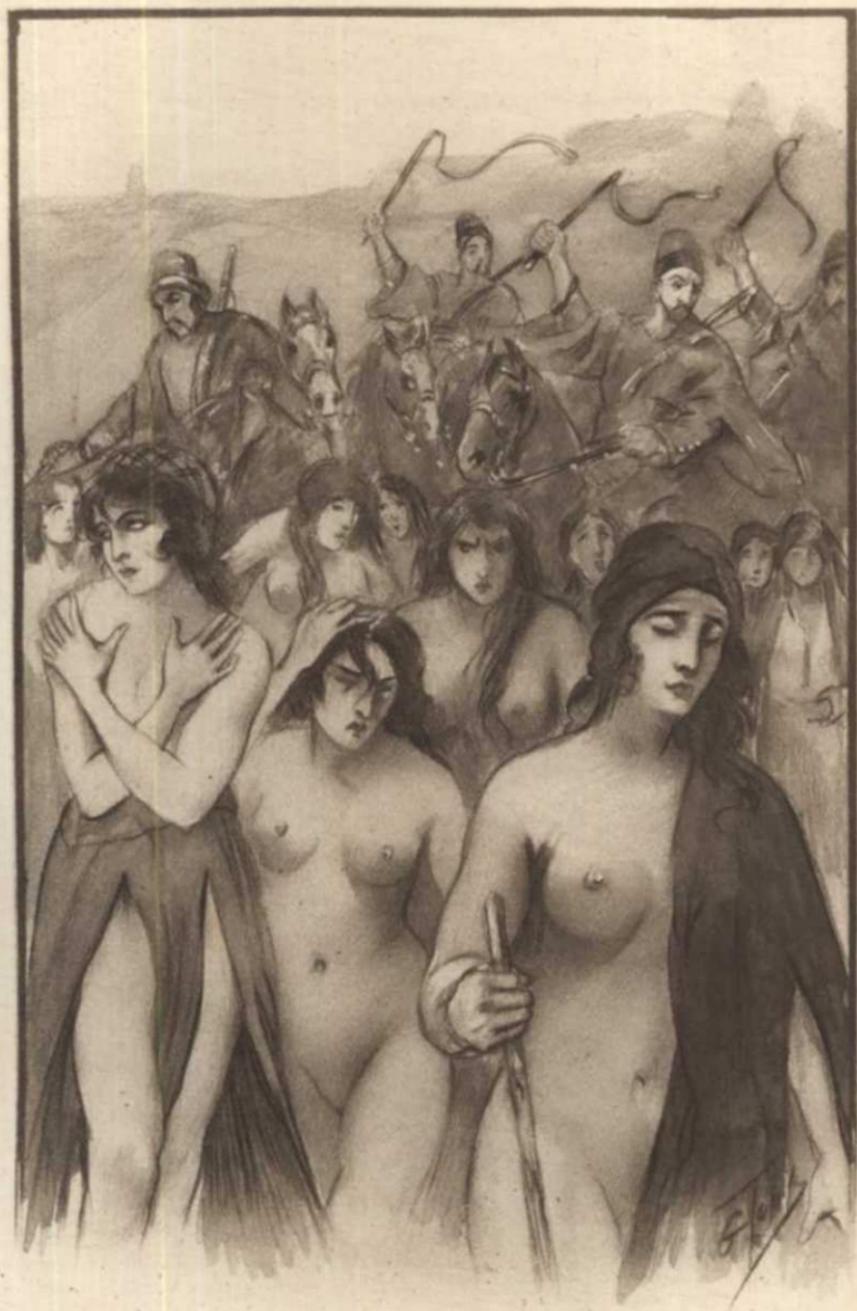
Une seconde elle chancela, son être entier alla de droite et de gauche et, brusquement, elle roula en avant sans connaissance.

Toutes les têtes se penchèrent vers ce corps frémissant dans sa nudité; tous les yeux se fixaient sur les larges traces bleuâtres zébrant la chair ferme. Une bave mousseuse et blanche s'irisait aux commissures des lèvres. Le rut passait en un vent de folie.

Mendajour repoussa la victime du pied et la voix rauque ordonna :

— A une autre.

On tira la première par les cheveux afin de dégager la place; contre le sol dur l'épiderme se déchira, le sang perla.



Page 78 - Elles allaient, les bras frileusement croisés sur la poitrine, les reins droits, la croupe tendue.



Une seconde fut traînée au milieu du cercle. Un gendarme glissa aux pointes des deux seins une cordelette dont le nœud coulant se serra sur le bouton brun.

La femme eut une secousse de douleur, un gémissement troubla le silence.

Mendajour brandit la courbache et cingla brutalement la croupe.

Puis il répéta l'opération, précipitamment, avec une rage croissante.

La malheureuse se tordit, tenta de se plier en arrière, comme si ce geste eut dû la protéger. Mais aussitôt le gendarme tira sur la cordelette et la ramena en avant, les seins meurtris, l'aréole devenant noire.

Elle n'avait plus la force de crier, elle râla, les yeux clos, la bouche largement ouverte.

Maintenant le sous-officier attaquait le dos, parvenant à force de brutalité à enlever de longues bandes de peau saignante.

Comme la précédente elle ne tarda pas à perdre connaissance, ses genoux plièrent sous elle et doucement elle roula à terre.

D'un coup de sabre, un homme lui fendit les seins pour reprendre possession de la cordelette.

Mendajour, d'un revers de main, essuya la sueur qui perlait à son front et, fatigué par cet effort prolongé, tendit la courbache à un voisin.

La troisième révoltée fut amenée au centre du cercle. Elle était blême, chancelante, devinant que son supplice serait encore plus atroce que celui de sa compagne. Elle voyait, comme à travers un nuage, toutes ces faces crispées, ces yeux brillants de lubricité qui la fixaient.

Devant ses bourreaux elle tomba à genoux, les mains jointes, en une enfantine supplication.

Pour toute réponse, deux gendarmes la saisirent par les chevilles et la redressèrent la tête en bas. Son front cogna le sol, sa poitrine râcla la terre dure, se déchira et saigna.

Ses tempes battaient, tout son sang paraissait affluer au cerveau.

Et soudain elle eut un brutal frisson, la courbache venait de l'atteindre avec la plus affreuse sauvagerie. Sous le coup la chair creva, la douleur pénétra en elle, la brûlant profondément.

La correction continuait régulière et précise. Les hommes s'étaient rapprochés et contemplaient ce spectacle, la lippe baveuse, les yeux révulsés. La vue du sang, de la souffrance, leur arrachait des

spasmes de volupté, leur fanatisme intransigeant se délectait à la contemplation du tourment infâme d'une chrétienne inoffensive.

Celle-ci ne put résister au delà de quelques secondes. Elle eut un ultime frisson, et soudain pendit comme une pauvre loque sanglante.

La flagellation ne s'arrêta point pour cela, l'homme s'acharnait avec un sadisme exalté, se disant qu'il finirait ainsi par tuer sa victime.

Cependant la fatigue l'obligea à abandonner cet espoir et ses complices lâchèrent ensemble le corps qui roula à terre comme une masse informe.

Cette fois ils hésitèrent à poursuivre ce jeu odieux, leurs sens exacerbés les incitaient à d'autres distractions.

Les feux non entretenus s'éteignaient lentement, les braises brillantes se tassaient de plus en plus, disparaissant sous la cendre grise.

L'obscurité régna plus dense, à peine dans le ciel noir miroitaient quelques étoiles espacées.

Les gendarmes s'égaillèrent silencieusement, se perdant peu à peu dans la nuit.

Quelques minutes plus tard on percevait le bruissement confus de plaintes assourdies, de supplications, de jurons.

Assaillies à l'improviste par les Turcs, les femmes se défendaient mollement. Toute énergie les avait abandonnées et elles supportaient passivement ce nouvel outrage, pressées d'en avoir fini.

A l'écart, les jeunes filles, en un groupe séparé, se tenaient sur la défensive, résolues à s'opposer par la force et la ruse à toute tentative. Mais elles n'eurent rien à craindre, l'autorité de Mendajour les protégeait. Elles n'eurent que le chagrin d'assister impuissantes à la honte de leurs proches.

Puis les gendarmes railleurs s'en revinrent vers les feux qu'ils ranimèrent.

Les femmes ayant subi la bastonnade furent repoussées en un tas informe, juchées l'une sur l'autre à une extrémité du campement. Plusieurs ayant indiqué par des soupirs qu'elles revenaient à la vie, furent instantanément rendues muettes à jamais d'un traître coup de poignard.

Mendajour, le lendemain, répéterait aux autorités du prochain bourg qu'il avait eu à dompter une violente rébellion. Vraiment ces chrétiens sont des sauvages, les bons Turcs seuls sont doux, on doit beaucoup les plaindre.

## VII

Les Turcs, après avoir séparé les hommes, les conduisirent à la mort. Les femmes étaient emportées dans les montagnes et violées. Toute résistance était inutile car elle était aussitôt réduite par des coups d'épée et de bâton. Les Turcs abandonnaient les femmes violées dans un état de nudité presque complet et d'autres étaient précipitées dans des gouffres affreux.

(AZKANEVER, de Constantinople).

La nuit se termina dans le calme, les Turcs, fatigués par tant de débordements, finirent par s'endormir. Deux restèrent de garde aux extrémités du camp.

Les déportées purent ainsi se reposer malgré qu'elles conservassent au cœur une terreur sourde et lancinante. Mais elles se réveillèrent à l'aurore sans qu'il se fût produit de nouvel incident.

Et la caravane repartit, laissant encore des cadavres derrière elle.

On était proche d'un village ; Mendajour souhaita

y promener ses prisonniers, afin de montrer sa vaillance. En échange de cet excellent procédé, il espérait recueillir quelques verres d'eau-de-vie et des provisions fraîches.

Les femmes ne s'habituèrent guère à leur nudité, elles marchaient gauchement, avec le secret espoir de masquer un peu de leurs charmes.

Leur épiderme blond était marbré de maculatures multicolores, fruits d'une crasse amassée durant de long jours. Autour d'elles flottait un parfum âcre *sui generis* fade en même temps que salé. Mais elles n'avaient point d'eau pour boire, comment s'en seraient-elles procuré afin de se livrer à une toilette nécessaire.

Lorsqu'elles aperçurent les dômes blancs du village, elles eurent un frémissement de honte et de découragement. Elles prévoyaient aisément toutes les avanies, tous les tourments qui les attendaient là.

Les gendarmes souriaient méchamment; Menda-jour leur avait fait part de ses intentions.

Quand ils atteignirent les premières maisons, ils les firent ranger trois par trois, bien droites, la tête haute. Quiconque penchait le front, recevait immédiatement une cinglade de courbache par le visage.

Alors, incapables de résister, elles obéissaient, les larmes aux yeux, la poitrine oppressée.

Elles défilèrent de cette façon, au milieu des curieux rigoleurs, qui leur jetaient à la face les plaisanteries les plus ignobles, les menaces les plus terrifiantes.

A peine entendaient-elles, le cerveau bouleversé par la honte et le dégoût.

Les moqueries ne semblant point les toucher, ce furent les parents eux-mêmes qui placèrent des pierres dans les mains de leurs enfants pour les lapider.

A chaque pas en avant, l'une d'elles était contrainte de s'immobiliser une seconde, meurtrie, suffoquée : un caillou l'avait atteinte au ventre.

Bientôt le sang coula, des blessures béaient sur la peau fendue par les pierres aux arêtes aiguës.

Les injures avaient remplacé les sarcasmes ; les femmes, au passage, leur crachaient au visage.

Derrière, en un peloton serré, venaient les gendarmes, la mine martiale, le poing sur la hanche, l'œil rieur. Eux on les admirait ; c'étaient de fiers guerriers, de fidèles serviteurs du Prophète. « *Illah la illah Allah ! Dgila fel mizen !* »

De tant de dévouement à la sainte cause, les

notables voulurent les récompenser : c'était bien là ce qu'avait escompté l'astucieux Mendajour.

Le « mudir » en tête, ils vinrent leur offrir de se rafraîchir avant que de repartir dans la campagne aride.

Les déportées furent parquées sur une place à l'extrémité du bourg. Elles restèrent là, sous la surveillance de quelques chiens débonnaires, assurément plus humains que les bons Turcs.

Les femmes venaient les contempler, riaient très haut de les voir non épilées et demandaient si par hasard les poux n'auraient pas déjà visité ces toisons touffues et noires.

Que répondre ? Elles se taisaient, s'enfermant dans une impassibilité orgueilleuse qui mettait l'ennemi en fureur.

Des hommes survinrent, mettant en fuite l'élément féminin. Ils tournaient silencieusement autour du troupeau, comme le fauve autour de la proie convoitée.

Quelques-uns sortirent, de dessous la tunique, des galettes de maïs, des fruits. Avec des gestes furtifs, ils tendaient aux déportées ces friandises.

Elles luttèrent, devinant la ruse, détournèrent la tête. Mais si pourtant c'était vrai ? et elles avaient

si grand'faim. Timides d'abord, elles hasardèrent des acquiescements muets, avancèrent une main quémanteuse.

Les hommes s'éloignaient à demi, essayant de les attirer hors de la caravane.

Les plus audacieuses se décidèrent, elles firent quelques pas, sans toutefois perdre de vue les compagnes. Elles sentaient bien le piège et, néanmoins, escomptaient encore un événement inattendu qui les aurait mises à l'abri du danger, tout en leur procurant la nourriture dont elles avaient tant besoin.

Une s'aventura; le tentateur reculait et soudain, lorsqu'elle fut assez loin, il bondit, appuyant sa paume sale sur la bouche qui allait crier.

La taille ploya sur son bras et, en une secousse brusque, il souleva de terre la victime, l'emportant hors du village, derrière une haie vive.

Elle manquait de la force nécessaire pour résister après ces longs jours de souffrance. Aussi fut-elle vaincue avant d'avoir lutté.

Il la posa à terre et, le genou sur le ventre, l'obligea à se plier à sa volonté. Elle obéit, passive et meurtrie, espérant au moins que la récompense serait la galette offerte.

Les yeux clos, la gorge étreinte, elle supporta

l'homme qui la terrassait sans vergogne, usant d'elle, comme d'une loque humaine sans importance.

Mais ensuite, il eut peur, craignant vaguement des complications imprévues. Or, il n'y a que les morts qui ne parlent plus.

Ses mains fébriles se glissèrent visqueuses et chaudes au cou de la victime. Et il serra, serra farouchement. Il vit les yeux se révolter, les lèvres s'entr'ouvrir, la langue sortir, plate et allongée.

Ce ne lui parut pas suffisant, il serra encore et enfin se redressa avec un rire silencieux : personne ne saurait qu'il était l'auteur du viol.

Certes, si cela est une circonstance atténuante, il ne fut pas le seul à agir ainsi. Toutes les Arméniennes qui se laissèrent tenter par l'offre de nourriture subirent un sort identique. Ce n'était pas uniquement la peur des conséquences qui les poussait au meurtre. Un sadisme spécial les incitait à terminer une opération agréable, par une seconde plus agréable encore, étant donnée leur mentalité. Il y avait aussi un peu de la haine séculaire du musulman pour le chrétien.

Toutefois, ceux qui réussirent ne se manifestèrent pas nombreux ; les femmes ne voyant pas revenir leurs compagnes se montraient plus méfiantes et pré-

féraient les tourments de la faim à des supplices inconnus.

Une dizaine seulement furent dupes et cela ne produisit pas un grand vide. Lorsque Mendajour, à demi-ivre, revint, il ne remarqua même pas que son troupeau était diminué. Au reste, cela lui était indifférent : une chienne de chrétienne de moins ne devait pas causer grand dommage au bon équilibre de la planète.

La caravane se remit en marche, les habitants du village l'escortèrent durant un certain temps, comme s'il leur était pénible de se séparer trop vite de cette multitude de femmes nues. Ils tenaient à s'en repaître les yeux une dernière fois. Les gendarmes, bienveillants, les laissaient approcher et quelques-uns, au passage, en profitaient pour décocher un coup de bâton à une malheureuse.

Ce repos matinal fut la cause qu'il n'y eut point de halte à dix heures. Les bourreaux se complurent à faire marcher leurs victimes sous le soleil ardent de la méridienne.

La peau cuisait sous les rayons torrides, la transpiration s'asséchait à peine avait-elle parue. Le sol du chemin était brûlant, meurtrissant les pieds déjà ensanglantés.

Les femmes avançaient péniblement, en ahanant, les bras pendant contre leurs hanches rondes. Le frottement des cuisses leur était une souffrance, la soif laissait leur gosier sec et rugueux.

Elles ne s'inquiétaient plus de leur nudité, suffisamment occupées par le mal physique qui les torturait.

Plusieurs défaillirent, le sang aux tempes, un brouillard devant les yeux. Elles tombaient à terre mollement, les compagnes enjambaient leur corps immobile et la caravane poursuivait sa route indéfinie.

Les cavaliers ricanaient en considérant les chrétiennes vaincues, étendues dans la poussière. Ils savaient que jamais plus elles ne se relèveraient. Lentement elles s'éteindraient, tout l'être en feu, les entrailles calcinées.

Le remords ne les effleura même pas, la conscience chez eux était atrophiée par le fanatisme étroit du musulman. En outre aucune sanction ne les menaçait ; assurément personne ne leur demanderait compte de leurs victimes.

A midi, cependant, Mendajour donna le signal de l'arrêt ; non point qu'il eût pitié, mais parce qu'il se sentait fatigué.

Cette fois, par veulerie, il autorisa les misérables à se désaltérer à un puits proche.

Ce fut une bousculade; des Arméniennes s'attachaient aux cordes, d'autres se précipitaient sur la peau de bouc pleine, et buvaient à même, comme des bêtes, en un lappement continu et sourd.

Derrière, accroupis à terre, les gendarmes riaient, tous ces déhanchements, ces gestes vifs, les mouvements des femmes nues, magnifiques d'impudeur, les amusaient considérablement. Ils auraient souhaité corser la scène, mais leur imagination, féconde en cruautés d'ordinaire, ne leur suggérait rien.

Soudain, Mendajour, feignant la colère, se dressa en criant :

— Mais ces vipères vont se saouler!...

Tous se précipitèrent, la courbache à la main. Ils fouaillèrent, à droite, à gauche, marbrant les croupes de larges traces noires.

Les malheureuses s'enfuyaient, se bousculaient, se poussaient, essayant de leurs bras croisés de protéger le visage. Elles allaient, légèrement inclinées en avant, à l'aveuglette, n'ayant qu'une idée : échapper aux coups qui tombaient drus et vigoureux.

Toutes hurlaient, suppliaient; dans le silence de la

campagne déserte montaient des râles de souffrance, des appels lamentables à un Dieu vengeur. Celui-ci ne paraissait pas entendre.

Les gendarmes s'excitaient à leur propre brutalité; ils frappaient avec une vigueur à chaque minutes renouvelée. Avec des rires sauvages, ils poursuivaient leurs victimes, terminant la correction par une bourrade, qui jetait à terre, d'une secousse, la malheureuse blessée.

Quand ils s'arrêtèrent, le sol était jonché de corps dénudés, qui se tordaient en des convulsions démoniaques. Des plaintes bruissaient en un murmure confus.

Puis peu à peu chacune des femmes se redressa et, revenues au calme, elles se dirent que la satisfaction de s'être désaltérées n'était pas payée trop chère d'une brutale bastonnade.

Timidement, d'une paume caressante, elles frottaient leurs membres contus et sous ce massage léger, la crasse longtemps amassée se roulait en boules noires et grasses.

Toujours rians et à volées de courbache, quelques gendarmes les rassemblèrent, loin du puits, afin qu'il leur fût impossible de se désaltérer à nouveau.

Puis tout rentra dans le calme. Les malheureuses, allongées nues dans la poussière, cherchaient les moindres coins d'ombre, pour se mettre à l'abri des rayons brûlants du soleil. Elles déjeunèrent de miettes de pain, mises en réserve à la distribution précédente.

Pendant ce temps, leurs gardiens se livraient à une débauche de victuailles, pour ensuite, repus, se vautrer sur le sol, aux endroits ombragés.

L'un d'eux veilla sur la sécurité de tous. Il attendit que ses compagnons fussent endormis et sournoisement il se glissa vers les femmes.

Il fut long à choisir, mais il se décida enfin. Celle qui lui plut, c'était une jolie bourgeoise de Tchevnik, nommée Youghaper Aslégiéan.

Il sourit en la considérant et, honteuse, elle baissa les yeux, devinant son désir. Mais comment se défendre ? Si elle résistait, un coup du kandjar énorme, pendant à la ceinture de l'homme, la clouerait à terre.

Elle était dodue, la peau très blanche, ayant encore peu souffert. Cette beauté, en cette minute, elle la maudissait, prévoyant qu'elle allait être une source de tourments.

Il se baissa et la saisit aux cheveux. Elle cria de

douleur, mais il ne prêta aucune attention à cet incident anodin. Et il s'en fut vers l'arbre qu'il venait de quitter, traînant sa victime derrière lui.

Elle le suivait en pleurant, avançant à quatre pattes, les reins creusés, la croupe tendue. Le ridicule de cette situation l'affolait et lui, amusé, s'entêtait à l'empêcher de se redresser.

Arrivé, il s'assit en tailleur et, narquois, ordonna :

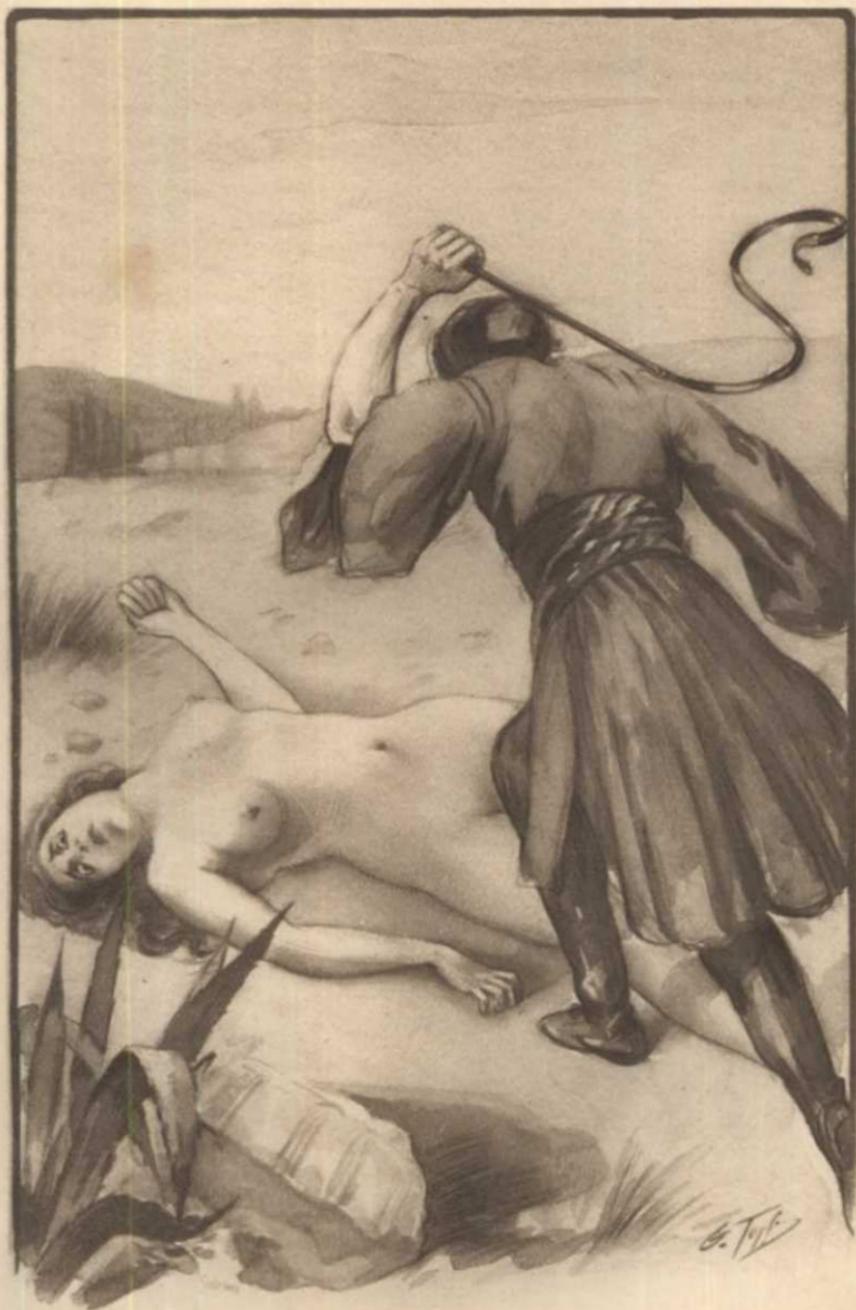
— Couche-toi là, près de moi, petite gazelle, sinon je t'ouvre le ventre avec mon poignard !

Terrifiée, elle obéit, le sachant capable de mettre son projet en exécution. La peur la troublait, en faisant une pauvre chose sans énergie. Elle se sentait prête à tous les abandons, pour éviter une minute de torture.

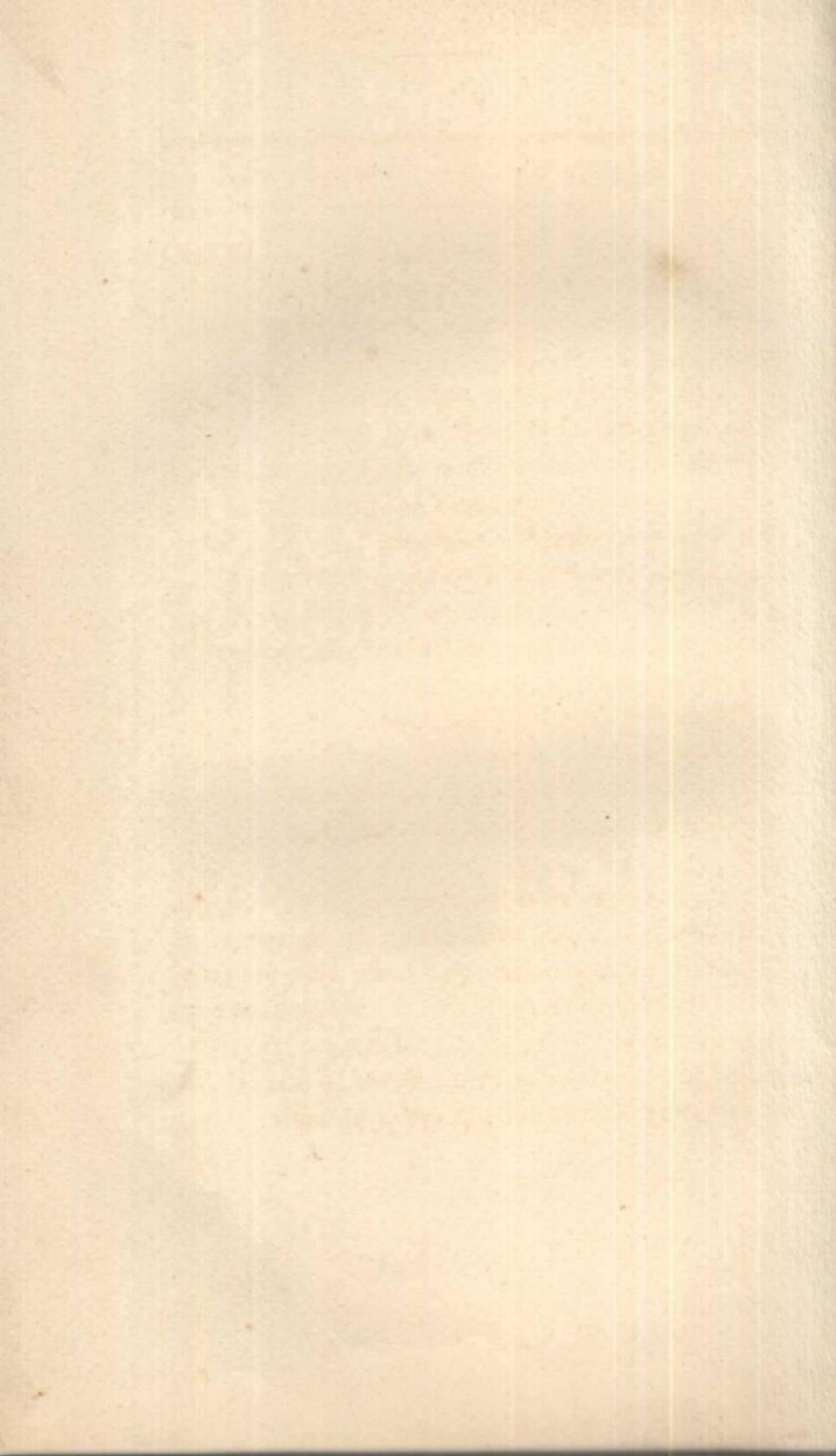
Le Turc souriait ; il avait allumé une cigarette, puis à voix basse, comme s'il eut eu honte, il donna un ordre.

Elle le regarda, effarée, voulut balbutier quelque chose, une prière. Ses lèvres remuèrent, mais aucun son ne sortit de sa gorge serrée.

Il n'insista pas, seulement il brandit sa courbache et en cingla le ventre blanc, qui se creusa, se pressa, pour se regonfler ensuite d'un jet brusque.



Page 105 - Tout son être frémissait, couchée sur le dos, elle se raidissait, la gorge tendue, la tête renversée en arrière, les yeux révoltés. Les mains crispées grattaient la terre dure.



Une plainte sourde avait échappé à la malheureuse, elle tenta d'obéir à la première injonction ; mais il la repoussa ; maintenant il voulait autre chose.

Encore elle hésita et la courbache reprit sa danse effrénée, martelant le ventre avec frénésie.

La femme se roulait sur le sol, en se lamentant, oubliant que ses compagnes, à quelques pas plus loin, la contemplaient avec pitié.

Le Turc avait envie de faire souffrir ; après la courbache, il usa du poignard. A petits coups précipités, il piquait la chair, satisfait lorsqu'une goutte de sang perlait.

Youghaper lentement, perdait le sens de la réalité. Elle pleurait doucement, ayant un sursaut après chaque piqûre. Elle ne se défendait plus et attendait la douleur, avec une angoisse grandissante.

Tout son être frémissait, couchée sur le dos, elle se raidissait, la gorge tendue, la tête renversée en arrière, les yeux révulsés. Ses mains crispées grattaient la terre dure, que ses ongles griffaient de longs sillons.

Tant de passivité charma l'homme, il s'arrêta de martyriser, pour répéter son ordre premier.

Péniblement elle se redressa pour se soumettre à sa volonté. Il ricanait toujours, la face déformée par une grimace lubrique.

La femme honteusement obéissait, préférant toutes les misères morales à la souffrance physique qui venait de la torturer. Et non loin ses compagnes assistaient à ce spectacle, sans pouvoir rien tenter pour secourir la sœur d'infortune.

Gracieux, le Turc la renvoya :

— Va rejoindre tes amies maintenant, ma petite gazelle ! Va !

Et il lui décocha une cinglée de courbache sur les reins qui se strièrent d'un trait écarlate.

En titubant elle s'éloigna ; des larmes amères coulaient sur ses joues, la honte lui arrachait des tressaillements rapides.

Quand elle fut près des autres, celles-ci se détournèrent, n'osant la regarder, de crainte d'accroître son embarras. Chacune se disait à part soi que dans une semblable situation, elle aurait agi de même, manquant de courage nécessaire pour gagner l'auréole du martyr.

Youghaper s'écroula à terre et le front dans les paumes sanglota éperdument. Son pauvre corps la brûlait, semé de mille piqûres aiguës. Mais elle ne

sentait plus rien, le désarroi moral estompait momentanément toute perception matérielle.

La chaleur diminuait, le soleil allait se perdre au loin dans l'horizon diapré.

Mendajour, tiré de son sommeil, alluma une cigarette et s'étira.

Il se trouvait très las d'avoir tant reposé et maudissait la consigne qui l'obligeait de poursuivre cette route interminable. Il détesta un peu plus les déportées, cause initiale de cette nécessité.

— Chiennes de chrétiennes ! grommela-t-il en se levant.

Ses hommes l'imitèrent et tous montèrent à cheval, sans s'inquiéter encore des femmes qui, assises, les considéraient avec une terreur non dissimulée.

Sur un signe du sous-officier, tous dégainèrent et ce fut à coup de plat de sabres, qu'il reformèrent la caravane.

Cette cruauté était assurément bien inutile, aucune des Arméniennes ayant eu seulement la pensée d'une rébellion. Mais Mendajour éprouvait le besoin de manifester sa mauvaise humeur d'une façon tangible.

Les gendarmes riaient avec de grands éclats. Devant eux les femmes fuyaient, les bras levés, les

épaules haussées. Elles hurlaient de douleur et de peur, ignorant toujours où s'arrêterait la brutalité de leurs bourreaux.

Le groupe des vierges, conduit par Ripsimé, fut encore une fois épargné. Nul les frappa, on se contenta de les pousser en tête du troupeau, afin de les obliger à marcher.

Les jeunes filles se demandaient avec angoisse quelle était la raison de tant de bienveillance. Toutefois il leur restait impossible de deviner les intentions du galant Mendajour.

On alla ainsi jusqu'à la nuit complète, afin de regagner le temps perdu aux diverses haltes.

La traversée d'un hameau fut sensationnelle, les hommes, les femmes se précipitaient, pour contempler cette troupe de femmes nues et épuisées.

Elles, confuses, terrorisées, avançaient le front bas, les yeux mouillés de larmes. Tous ces regards, qui pesaient sur leur chair dénudée, les brûlaient, comme autant d'ardillons de feu.

Par bonheur, le supplice fut rapide, Mendajour ayant décidé que ce jour-là, il était pressé.

## VIII

J'ai vu des hommes massacrés, des enfants jetés à l'eau, des femmes coupées en morceaux, des tout petits piétinés pendant la panique. Devant mes yeux les Turcs arrachèrent le nez de mon beau-frère avec des tenailles. Il tomba mort. J'ai vu couper la tête de mon oncle après l'avoir mutilé. Un autre de mes oncles fut jeté dans un puits.

AZKANEVER, de Constantinople.

C'était la dernière étape avant Sam-Sat, ensuite Mendajour serait débarrassé de cette caravane. Par bonheur il ne chômerait point, d'autres déportés attendaient à la ville qu'il les amenât dans une direction différente. Cet espoir le rendait joyeux : peut-être le butin serait plus riche, ses captives vraiment ne l'intéressaient plus, elles étaient dépouillées de tout, même de leur chemise.

En arrivant au bourg où ils devaient passer la nuit, les femmes constatèrent une certaine effervescence. Leur venue avait été annoncée et on s'en réjouissait fort.

Cette effervescence s'accrut à la vue de toutes ces chrétiennes complètement nues. Le mutessarif de l'endroit eut une idée joyeuse et fit appeler Menda-jour.

L'aubaine était enviable, il fallait en profiter, le digne fonctionnaire avait songé à donner à quelques notables, une petite séance de danse.

Le sous-officier accepta et ce fut lui qui choisit une dizaine d'Arméniennes parmi les plus jolies et les plus dodues. Les Turcs aiment trouver dans le sexe faible des formes charnues, voire débordantes.

Les élues furent entraînées et enfermées dans un local municipal en attendant la fête. On voulait auparavant offrir aux braves gendarmes, vaillants défenseurs de l'Islam, un dîner fin. Plus exactement, on les grisa, afin d'être débarrassé de leur présence importune.

Le but atteint, les personnages les plus influents se réunirent dans une vaste salle. En un coin s'installèrent des musiciens et, près d'eux, un grand diable de Turc, armé d'un sabre aiguisé.

Les hôtes s'installèrent commodément sur des nattes et l'on amena les femmes.

Celles-ci apparurent tremblantes et blêmes. C'en

fut assez pour mettre en joie l'assistance entière.

Elles furent alignées et le Turc faisant fonction de maître des cérémonies les avertit de ce que l'on attendait d'elles.

Refuser était impossible, mais en même temps l'idée de se livrer ainsi, nues en présence de tous ces hommes, à des débordements chorégraphiques, les affolait.

En face d'elles, à quelques pas, elles apercevaient une multitude d'yeux brillants fixant leur chair dévoilée. Elles frissonnaient, inquiètes et troublées.

L'homme répéta sa demande et, comme nulle ne bougeait, il interrogea la première :

— Toi?... Veux-tu danser?

La malheureuse le fixa, éperdue, n'osant répondre.

Il se pencha bienveillant et doux :

— Voyons, ma jolie gazelle... ça te plairait de danser pour le plaisir de ces messieurs?

Rougissante, les paupières mi-closes, elle secoua la tête négativement.

Il se recula, comme étonné, un rictus de rage plissa ses traits :

— Tu refuses, chienne! s'exclama-t-il.

Il leva son sabre et de la pointe la piqua au ventre, aux hanches, à la poitrine.

— Dis que tu refuses, vipère!

Elle sautillait d'une jambe sur l'autre, comiquement.

— Non! Non! je veux bien! gémit-elle.

Il continua à la meurtrir par tout le corps.

— Mais si, tu refuses! Répètes que tu refuses de danser devant ces seigneurs.

Elle se tordait les mains en implorant son bourreau, ayant des mots enfantins pour supplier.

Il feignait de ne rien entendre et poursuivait sa tâche cruelle avec une satisfaction sadique. Le sang perlait en maints endroits, coulait en ruisselets sinueux le long du torse, des cuisses. La malheureuse se sentait enveloppée de feu. Son cerveau se vidait, une souffrance interne la brûlait, chassant de son esprit toute autre pensée.

Les spectateurs considéraient cette scène avec une exaltation extrême. Ils se raidissaient afin de ne point manifester extérieurement leur joie intime. Tous les yeux brillaient, toutes les lèvres crispées étaient brillantes d'une salive épaisse.

Le Turc demanda encore :

— Alors tu ne veux pas danser?

La femme tomba à genoux :

— Je ne peux pas! balbutia-t-elle éperdue.

Il sourit cyniquement.

— Eh bien, tu nous deviens inutile.

Il l'empoigna par les cheveux, l'entraîna jusqu'à la fenêtre et la soulevant aux aisselles, la jeta sur le chemin, où elle s'aplatit inanimée.

Paisible, il revint en arrière et fixa le reste de la troupe.

— Qui refuse également? interrogea-t-il.

Nulle ne répondit; les malheureuses tremblaient, guignaient du coin de l'œil le grand sabre sanglant.

Il eut un rire narquois:

— Voilà... on est sage... il suffit de s'expliquer pour s'entendre.

Du geste, il les fit s'aligner en face des spectateurs et esquissa un signe à l'intention des musiciens. Ceux-ci préludèrent et les femmes, la mine triste, se trémoussèrent péniblement.

Il leur fallait figurer les passes d'amour, quand au fond du cœur elles n'avaient que de l'amertume. Leur ventre lourd sautait, montait, descendait, allait à droite, à gauche, ainsi que le réclame la danse des foulards.

Ce jeu, cependant, mettait à leurs joues un peu d'incarnat, leurs prunelles scintillaient comme autant de diamants noirs.

Malgré tout elles s'énervaient, perdant peu à peu la notion exacte de leur état. Cette nudité dont elles avaient honte, elles l'oubliaient momentanément, entièrement conquises par le rythme accéléré de la musique.

L'homme passa derrière elles et prétextant qu'elles manquaient d'ardeur, les piqua encore de la pointe de son sabre. Cette fois, il n'attaquait que les croupes et à chaque fois que l'acier pénétrait dans les chairs, la misérable danseuse avait un sursaut de douleur.

Aucune ne fut épargnée et cette cruauté accentua leur énervement.

La sueur apparaissait à leurs aisselles, les enveloppant d'un parfum chaud et troublant.

Les spectateurs haletaient, les yeux fixes, la face rigide.

Sur l'ordre du metteur en scène, elles virevoltèrent sur place et exécutèrent une pyrrhique moderne autant qu'orientale. C'était burlesque en même temps qu'odieux ; mais il leur était impossible de se dérober, toujours sous la menace du sabre dégainé.

Pas une seconde, les musiciens ne s'arrêtaient. Au contraire, ils activaient la cadence, amenant

insensiblement les femmes à s'agiter d'une façon démoniaque et obscène.

Brusquement ils se turent et prestement éteignirent les lampes fumeuses éclairant la pièce.

Il y eut un tumulte, des jurons rauques, des gémissements sourds.

Les corps tombaient sur le sol, avec un bruit mat suivi de halètements confus.

Les femmes affolées et épuisées se débattaient contre l'emprise des hommes qui les culbutaient. Avec eux, elles roulaient à terre, cherchant encore à leur échapper.

Quelques-uns avaient des poignards, le sang gicla, des hurlements de douleur déchirèrent l'air.

Celles qui ne pliaient pas immédiatement avaient la gorge tranchée d'un coup brusque.

Les mâles déchaînés perdaient toute notion du bien et du mal. Les chrétiennes, ils les voulaient et rien n'était capable de les arrêter.

Ils s'acharnaient à plusieurs sur une malheureuse qui, bientôt, n'offrait plus qu'une faible résistance.

Puis, soudain, le silence ne fut troublé que par les plaintes des victimes.

L'une d'elles, plus courageuse ou plus forte, parvint à rallumer un quinquet. Un cri d'horreur lui

échappa à la vue du spectacle qui se présentait à ses yeux.

Sur le sol damé, des compagnes gisaient, inanimées, la gorge ouverte, un poignard fiché dans le ventre, les yeux crevés.

Le Turc, dans l'obscurité, n'avait pu résister à son instinct sauvage et félin. Non content de violer, il lui avait fallu déchirer des chairs, causer de la souffrance, sentir l'odeur du sang chaud.

Et ensuite tous avaient fui, craignant les complications, manquant de courage en face de leurs actes.

Celles qui n'étaient point blessées tentèrent de porter secours à leurs malheureuses compagnes, mais déjà il était trop tard, la mort avait fait son œuvre.

Alors, jugeant toute insistance inutile, sachant qu'il ne leur était même pas possible d'ensevelir décentement leurs sœurs de misères, elles s'éloignèrent.

En revanche, une inspection de la maison dans laquelle on les avait entraînées leur permit de faire main basse sur d'abondantes victuailles.

Elles découvrirent quelques morceaux de calicot, des vieilles couvertures et s'en vêtirent avec une joie puérile.

Ce premier soin terminé, elles rassemblèrent tout ce qui était nourriture ou boisson et s'en furent rejoindre le reste de la caravane.

Cette nuit-là, malgré les deuils récents, ce fut une véritable bombance. Toutes mangèrent et burent. Depuis trop longtemps pareille satisfaction ne leur était arrivée pour qu'elles n'y prissent un plaisir puéril presque animal.

Sur la place où elles se trouvaient parquées, la lune seule les éclairait, et leur corps, à cette clarté, prenait des teintes blafardes.

Autour d'elles, par les rues avoisinantes, rôdaient des ombres mystérieuses, elles n'osaient s'endormir devinant quel serait, dans le courant de la nuit, le brutal réveil.

Afin d'offrir moins de prise à l'ennemi, elles se serrèrent les unes contre les autres, se tenant enlacées, avec l'illusoire espérance que ce simple obstacle détournerait l'agresseur.

La fatigue fut plus forte que la frayeur et, l'une après l'autre, elles tombèrent dans un profond sommeil.

Ce fut à ce moment que les ombres rôdeuses se glissèrent parmi elles.

Encore, le Turc en chasse joua du poignard, sa

folie de rut l'empêchait de raisonner. Il voulait sa proie, immédiatement.

Pour s'expliquer cette rage de viol qui étreint l'oriental, il faut se rappeler combien la loi Coranique met d'obstacle au libre exercice de la passion charnelle. Pas d'argent, pas de femme. Le musulman doit acheter l'épouse; s'il manque de pécune, il est contraint... d'espérer les joies de l'amour. Ajouter à cela le soleil qui chauffe les sens et l'on comprendra que l'Arabe ou le Turc attaque même les femelles des bêtes pour apaiser sa fringale de jouissances.

Dans les époques troublées, lorsque la peur du gendarme ne l'arrête plus, cette exaltation lubrique se donne libre cours.

Aux périodes de calme, les chèvres, les poules sont leurs uniques victimes. Parfois, en rase campagne, loin des regards curieux, ils s'autorisent un petit viol; c'est tant pis pour la femme qui se hasarde solitaire.

Puis une fois marié, la monogamie ne lui suffit pas et s'il lui est impossible d'acheter plusieurs épouses, il retourne à ses anciens errements, comme le chica revient à son vomis.

A l'aurore, lorsque Mendajour vint reprendre

possession de ses prisonnières, il aperçut à terre de nombreux corps mutilés, aux plaies encore saignantes.

Il haussa philosophiquement les épaules :

— Ces chiennes se tuent entre elles maintenant. Les chrétiens sont des sauvages.

Il ricana, satisfait de cette excellente plaisanterie, ne conservant aucune illusion sur la qualité de son mensonge.

Cependant il était impossible de pénétrer le soir dans Sam-Sat, avec ce troupeau de femmes nues. Il s'entendit donc avec les notables de l'endroit et l'on ramassa tous les haillons que l'on put découvrir pour les remettre aux déportées.

Néanmoins elles furent heureuses, contentes d'un peu d'étoffe maculée pour voiler leur nudité. Assurément la coquetterie n'avait plus de prise sur elles, seulement la simple décence.

On se remit en route, pesamment, les femmes déjà lassées avant d'avoir marché. Pourtant, elles voulaient espérer, persuadées que dans une ville, sous l'œil des autorités, leur sort ne pourrait que s'améliorer. Malgré leur connaissance du Turc, elles conservaient encore des illusions.

Les gendarmes étaient joyeux, ils avaient la cer-

titude de bientôt changer de victimes et vraiment celles-ci ils les avaient assez vues, ayant essayé sur elles tous les moyens de tyrannie en leur pouvoir.

Afin de se tenir en haleine, ils prétendirent être pressés, et manœuvrant la courbache, forcèrent les malheureuses à activer le pas.

Les chevaux allaient d'amble et les femmes, pour les suivre, étaient contraintes de trotter. La sueur suintait à leurs aisselles, se mêlant aux étoffes sales, et ainsi flottait autour d'elles une atmosphère empestée. Mais déjà elles avaient tant souffert, que ce léger inconvénient les laissait indifférentes. La fatigue seule les troublait et si l'une d'elles ralentissait, aussitôt un coup de cravache aux épaules venait la ranimer.

En vérité, il n'y avait aucune raison d'agir ainsi, la caravane avait amplement le temps nécessaire en sa journée pour atteindre Sam-Sat, et le plaisir de torturer des faibles était l'unique motif poussant les gendarmes.

La troupe s'était diminuée de moitié, ayant laissé des cadavres aux bords des chemins, aux étapes successives. Mais les gardiens ne semblaient pas s'en apercevoir, jugeant que moins il y aurait de

chrétiens en ce bas monde, mieux la planète en tournerait.

La halte eut naturellement lieu de bonne heure et, les Turcs voyant là l'occasion d'un long repos, s'en réjouirent.

Les déportées usèrent leurs dernières provisions, quelques débris de galette, deux poignées d'orge cuit.

Puis elles s'allongèrent pour dormir, afin de ne plus penser, attendant avec impatience d'être au soir.

Les gendarmes avaient pris les devants, tous sommeillaient enveloppés dans leur vêtement, la carabine à portée de la main.

L'homme chargé de la garde se désintéressa des captives, leur proximité ne l'invitait plus aux ébats amoureux; il rêvait d'en connaître d'autres, plus fraîches, moins déprimées par les souffrances et les privations.

Et ainsi, à leur grand étonnement, les malheureuses purent reposer en paix.

Hélas! cette accalmie était trop anormale pour se prolonger. Les gendarmes se réveillèrent tôt et, considérant que la chaleur était encore trop intense pour se remettre en route, ils cherchèrent une heureuse distraction.

L'un d'eux assura :

— Sous leurs vêtements, elles doivent avoir des armes cachées.

On rit à la ronde et Mendajour, reprenant son sérieux, approuva :

— Tu as raison, il faut passer l'inspection !

Il se leva et, suivi de ses compagnons, s'en fut nonchalamment vers les prisonnières.

Le front sévère, il affirma :

— Chiennes ! Vous vous êtes battues cette nuit, cela prouve que vous dissimulez des armes sous vos belles robes de soie.

Les hommes ricanèrent à cette bouffonnerie et les malheureuses ne prirent pas même la peine de se défendre. Avec un fatalisme tout oriental, elles s'abandonnaient à l'avance au tourment nouveau qu'on prétendait leur infliger. Quel était ce tourment ? Elles l'ignoraient, mais ne conservaient aucun doute sur l'exécution proche d'un supplice inédit.

Mendajour s'avança et, les mains en avant, saisit la première venue. Lentement, avec minutie, il souleva les loques, palpa les chairs, feignant de rechercher une poche secrète.

Soudain il poussa un cri de triomphe et exhiba son propre poignard.

— Tu vois, chienne, ce que l'on découvre en te fouillant!

Ahurie, elle le fixait, ne comprenant rien à ce tour de passe-passe rapide. Mais aussitôt elle trembla, devinant que la bastonnade la menaçait.

Baissant la tête, elle attendit, n'essayant point de protester, malgré la certitude de son innocence.

Un peu plus loin, un second gendarme opérait de même; puis un troisième, un quatrième.

Sur chaque femme examinée, on trouva un poignard semblable. Avec sérieux, les bourreaux jurèrent qu'ils venaient de mettre au jour les preuves d'une véritable conjuration.

Les coupables furent traînées au milieu du cercle formé par les déportées et en quelques secondes leurs haillons furent arrachés.

On obligea la première à s'allonger à terre, sur le ventre, puis un gendarme releva les pieds en arrière. Les chevilles réunies furent attachées à un bâton que deux hommes maintinrent horizontal.

Ainsi la malheureuse offrait la plante des pieds charnue et crevassée par les pierres de la route.

Mendajour prit sa courbache et commença à frapper. Les coups tombaient avec régularité, suffi-

samment espacés pour que la perception de la douleur fût très nette.

Après chaque cinglade la malheureuse tressautait, essayait de se détourner, de retirer ses jambes. Mais les hommes tenaient ferme le bâton, la contraignant à conserver la même position.

Tous les Turcs s'étaient rapprochés et, les yeux brillants, considéraient cette scène avec une joie satanique. La bastonnade des pieds était leur supplice favori, parce qu'ils connaissaient la douleur qu'il engendrait.

La femme manquait de force pour crier, le menton dans la poussière, elle râlait et sanglotait. Elle se retenait sur les coudes et les avant-bras restaient allongés sur la terre brûlante.

Sous les coups, la chair se tuméfiait, gonflait, devenait noire. Les orteils se raidissaient, tandis que les chevilles s'engorgeaient.

Mendajour souriait, une bave mousseuse perlait aux commissures de ses lèvres.

La victime ne put naturellement résister longtemps à cette torture atroce et, après un dernier soubresaut, s'évanouit. Les deux gendarmes retirèrent le bâton et la femme, sans connaissance, fut repoussée un peu plus loin.

La seconde qui dut subir ce supplice se débattit follement, la terreur la rendait courageuse et avec rage elle repoussait le bourreau, le mordant, le griffant.

L'homme s'amusa un instant de cette colère, puis soudain, s'armant de son poignard, en planta la lame dans le bras de la malheureuse.

Un hurlement aigu retentit, le sang gicla, mais la victime, vaincue par la souffrance, se laissa entraîner.

L'opération précédente se répéta avec exactitude, dix cinglées de courbache suffirent à amener une solution et, de nouveau, l'Arménienne saignante et évanouie fut jetée auprès de sa compagne.

Ce jeu dura près d'une heure, exaltant le sadisme des hommes qui se délectaient à ce spectacle sauvage.

Et brusquement tout rentra dans le calme ; mais quelques femmes, folles de terreur, furent poussées dans un ravin voisin, pour servir aux plaisirs des brutes.

Lorsque la caravane reprit la route, la chaleur était tombée, une brise légère soufflait.

Les gendarmes, à cheval, souriaient d'aise : vraiment ils s'étaient bien amusés et sans qu'il leur en coûtât un sou.

Quant aux flagellées, elles furent laissées au bord du chemin. On ne pouvait décemment se charger d'infirmes incapables de marcher.

Que devinrent-elles? On ne le sut jamais et certes Mendajour, pas plus du reste que ses compagnons, ne s'en soucia longtemps.

L'étape fut longue et l'on alla lentement, le sous-officier désirait ne pas arriver avant la nuit, ayant des projets astucieux.

Ce fut donc dans un état d'épuisement incoercible que les déportées atteignirent en pleine obscurité, les abords de la ville.

Cependant, il y eut une courte halte et Mendajour, laissant le commandement à son second, s'en fut seul.

## IX

Le caïmacan et ses acolytes se réunissaient tous les soirs et organisaient des orgies pendant qu'ils forçaient les jeunes Arméniennes à danser toutes nues; celles qui refusaient d'obéir étaient tuées sous la bastonnade. Un jour tous les petits garçons furent ramassés et emportés, un de ces pauvres petits retourna horrifié et raconta que tous les petits avaient été assassinés...

(ASKANEVER, de Constantinople).

Mendajour, à plusieurs reprises, avait conduit des caravanes à Sam-Sat. Il connaissait particulièrement le Caïmacan, Azeny-Bey. Surtout il était au courant des goûts de ce haut dignitaire et avait profité de sa générosité.

Ce fut donc vers la demeure de ce personnage qu'il se dirigea.

Les ruelles étaient pleines de monde, les hommes flânaient et bavardaient par groupes en fumant d'interminables cigarettes. Aux terrasses des cafés, des consommateurs assis en tailleurs se délectaient de sirops ou de limonades.

Des juifs craintifs, enveloppés de leur longue soutanelle noire, traversaient cette foule en baissant le nez. Ce n'était pas, en effet, le moment de se montrer arrogant, le Turc était maître incontesté, maintenant que l'œil sévère des Puissances européennes n'était pas posé sur lui. Sa sauvagerie apparaissait débridée et son orgueil ignorait toute borne.

Un parfum de musc et d'encens flottait, enveloppant tout ce monde d'une atmosphère voluptueuse et chaude.

Des échos nasillards de cafés-chantants parvenaient jusqu'à la rue et des jeunes hommes fredonnaient le refrain à la mode.

Des cris, des rires, des obscénités stridaient ; les compliments se mêlaient aux injures ; les simples conversations semblaient des altercations.

Indifférent à cette scène pittoresque, Mendajour poussait son cheval en avant et fendait la foule avec une sérénité hautaine. L'uniforme de sous-officier de gendarmerie lui assurait le respect de tous et sa morgue se voyait flattée de la bassesse environnante.

Mais la situation changea, lorsqu'il fut à la porte d'Azény-Bey. Des kawas orgueilleux lui interdirent le passage.

Il descendit de cheval, et humble, pria l'un de ces gentilshommes d'avertir le seigneur Caïmacam qu'il souhaitait lui parler.

On tenta de le questionner sur le but de sa visite, mais il se contenta de répondre par des clignements d'yeux grivois.

Ce fut assez cependant pour que sa commission fût hâtivement faite. Quelques minutes plus tard, il était introduit dans un vaste salon, où le bey, paresseusement allongé sur un divan de soie, fumait avec mélancolie.

Mandajour s'inclina trois fois, la main sur le cœur. Le bey lui tendit ses doigts à baiser, ce dont il fut très heureux. La question espérée vint aussitôt :

— Pourquoi as-tu demandé à me voir ?

— Seigneur, je conduis une caravane, qui est campée actuellement à quelques pas de la ville.

Azeny se redressa, ses éperons râclèrent la soie du divan, ses bottes vernies rutilèrent à la lumière.

— Il y a de jolies femmes ?

Le sous-officier grimaça un sourire :

— Et des vierges, seigneur, sur lesquelles j'ai veillé pour toi depuis Trébizonde.

Le bey sourit, il ne doutait point que le gendarme mentît, mais il ignorait jusqu'à quel point.

— C'est très bien, je ferai un rapport sur ton compte, tu auras des félicitations pour ton dévouement...

Mendajour eut un haut-le-corps ; il avait espéré quelque chose de plus sonnante.

— Sur la tête de ma mère, je te jure, seigneur, qu'elles sont vierges.

Azény sourit encore, il mit la main à sa poche et tendit à l'homme une poignée de pièces.

Je te donnerai en outre le commandement d'une bonne caravane... amène-moi tes vierges chrétiennes.

Le sous-officier salua et se retira à reculons. L'aubaine n'était pas excessive, mais si le Caïmacam tenait sa promesse, il se rattraperait sur les prochaines déportées. A tout prendre, il se jugea satisfait.

Dehors, il remonta à cheval et partit d'amble jusqu'à la porte de la ville. Là, il lança sa bête au galop et eut bientôt rejoint la troupe qui campait au bord du chemin.

Joyeux, il donna le signal de départ et tandis que les femmes se remettaient en marche, il fonça dans

les rangs et sépara les jeunes filles, dont il forma un peloton à part.

Quelques minutes plus tard, la caravane pénétrait dans la ville, au milieu de la foule des curieux.

A la vue des ces femmes à demi nues, les yeux des hommes brillaient, les conversations s'arrêtaient, une atmosphère lourde de rut planait.

Les déportées marchaient péniblement, la tête penchée, n'osant relever les yeux sur cette multitude qui les dévisageait avec, dans l'attitude, un désir à peine voilé,

Cependant aucun incident ne se produisit, non point que cette population fut plus policée que celle des campagnes, mais le voisinage des autorités obligeait à plus de retenue. Il y avait également la présence des consuls qui gênait considérablement le libre déploiement de la lubricité dormante.

On conduisit les femmes dans un immeuble destiné à cet effet depuis le début des hostilités. Elles furent parquées en de vastes chambres et par extraordinaire eut lieu une distribution de vivres.

En face des rares Européens demeurés en ville, les Turcs savaient habilement jouer la comédie et feindre une humanité bien loin de leurs habitudes.

Elles eurent de l'eau à volonté, c'est-à-dire qu'il

leur fut possible de se désaltérer. Quant aux soins de toilette, ils devaient être négligés, ç'aurait été anormal d'user du liquide pour cet usage.

Néanmoins, elles se contentèrent ; cette situation, après les transes qu'elles venaient de traverser, semblait, à leur naïveté, proche de la félicité complète. Elles oubliaient le bonheur ancien, pour ne songer qu'aux tourments récents.

Sous la surveillance de Mendajour, les jeunes filles furent enfermées dans une chambre spéciale, dont la porte donnait dans une ruelle étroite. Un gendarme fut laissé de garde devant ce précieux huis et le sous-officier joyeux s'en fut dîner avec le personnel du bey.

C'était, en effet, une condition établie depuis les premiers voyages. Lorsque Mendajour procurait des esclaves au libidineux Caïmacam, il passait le temps de son séjour à Samesat, à l'hôtel du fonctionnaire.

Ce n'était pas là mince avantage, la valetaille du seigneur faisait grasse chère, tandis que les habitants vivaient modestement de revenus qui baissaient chaque jour.

Les gendarmes rejoignaient une caserne, les déportées se trouvant remises entre les mains soigneuses des autorités de la ville.

Parmi les kawas et les irréguliers qui formaient la maison du bey, Mendajour devint de suite un héros. Il raconta des combats fantastiques avec ces chiens de chrétiens qui se rebellaient constamment. Même, il montra de glorieuses blessures, ce qui laissa sceptiques beaucoup de bachi-bouzouks, mais fit l'admiration des pacifiques kawas.

En réponse, ceux-ci, avec fierté, lui rapportèrent les hauts faits des tchéta de la ville. Leur aga en tête, elles avaient vaillamment brûlé vifs plusieurs centaines d'Arméniens. Il est vrai que, pour ce faire, on les avait enduits de pétrole, ce qui eut l'avantage de procurer un plus joli spectacle.

Et puis ce fut aussi un combat fameux : les Arméniens, armés de bâtons, avaient tenté d'assassiner les vaillants bachi-bouzouks. Mais ces derniers s'étaient défendus et grâce à leurs carabines à répétition, ils étaient parvenus à résister. Alors les chiens de chrétiens s'étaient jetés dans l'Euphrate. Ils avaient eu là vraiment une drôle d'idée, car tous furent noyés.

*Allah ! illah Allah ! Mohamed rassoul Allah !  
Dieu est grand !*

Rendu joyeux par un excellent dîner, Mendajour

quitta ces charmants hôtes pour aller prendre les ordres du seigneur Caïmacam.

Son Excellence s'ennuyait et marquait le désir de découvrir une distraction inédite.

Au sous-officier, il lança un mauvais regard et demanda :

— Eh bien? Ces vierges?

Mendajour avait compris; il s'inclina et baisa respectueusement la main qu'on lui tendait mollement.

Prestement il gagna la rue et s'achemina vers la prison des jeunes filles. Sans plus d'explications, il les fit sortir et, le sabre nu à la main, les groupa en rangs serrés.

Elles étaient dix, dont l'âge variait entre quinze et dix-sept ans. Ripsimé, une des plus âgées, gardait vis-à-vis de toutes l'autorité que lui méritait son énergie.

Courageuse, elle osa questionner le gendarme sur leur destination future.

Il rit doucement :

— Je vous mène au paradis, petite gazelle au pied léger.

Naïve elle ne comprit pas et réclama des précisions.

Il lui montra son sabre :

— Voilà pour couper la langue aux bavardes.

Inquiète, elle se tut, cherchant à reconnaître son chemin au cas où la possibilité de fuir se présenterait.

Les ruelles étaient désertes, le couvre-feu avait sonné et rares étaient les noctambules qui, malgré la consigne, se hasardaient au dehors.

Sans encombre, on atteignit le palais du Caïmacam et un kawas, prévenu, les introduisit par une porte dérobée. Ces précautions étaient nécessaires. Son Excellence Azény bey éprouvait une certaine crainte à l'égard du consul américain dont la curiosité têtue gênait parfois ses anodines combinaisons.

En file indienne, les jeunes filles traversèrent une enfilade de pièces richement meublées, dont les tentures de soie scintillaient.

Mendajour venait en serre-file et les poussait activement en avant.

Soudain elles pénétrèrent dans un vaste salon brillamment éclairé et la porte se referma derrière elles.

Timidement, elles jetèrent par la chambre un coup d'œil circulaire et aperçurent un homme vautré sur un divan.

Il portait une veste tcherkesse, des pantalons bouffants, des bottes vernies et des éperons d'or. Le tarbouche sur les yeux, il semblait dormir.

Quoiqu'elles ne fussent point averties, elles reconnurent en lui un personnage important et commencèrent à trembler.

Peureuses, elles s'immobilisaient où elles se trouvaient, n'osant un mouvement, un geste, de crainte d'attirer l'attention de l'inconnu.

Celui-ci bâilla, s'étira, rejeta le tarbouche en arrière et redressa la tête.

A leur vue, il eut un sourire :

— Avancez, petites... avancez, que je voie si vous êtes jolies.

A regret elles obéirent et se rangèrent devant lui.

Moqueur, il les considérait en silence, songeant probablement aux délices voluptueuses qu'elles allaient lui procurer.

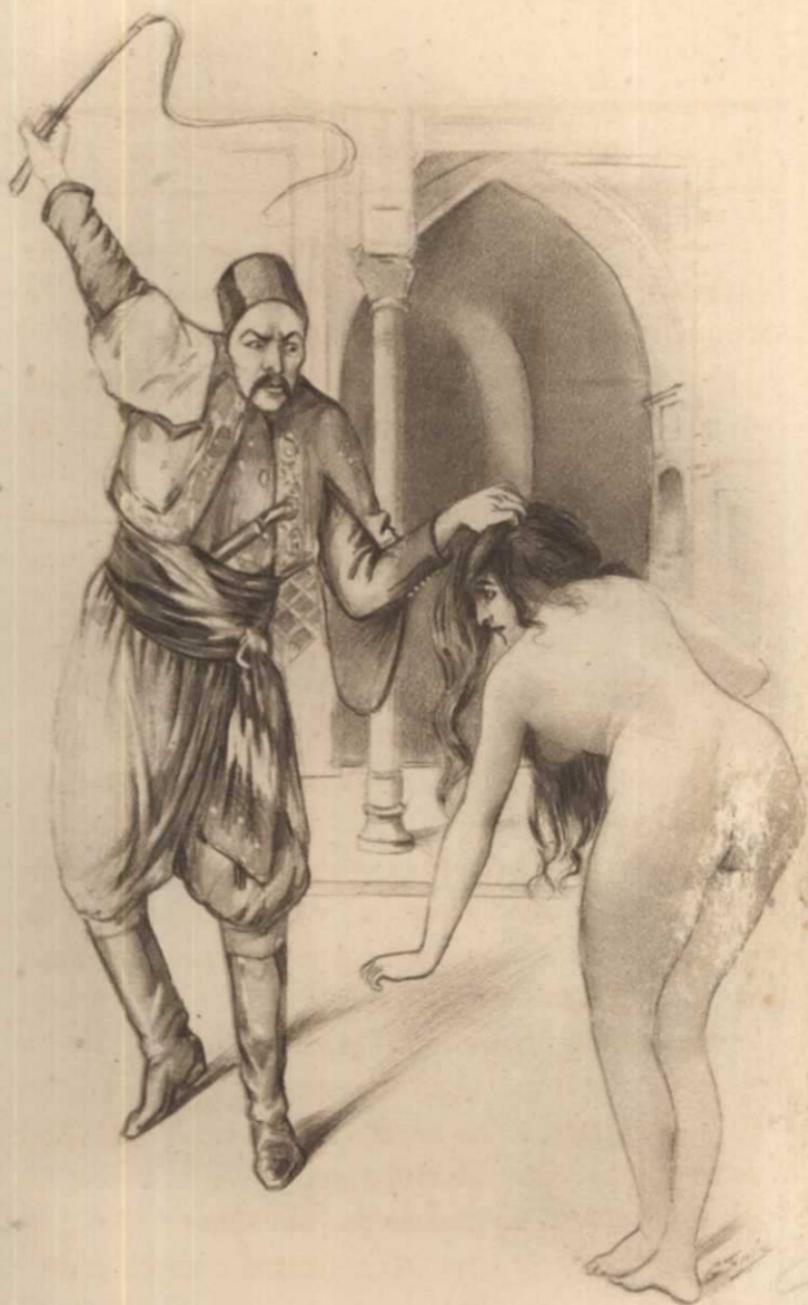
Il questionna, cynique et imperturbable :

— Est-ce vrai que vous êtes toutes vierges ?

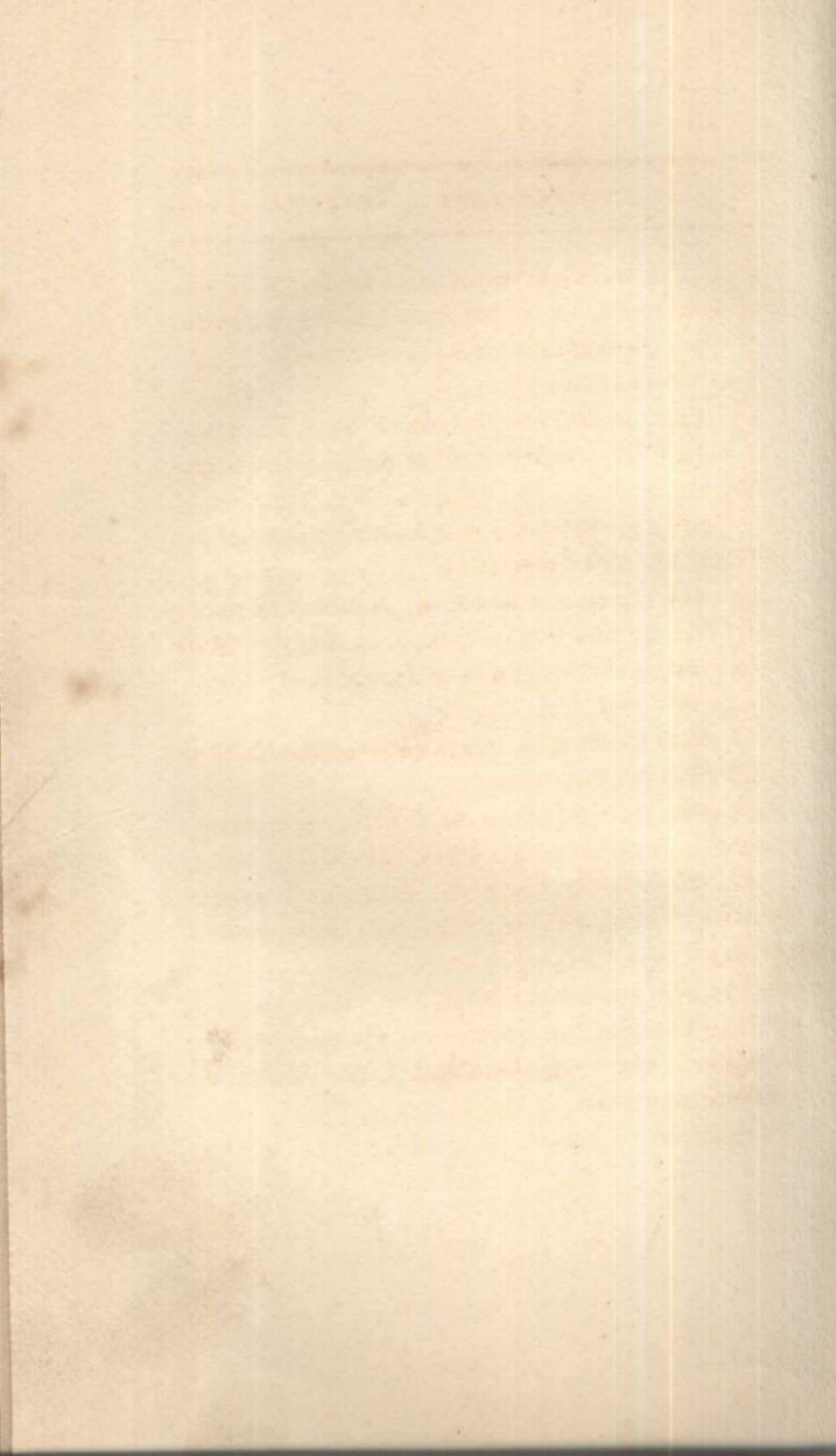
Elles rougirent et baissèrent la tête, incapables de répondre à pareille interrogation.

Bienveillant, il daigna ne pas se fâcher.

— Bon ! Bon ! Je vais m'en rendre compte moi-même ; déshabillez-vous.



Page 138 - Il marcha sur elle, l'empoigna aux cheveux et pliant le corps en deux fouetta la croupe.



Epouvantées, elles reculèrent, tandis qu'il souriait doucement, amusé par cette frayeur. Il répéta :

— Oui... déshabillez-vous toutes nues !

Ripsimé se révolta :

— C'est honteux, ce que vous réclamez là !

Il la regarda avec tranquillité, sans colère apparente.

— Vous ne voulez pas vous mettre nues devant moi ? Quelle idée surprenante !

Il posa un pied sur le sol et, étendant la main, saisit la jeune fille par un pan de sa tunique. Mais d'une brusque secousse, elle se dégagea :

— Laissez-moi !

Encore, il sourit et se dressa entièrement, dans sa main sifflait une courbache.

Il marcha vers Ripsimé et, avant qu'elle eut pu prévoir le geste, la cingla au visage.

Avec un sanglot, elle porta les mains à sa joue meurtrie et fit un pas en arrière. Toujours paisible, il répéta :

— Mets-toi toute nue, petite !

Elle ne broncha pas, pleurant silencieusement.

Un deuxième coup l'atteignit à la hanche, un troisième au ventre.

Il demanda :

— Et maintenant, mon enfant, tu vas te déshabiller ?

De la tête, elle esquissa un signe négatif. Ses yeux brillaient de rage, sa taille souple se raidissait.

La courbache siffla, broyant au hasard les chairs, déchirant l'étoffe en longues estafilades. Mais la courageuse jeune fille résistait encore.

A pas mesurés, il tournait autour d'elle, frappant sans répit, visant, avec sang-froid, les parties les plus sensibles.

Ripsimé frissonnait, un râle sourd s'échappait de ses lèvres. Une douleur profonde la pénétrait, glissant sur elle une brûlure grandissante. Cependant, son énergie ne faiblissait point.

Le bey ne se lassait pas, cette ténacité lui plaisait plutôt, cela corsait la distraction.

Il posa une main sur l'épaule et, féroce, il flagella le ventre.

La jeune fille croula à genoux, balbutiant une supplication.

Il se pencha :

— Tu vas te déshabiller ?

Les yeux brillants de larmes, elle le fixa farouchement et fit : « Non ».

Il hocha la tête et, calme, recommença à taper avec régularité.

La malheureuse roula à terre en gémissant, sa chevelure dénouée s'épandait en une nappe d'un noir bleuté. Ses vêtements se déchiraient par endroits, un peu de chair blonde apparaissait.

Les coups pleuvaient toujours, sans arrêt, avec un son mat et sec.

Ripsimé hoquetait, elle ne savait plus si encore elle devait résister. La douleur s'enfonçait en elle, lui embrasant l'être entier.

Azény se baissa, la saisit au bras et la remit debout,

— Voyons, petite, montre-toi toute nue, que je m'assure que tu es vierge.

Effarée, elle le fixa, et comme elle aperçut la courbache levée, fébrile, elle arracha ses vêtements.

Ce fut brutal : en deux secondes elle se dressa complètement dénudée en face de l'homme qui souriait.

Impassible, il s'approcha, la palpa, la pinça à la façon arabe et conclut !

— Oui, il me semble !... Tu n'as pas menti.

Railleur, il donna un nouvel ordre.

Cette fois, elle recula comme épouvantée. Elle

ne pleurait plus, la honte et l'angoisse lui étreignait le cœur.

Il marcha sur elle, l'empoigna aux cheveux et, pliant le corps en avant, fouetta la croupe avec une vigueur décuplée.

Cette scène atroce dura peut-être une minute, puis la jeune fille, faiblissant soudain, retomba à genoux.

Il continua à frapper les omoplates. Alors, un brouillard passa devant ses yeux; elle eut un dernier râle et s'affala sur le sol. Elle avait perdu connaissance.

Le bourreau se tourna vers les autres prisonnières.

— Déshabillez-vous aussi!

Pas une ne bougea, malgré qu'une terreur affreuse leur rongea le cœur.

Le bey glissa la courbache sous son bras gauche et s'avança vers la première du groupe. Les mouvements doux, il dégrafa la tunique, fit jaillir les seins, repoussa l'étoffe un peu plus, palpa, griffa, pinça.

La malheureuse n'essayait pas la moindre défense. Veule, elle s'abandonnait à la destinée, préférant encore la honte à la souffrance physique.

Lorsqu'elle fut nue, Azény se recula et la considéra d'un regard connaisseur :

— Tu as de bien gros seins, j'ai envie de te les couper avec mon poignard.

Elle défaillit, croyant la menace sincère.

Froid, il se détourna et, dissimulant un sourire, s'empara d'un kandjar malais traînant sur un guéridon.

Railleur, il revint vers la fille.

— Comment t'appelles-tu, mon enfant ?

Craintive, elle balbutia :

— Saténik...

— Eh bien, ma petite Saténik, je vais te couper le sein. Tu as déjà vu ça, assurément.

Et du pouce et de l'index, il saisit le bouton brun qui pointait rigide et gonflé.

Apeurée, elle se rejeta en arrière. Mais il tenait ferme, le globe charnu s'étira, s'allongea.

Elle eut un cri de douleur :

— Oh ! J'ai mal !

Cela parut l'étonner.

— Tu refuses de me laisser faire?...

Et après un temps :

— Alors...

Moqueur, il répéta l'ordre donné précédemment à Ripsimé.

La jeune fille jeta autour d'elle un regard de bête traquée et tomba à genoux.

— Allons ! gronda-t-il.

Vaincue par la terreur, elle obéit mécaniquement, ne sachant même plus ce qu'on réclamait de sa candeur.

Satisfait de ce résultat, le bey passa à la suivante et, sans explications préalables, la flagella cruellement au ventre. Puis il ordonna :

— Mets-toi nue !

Comme elle ne se pliait immédiatement à son désir, il se remit à frapper, martelant les hanches, les seins, le cou.

La résistance de la victime fut bien vite brisée et, meurtrie, elle se dévêtit en hâte, lançant loin d'elle les vêtements devenus gênants.

Il l'examina, la palpa et conclut placide :

— Oui, tu dois être vierge !

Certes il ne possédait aucune certitude à ce propos et s'il disait cela, c'était afin de tourmenter un peu plus la faible enfant rougissante, qui frissonnait devant lui.

Lorsque toutes furent nues, il se jeta brusquement sur l'une d'elles pour la bousculer sur un sofa. Les autres se voilaient la face de leurs

menottes diaphanes, comprenant enfin qu'on les avait livrées en pâture à une brute sans vergogne.

Le bey, narquois, obligea deux d'entre elles à rétablir son costume en sa belle ordonnance. Puis il consulta sa montre et frisa sa moustache.

Les jeunes filles attendaient dans l'angoisse, devinant qu'on leur préparait de nouveaux tourments.

En effet, quelques minutes plus tard, le bruit d'un gond de cuivre troubla le silence et une porte s'ouvrit soudain, tandis qu'un grand nègre soulevait les lourdes portières de soie.

La courbache à la main, Azény poussa en avant son troupeau de vierges.

Sur le seuil de la pièce suivante, elles s'immobilisèrent terrifiées et honteuses. Là, tout près, elles apercevaient un groupe de jeunes gens qui fumaient et riaient.

A leur vue tous s'esclaffèrent.

Azény présenta :

— Toutes des vierges... sauf une !

— Elles vont danser ! s'exclama un brillant officier.

— Bien certainement, assura le caïmacam hautain.

Et il fit siffler sa courbache.

Un orchestre préluda, le nègre s'approcha des jeunes filles et les entraîna au centre du salon.

## X

...Les jeunes filles de notre caravane furent enlevées et conduites dans les harems. Celles qui résistaient, tuées, lapidées. La plupart de ces jeunes filles, après avoir été violées, furent vendues aux Arabes à des prix dérisoires.

L'assistance contemplait ces jeunes filles avec une joie démoniaque. La vue de leur nudité tremblante faisait naître les rires et les plaisanteries obscènes.

Il fallut danser au son d'une musique criarde et trépidante, mais aucune des malheureuses ne connaissait les mouvements spéciaux de ces exercices chorégraphiques chers aux musulmans.

Leur gaucherie timide fut un nouveau sujet d'amusement et les hommes présents les incitaient à se trémousser par des compliments moqueurs et crus.

Le grand nègre se tenait non loin, armé d'une

longue baguette pointue et lorsque l'une d'elles, épuisée par ces déhanchements convulsifs, s'arrêtait, il la piquait cruellement.

Avec un cri, elle reprenait le rythme, s'ingéniait à faire sauter son ventre, à rouler des hanches, comme on le réclamait de sa bonne volonté.

Peu à peu, la sueur devenait plus abondante, la fine toison de leurs aisselles se trempait et les cuisses moins vigoureuses fléchissaient.

Les spectateurs ne riaient plus, ils frémissaient de lubricité contenue, se demandaient pourquoi ils tardaient à se jeter sur les faibles enfants, soumises à leur tyrannie. La présence d'Azény bey seule les empêcha d'en venir pour l'instant aux plus brutales extrémités.

Cependant le caïmacam jugea que les distractions manquaient de variété et imagina une nouvelle torture qui devait entraîner une certaine résistance de la part des jeunes filles.

D'un signe de la main, il fit taire les musiciens et offrit aux membres de l'assistance de se rendre compte que les « esclaves » étaient vierges.

On applaudit avec enthousiasme et Gadarinéa fut appelée la première.

Rougissante et tremblante de terreur, elle passa

de mains en mains, tandis que le bey la surveillait étroitement.

A chaque fois que la malheureuse se reculait devant les palpations audacieuses des tourmenteurs, il criait, la mine sévère :

— Un mauvais point... Au sixième tu auras une correction, vipère !

Sachant à l'avance que la flagellation était certaine, elle frémit et tenta d'implorer. Pour toute réponse, il ricana. L'examen pendant ce temps se poursuivait, odieux et affolant.

Les six mauvais points furent rapidement atteints. Azény, du geste, appela le nègre qui attira la jeune fille à l'écart.

Ce fut alors au tour d'une seconde à supporter l'affreuse honte. Comme la précédente, dès que des doigts d'homme s'approchaient de son corps, elle se rejetait en arrière, avec au visage une grimace d'épouvante et de répugnance physique.

Le bey trépignait de joie :

— Toi aussi, chienne, tu seras battue !

Le nègre derechef vint prendre possession de la victime et la poussa auprès de la compagne.

Pas une seule évidemment n'échappa et le tyran avait sans nul doute escompté ce résultat.

Elles furent donc neuf alignées sur un seul rang, Ripsimé ayant été abandonnée évanouie dans la pièce voisine.

Azény échangea un coup d'œil rapide avec le nègre et celui-ci comprenant, esquissa un acquiescement imperceptible.

Le bey indiquait à son serviteur, que les « esclaves » devaient être flagellées, mais non point abîmées, le digne fonctionnaire mûrissant d'autres projets.

Le nègre s'arma d'une fine badine, saisit une jeune fille par les cheveux, l'obligea à se retourner afin d'offrir le spectacle de sa croupe à l'assistance et vigoureusement il fouetta.

Passé maître en cet art, il frappait avec une régularité mécanique. Les coups étaient d'abord timides, effleurant juste la chair qui s'échauffait et rosissait. Cela était pour préparer à la douleur, aviver l'épiderme sensible.

Puis la badine siffla plus fort et bientôt on ne l'aperçut plus, tant sa course devenait rapide. On n'entendait plus que les claquements répétés et tumultueux.

Au début, la victime gémit doucement. Soudain elle hurla, tout l'être secoué de frissons. Elle se

tordait comme un ver coupé, essayant d'échapper à la poigne brutale de l'homme.

Hélas ! il la tenait solidement, les doigts emmêlés dans la chevelure qui se tendait. On voyait la croupe écarlate aller de droite et de gauche, du haut au bas, sans jamais parvenir à esquiver la cinglade qui venait la mordre aussitôt. Mais la correction restait assez mitigée pour éviter un évanouissement malencontreux.

Le caïmacam leva la main et la fustigation cessa. Dans l'assistance il y eut un murmure assourdi, chacun s'étirait comme après une trop longue immobilité. En vérité, durant cette scène entière, le sadisme de tous avait été exaspéré au paroxysme. Les yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé, les bouches étaient baveuses d'une salive épaisse, les gestes se manifestaient énervés, comme mécaniques.

Dans les bras de la suppliciée, on posa un plateau soutenant des verres pleins. Elle dut passer devant chaque homme, pour offrir les rafraîchissements.

Encore toute meurtrie, elle avançait en titubant, les paupières mi-closes, les joues baignées de larmes.

De nouveau, elle fut soumise aux contacts les plus honteux, aux plaisanteries obscènes de toutes ces brutes en ébriété lubrique.

Afin de les exalter davantage, Azény leur offrait de l'anisette espagnole. C'était là assurément une des boissons fermentées proscrites par le Prophète. Mais le bey chargeait seul sa conscience de ce péché anodin, les autres feignant de prendre cette boisson pour un inoffensif sirop.

Vautrés sur les sofas, quelques-uns assis en tailleur sur le tapis de Smyrne, ils allumèrent des cigarettes et s'apprêtèrent à assister au renouvellement de ce spectacle attrayant.

Une deuxième victime fut fouettée, outrageusement malmenée devant toutes ces faces crispées par la salacité exacerbée.

Ce jeu amusait fort le nègre, il y mettait toute sa science de bourreau raffiné, sachant meurtrir profondément, sans entamer la chair.

Trois autres passèrent sous la badine, suivant le même cérémonial et la quatrième dut encore offrir les rafraîchissements.

L'exaltation arrivait à son comble, les hommes discutaient sur des timbres élevés, échangeaient des propos d'une obscénité de corps de garde.

Les victimes affolées tremblaient, se demandant avec angoisse, si la mort ne serait préférable à pareils tourments.

Lorsque toutes eurent été fustigées, à la plus grande joie de l'assistance entière, Azény se leva :

— Messieurs, ce bétail est à vendre. Depuis l'époque la plus reculée des chiennes de chrétiennes ont été les esclaves des bons musulmans. Je vais donc mettre ces vipères aux enchères et si parmi vous, il y en a quelques-uns susceptibles de devenir acquéreurs, qu'ils approchent. Je ne vends pas ma marchandise dans un sac, il est permis à chacun de se rendre compte par tous les moyens mis à la portée de l'homme...

Un tonnerre d'applaudissements répondit à ces paroles frappées au coin de la plus heureuse sagesse. Sa Hautesse le Caïmacam savait joindre l'utile à l'agréable, remplir sa bourse tout en s'amusant.

Il prit Saténik par le bras et la présenta à l'assistance.

Les invités se pressèrent en cercle autour de l'esclave, chacun émettait son avis. Azény commença par faire valoir ce qu'il offrait, s'arrêtant aux détails les plus extravagants.

La malheureuse pleurait silencieusement, tandis que son bourreau l'obligeait à relever la tête en tirant sur les cheveux dénoués.

Il ouvrit les enchères:

— Un beschlik la belle chrétienne : qui en veut, un beschlik seulement. (Au pair, environ un franc quinze centimes).

— Six piastres, jeta une voix.

— Sept, répondit une seconde.

— Un onlik, hurla une troisième.

Les enchères montèrent rapidement, au milieu des rires, des cris, des obscénités crues.

Saténik fut adjugée à un prince arabe pour cinquante piastres. (12 francs.)

Khouarig, la plus jeune, passa de mains en mains, fut palpée en tous sens, mais en revanche son prix monta jusqu'à cent piastres.

Autié, qui était un peu maigre, n'obtint qu'un jirmilik, (4 francs 50) dans un éclat de rire général. Ce fut un notable commerçant de l'endroit qui eut ainsi une servante à bon marché.

Gadarinée échut à un officier d'infanterie pour une livre turque.

La scène atteignait au plus haut comique ou à la plus basse turpitude.

Toutes ces malheureuses jeunes filles furent ainsi vendues comme du vil bétail, sans appel possible. Leurs maîtres actuels feraient d'elles, ce qui plairait

à leurs vices ou à leur avarice. Dès cet instant, elles ne s'appartenaient plus.

Nvart, qui avait été violée par le Caïmacam, ne trouva point d'acquéreur et resta à ce dernier ainsi que Ripsimé toujours dans la pièce voisine.

Le bénéfice du bey en cette affaire ne fut pas excessif, mais il s'en montra satisfait, se promettant de recommencer à la première occasion.

Le nègre fut envoyé à la recherche de vêtements et il revint porteur des oripeaux les plus extraordinaires qu'il avait pu trouver.

Une jeune fille reçut une culotte bouffante de kandos et une veste de bachi-bouzouk. Une seconde un pantalon fendu d'Européenne et une redingote noire d'eunuque.

Ce fut là un nouveau sujet d'hilarité. Un officier prétendit les faire toutes défiler au pas de parade prussien.

Sérieux, il leur indiqua le mouvement et elles exécutèrent ainsi, à plusieurs reprises, le tour du vaste salon.

Les hommes se tordaient, lançaient des grivoiseries ou des injures grossières.

Les malheureuses, rouges de honte, pleuraient

en silence, se pliant néanmoins sans révolte aux volontés burlesques de leurs maîtres.

Nulle d'entre elles ne se sentait plus le courage d'une seconde de rébellion. La torture morale, la flagellation les avaient assouplies, au point d'en faire des petites choses veules, sans pensées et sans espoirs.

Elles ne savaient même plus si elles désiraient la mort ou préféreraient la vie abjecte qu'on leur préparait. Toute croyance avait fui de leur cœur et aucune ne pensa seulement à prier l'Être Suprême en qui réside toute clémence et toute bonté.

Azény, toujours spirituel, manifesta à haute voix son contentement.

— Ces chères petites ont bien manœuvré, on va leur servir des sirops.

Un rire sourd glissa dans l'assistance. Chaque propriétaire attira son esclave sur ses genoux et le nègre s'avança portant le plat de cuivre, supportant les verres pleins d'anisette.

Comprenant enfin ce qu'on réclamait d'elles, avec horreur elles se défendirent.

Aucune supplication n'attendrit leurs bourreaux, elles furent contraintes d'avalier jusqu'à la dernière goutte de liquide alcoolique.

C'en fut assez pour les enivrer et dès cet instant la torture morale leur parut plus supportable. En une demi-ébrété, elles s'abandonnaient, autorisaient les caresses les plus audacieuses, répondaient ingénument aux questions saugrenues qu'on leur posait.

De cette veulerie, les hommes profitaient, riant à perdre haleine, incitant les malheureuses aux extravagances,

La scène tournait à l'orgie, Azény mit le comble à sa popularité de bon aloi, en avisant ses hôtes que le souper était servi.

On passa dans la pièce voisine où une table était installée à la mode européenne.

Chaque propriétaire eut son esclave auprès de lui. Il put à son aise la torturer par milles plaisanteries qui excitaient l'hilarité générale.

En face de ces victuailles, après tant de jours d'un jeûne cruel, les malheureuses ne résistèrent point à la tentation. Elles mangèrent goulument et burent à satiété.

Ce repas les ranima sans toutefois estomper l'ivresse et elles se sentirent plus gaies, presque joyeuses. Déjà les souffrances anciennes étaient oubliées et toutes voulaient espérer en l'avenir.

Malgré qu'elles fussent esclaves, elles ne pouvaient se figurer qu'on les maltraitât, plus qu'elles l'avaient été jusqu'alors. Quelle que dût être leur besogne, auprès de leurs nouveaux maîtres, elles avaient la conviction que rien ne leur rappellerait les tortures du voyage.

La nuit était fort avancée, l'heure du départ approchait, les hôtes remercièrent le généreux Caïmacam et chacun s'éloigna entraînant l'Arménienne qui lui était échue.

Sournois, avec, aux lèvres, un sourire satanique, ils s'enfoncèrent dans l'obscurité, se répétant qu'ils possédaient une vierge chrétienne sur laquelle ils s'octroyaient le droit de vie et de mort.

Azény se trouva seul auprès de Nvart. Après avoir donné libre cours à sa gaité, il considéra la jeune fille qui tremblait de peur.

Mais il haussa les épaules : il l'avait violée, donc elle ne l'intéressait plus.

— Conduis-la à mes femmes, ordonna-t-il au nègre. Ce sera une excellente servante.

Et il s'en fut dans la pièce voisine où reposait Ripsimé.

Revenue de son évanouissement, la jeune fille s'était traînée jusqu'au divan où elle se reposa.

Ayant repris un peu de force, elle songea à la fuite. Mais toutes les portes étaient fermées.

Découragée, elle revint au divan, sur lequel mollement elle s'allongea pour s'endormir bientôt.

Le Caïmacam la réveilla sans brusquerie et avec une attention de maquignon, l'examina. Le résultat de cet examen fut excellent et il avertit la malheureuse que cette nuit-là, elle partagerait son lit.

Elle tenta de se refuser, cherchant des prétextes futiles. Il souriait méchamment et en réponse détaillait par le menu les caresses qu'il réclamerait de sa bonne volonté.

Cependant, malgré sa menace, la fatigue de cette soirée l'obligea à dormir seul et Ripsimé fut enfermée dans une pièce du rez-de-chaussée.

Ainsi, la troupe des Arméniennes fut éparpillée à travers la ville.



## XI

Celui-ci, pour punir la petite, la mit à nu et commença à lui donner des coups de fouet ; puis, la forçant à tirer la langue, il la lui brûla avec des pinces rougies en disant que, de cette façon, elle ne répandrait plus les secrets de la maison.

Autié, dans la nuit noire, avait été entraînée brutalement. Son nouveau maître, sans manifester à son égard une méchanceté voulue, ne la ménageait guère. Il agissait, vis-à-vis d'elle, comme il aurait agi avec son âne, par exemple.

Dans la cité, il s'était créé une certaine influence, non par sa richesse et son faste, mais par son fanatisme. Sa haine du chrétien était proverbiale.

En vérité, dans tout cela, il n'y avait qu'un moyen de parvenir et non une réelle conviction.

D'origine arabe, il était venu très jeune s'installer à Sam-Sat. Lentement, mais avec sûreté, il avait gravi plusieurs échelons de l'échelle sociale, et, à

l'heure actuelle, se voyait à la tête d'un modeste commerce qui prospérait.

Gagner une servante à un si vil prix lui paraissait donc une aubaine et il s'en réjouissait fort.

Sidi Youssef possédait également un défaut prononcé : il était avare pour les siens, ne dépensant que suivant les nécessités de son ambition.

Au point de vue caractère, il ne se montra jamais ni plus ni moins cruel que ses congénères.

Son épouse Marissah, en le voyant apparaître en compagnie d'une jeune fille, eut une minute de stupeur. Mais il la renseigna à voix basse et, incontinent, elle eut un sourire mauvais à l'adresse de l'esclave.

— Je vais m'en occuper ce soir, dit-elle...

Youssef s'inclina, souhaitant peu une scène de ménage. Quel que soit le régime où elle vit, la femme ne perd jamais ses droits et une musulmane, pour être cloîtrée, ne se montre pas moins acariâtre qu'une Européenne et s'applique avec ruse à tromper l'époux.

Marissah saisit donc Autié par le bras et la poussa vers une chambrette étroite donnant sur le patio de la maison.

Lui indiquant une natte usée, elle prévint :

— Tu coucheras là désormais.

La jeune fille ne répliqua rien mais elle eut aussitôt l'intuition que ses tourments commençaient réellement. Néanmoins, rompue de fatigue, elle se laissa tomber sur le sol et ne tarda pas à s'endormir.

Pendant ce temps, Marissah rejoignait son mari et réclama des explications qu'il lui donna de bonne grâce. Cependant, elle établit avec une certaine désinvolture que l'esclave serait sa servante et non point l'employée de l'homme. Certes, la prudence lui conseilla de ne pas insister sur la question charnelle. Elle n'ignorait point que la nouvelle venue, à cause de sa jeunesse, partagerait dès ce jour, avec elle, les caresses de l'époux. Elle s'en consolait aisément, possédant une vengeance toute prête.

A l'aube, elle fut debout et rejoignit Autié qui dormait profondément, encore sous le coup de l'épuisement des jours précédents.

Avec une méchanceté sournoise, elle la secoua et lui apprit, en termes clairs, qu'elle n'était point là pour dormir, mais bien pour travailler.

Peureuse, la jeune fille n'osa résister et échangea le costume burlesque qui la couvrait contre une simple tunique que sa maîtresse lui offrit.

Sous la surveillance de la femme, la besogne commença incontinent. Il fallut laver le patio, les marches de l'entrée donnant sur la ruelle, aérer et passer à l'eau les nattes servant de lit au couple.

Courageuse, elle travaillait avec soin, espérant attendrir le tyran par sa bonne volonté. Mais l'autre était peu décidée à lui manifester de la bienveillance. Elle jalousait sa jeunesse et éprouvait une satisfaction puérile à sentir auprès d'elle un être faible qu'il lui était loisible de torturer.

Vers neuf heures, après un frugal repas, Youssef s'en alla à ses affaires, laissant seules les deux femmes. Il ne revenait jamais avant le coucher du soleil : c'était donc presque une journée entière de liberté que Marissah avait devant elle.

La besogne quotidienne fut terminée avant midi et à ce moment la maîtresse dina copieusement, en face de l'esclave qui reçut, avec parcimonie, une poignée d'olives sèches et un morceau de galette.

Elle s'en contenta néanmoins, osant juger sa situation un peu plus supportable que précédemment.

Bien vite, elle devait être détrompée. Dans le courant de l'après-midi, une amie vint rendre visite à Marissah. Celle-ci, orgueilleuse, s'empressa

de présenter l'esclave chrétienne que la caïmacam avait donné à son mari.

Afin de faire honneur à sa visiteuse, tout en buvant le café à petites gorgées, elle ordonna à Autié de chanter.

La malheureuse manquait d'entrain pour se livrer à une gaieté quelconque. Elle se refusa.

Marissah se fâcha, menaça, et la jeune fille tremblante essaya d'obéir. Ce fut piteux ; sa voix embarrassée de sanglots fusa trouble et chevrotante. L'amie éclata de rire.

La fureur de Marissah, vexée dans son orgueil, éclata. Vigoureusement, elle appliqua deux gifles à la coupable. Le résultat immédiat fut que celle-ci ne chanta plus du tout, incapable de refenir ses larmes.

L'amie conseilla :

— Elle fait la mauvaise tête ! Donne-lui le fouet. Il paraît que l'on n'obtient rien des chrétiennes sans cela.

L'hôtesse approuva, la distraction valait la peine qu'on essayât.

Elle s'en fut prendre une lanière de cuir, dont elle enroula une extrémité à son poignet.

Le front plissé, les yeux brillants, la lèvre humide, elle ordonna :

— Mets-toi toute nue, chienne!

Autié hésita, mais une cinglade aux mollets détruisit aussitôt toute son énergie. Les mains tremblantes, elle dégrafa la tunique fixée à l'épaule et soudain elle émergea nue et gracile de l'étoffe qui s'amassa autour de ses chevilles.

Marissah s'avança et, au moyen d'une cordelette, lui ligotta les mains sur le dos, à la hauteur des omoplates. De même elle attacha les jambes et l'amie ayant poussé un sofa, la jeune fille fut basculée, le ventre sur l'étoffe, la croupe offerte et tendue.

Marissah leva sa lanière et cingla les reins. La jeune fille eut un sursaut rapide et un gémissement faible.

Au deuxième coup elle se tordit tout entière et une plainte plus accentuée s'échappa de ses lèvres.

Patiemment, avec une ruse diabolique, la maîtresse poursuivit la flagellation, sachant où il fallait frapper, pour produire le maximum de souffrance.

Bientôt, Autié hurla comme une démente; sa croupe était en feu, une brûlure interne la rongait, une sensation perfide se glissait en elle.

La visiteuse souriait doucement, cette cruauté froide plaisait à son sadisme naturel et elle regret-

tait de ne pas posséder, elle aussi, une esclave à meurtrir.

La jeune fille, après un brusque sursaut, roula sur le sol, de côté, le ventre offert. Avec une furie grandissante, la femme fouetta, grondant des injures grossières afin de s'exciter à la brutalité. Et puis, à son tour, elle pouvait maîtriser un être vivant, elle qui si souvent avait reçu la bastonnade que l'époux lui distribuait toujours généreusement.

Vaincue, n'ayant plus de honte, Autié suppliait entre deux sanglots. Mais chacune de ses plaintes était une joie nouvelle pour la mégère.

L'amie cependant, craignant que sa rage dépassât les bornes, l'arrêta.

Essoufflée et souriante, elle se laissa tomber sur la natte, tandis que sa victime se roulait à terre en gémissant.

Pourtant elle se décida à lui délier bras et jambes, mais pour lui infliger immédiatement un supplice inédit.

— Embrasse-moi les pieds ! ordonna-t-elle farouche.

Autié la considéra une seconde pour se rendre compte si elle parlait sérieusement.

La lanière siffla derechef et vint atteindre la

malheureuse au sein. Terrifiée, elle tomba à genoux et, doucement, embrassa les pieds nus qu'on lui tendait.

Les deux amies ricanèrent et Marissah commanda ;

— Lèche, chienne !

Et elle lécha, préférant se plier à ces exigences monstrueuses, plutôt que de goûter encore aux baisers cruels de la lanière de cuir.

Longtemps, elle se vit soumise à mille vexations, des plus étranges. Elle n'avait plus de répugnance, seulement une peur morbide la rongait.

La visiteuse s'éloigna en se déclarant charmée de son après-midi.

Marissah, de nouveau seule, se désintéressa de l'esclave et s'allongeant sur une natte du patio s'endormit.

Autié, un peu plus loin, essaya de l'imiter, mais en vain, la brûlure de sa chair entamée par la terrible flagellation la tint éveillée. Alors silencieusement elle pleura, se demandant avec angoisse si ce supplice durerait jusqu'à la fin de ses jours.

Au crépuscule, Marissah fut tirée de son sommeil par le retour de Youssef.

Celui-ci, en attendant le souper, s'accroupit sur une natte et fuma des cigarettes.

De l'œil il suivait tous les mouvements de la jeune fille qui s'activait, diligente et timide, pour aider sa maîtresse.

Il souriait et des pensées grivoises traversaient son esprit. Toutefois, il se contint momentanément.

Le souper lui fut apporté et les deux femmes se tinrent auprès de lui, prêtes à exécuter ses ordres. Il mangea avec tranquillité, puis s'autorisa un borborigme, sonore et conclut :

— Amdoullah !

Les autres dînèrent ensuite, non loin, et, tout en prenant une nouvelle cigarette, il les épia.

Soudain, il appela Autié. Celle-ci, craintive, se précipita.

De la main, il lui indiqua une place auprès de lui.

— Assieds-toi, chienne !

Marissah lança au couple un regard noir, mais la prudence lui conseilla de se taire.

L'homme, brutalement, avait attiré jusqu'à lui la vierge qui se défendait.

Il ricana et, sans prendre garde à ses plaintes, il arracha l'unique vêtement qui la couvrait.

Elle eut un cri aigu, puis s'immobilisa, anéantie, une souffrance au fond d'elle-même.

Tout cela avait été rapide, sauvage, sans un mot. L'homme se redressa, fier de lui, et eut un rire sourd. Marissah survint et, à coups de bâton, poussa l'esclave à sa chambre.

Youssef, repris par sa placidité, se désintéressait d'elles. Sa femme put donc, à loisir, rouer de coups de matraque la victime qui s'évanouissait.

La lune resplendissait dans le ciel noir lorsque les deux époux regagnèrent leur appartement. Il n'y eut entre eux aucune discussion. La moindre récrimination de la femme aurait été suivie d'une correction aussi immédiate que vigoureuse. Du reste, elle s'était vengée déjà et espérait poursuivre le jour suivant cette vengeance.

Dans sa chambrette, au milieu de l'obscurité, Autié reprit connaissance pour, aussitôt, éclater en sanglots.

Vraiment, c'était là trop souffrir.

L'idée de s'enfuir lui traversa l'esprit. Elle s'en alla vers la porte, mais celle-ci était fermée de l'extérieur. Découragée, meurtrie, elle revint à sa natte et, s'allongeant mollement, sanglota en silence.

Et, à peine l'aurore se leva-t-elle, que Marissah fut là de nouveau. Dans sa fureur jalouse, elle se montra cruelle sans raison. Ce fut à coups de bâton qu'elle réveilla la petite, lui criant que jamais il n'avait été dans ses intentions de la nourrir gratuitement.

Le travail reprit, monotone et dur, Marissah, ayant une esclave, ne se livrait plus à la moindre besogne. Une badine à la main, elle se contentait de surveiller.

Son plaisir favori était, lorsque, fatiguée, Autié ralentissait, de soulever la tunique et, à plusieurs reprises, de flageller la croupe nue.

La malheureuse, confuse, acceptait cette correction anodine sans un geste de résistance. Dans son anéantissement moral, elle préférait laisser faire pour en avoir plus vite fini.

Youssef, par extraordinaire, revint à l'heure du déjeuner. Ce qui l'attirait ainsi, c'était l'esclave qu'il possédait au logis.

Sa femme, devinant ses intentions, le reçut avec une visible mauvaise humeur; toutefois, comme il tenait à la main un solide bâton, elle se calma très vite.

Il mangea à l'écart, silencieusement, suivant d'un

regard amusé les mouvements d'Autié court vêtue. La jeune fille portait, en effet, la tunique reçue la veille et ne possédait d'autre vêtement.

Cette tunique descendait un peu plus bas que les genoux, et les pieds, en signe de respect devant le maître, étaient entièrement nus.

A son tour, elle ne tarda pas à percevoir les désirs de l'homme et elle trembla.

Mais ce dernier ne semblait pas pressé, il avait allumé une cigarette et fumait paresseusement en dégustant son café.

Marissah s'était assise à une courte distance et épiait le mari. Une colère bouillonnait en elle et le besoin de meurtrir, de frapper l'esclave innocente la bouleversait.

Autié rangeait les écuelles ayant servi au festin, mais ses gestes étaient maladroits, timides. Elle sentait les yeux du maître fixés sur elle et en éprouvait comme une sensation de brûlure.

Youssef, la voix rauque, l'appela. Les paupières baissées, la démarche hésitante, elle approcha.

Lorsqu'elle fut près, il étendit le bras et l'atteignit par l'extrémité de la tunique.

D'une traction brutale, il l'amena jusqu'à lui.

La secousse l'avait jetée à genoux ; elle restait là,

immobile, le cœur étreint par une angoisse indicible.

Puis elle eut un faible cri et roula sur la natte, auprès de l'homme.

Quand elle se redressa, une honte sourde la lacinait, cependant le courage de la révolte lui manquait. Passive, elle retourna à l'ouvrage une minute interrompu et parut oublier la présence des bourreaux.

Youssef s'était levé et, sans un mot, il reprit sa matraque pour s'éloigner de son pas élastique et rapide.

La porte fermée sur lui, Marissah, en fureur, bondit. D'un élan, elle tomba sur la jeune fille et la fit rouler sur le sol.

Et là, en une rage aveugle, elle frappa du poing, du pied, retroussant la tunique, martelant le ventre qui, à chaque bourrade, rendait un son creux.

Autié haletait ; de ses mains tremblantes, elle essayait de repousser la mégère. C'était en vain, celle-ci était vigoureuse.

Elle hurlait, la voix terrible.

— Ah ! chienne ! tu viens ici pour me prendre mon mari !

En vérité, elle ne se rendait pas compte de sa pué-

rile injustice ; ce n'était, assurément, pas Autié qui avait pris Youssef. Mais il était bien difficile que Marissah pût faire retomber sa colère sur l'homme.

Cette façon de taper la fatiguait. Elle lâcha donc la jeune fille et s'empara d'un bâton.

Les mains fébriles, elle arracha entièrement la tunique et Autié, une fois nue, elle s'immobilisa une minute pour contempler son pauvre corps marbré de taches bleues.

Cette vue lui arracha un sourire, sa rage fit place à une satisfaction sadique.

— Tu n'en as pas assez ! murmura-t-elle.

La malheureuse, mains jointes, tomba à genoux en implorant :

— Oh ! non ! laissez-moi ! je ferai tout ce que vous voudrez !

Cette exclamation parut rendre la femme songeuse. Sérieusement, elle fixa l'esclave, puis balbutia :

— Nous allons voir !

Elle l'entraîna vers la chambre à coucher où elles s'enfermèrent au verrou. Marissah s'étendit sur une natte et à voix basse, comme si elle eut été honteuse de ses désirs, donna un ordre.

Autié rougit, hésita ; mais l'autre tenait toujours le gourdin. Alors elle fut lâche et obéit.

Longtemps elles restèrent là sans prononcer une parole ; la femme, les yeux humides, souriait, ne regrettant plus autant que le maître eût acquis cette chrétienne.

Ce fut une heure plus tard qu'elles retournèrent au patio pour déjeuner. Mais Autié, mélancolique, oublia de manger, tandis que sa maîtresse, cyniquement, se moquait de son embarras.

Ensuite Marissah s'autorisa une courte sieste, négligeant de réclamer de l'esclave une nouvelle besogne. Cette dernière en profita pour se reposer également.

Dans le silence, non loin du bourreau qui dormait, toute son amertume lui remontait aux lèvres. Elle constatait que dans cette maison on la traitait plus basement qu'un chien. Rien ne lui avait été épargné, et, sous la menace du bâton, elle avait dû se plier aux plus odieuses complaisances.

L'idée de la fuite, de la mort, la harcela. Sa fierté se révoltait enfin contre tant de souffrances et tout lui parut préférable à la honte présente.

Marissah se réveilla, joyeuse et insouciant. En chantant, elle vêtit son haïk le plus blanc, chaussa

ses babouches bleues brodées de perles et annonça à l'esclave qu'elle sortait.

Autié fut seule dans la maison; autour d'elle, c'était la cohue, la sérénité. Pourtant une peur lui serrait le cœur et, longtemps, elle hésita, immobile au milieu du patio.

Puis, à petits pas, elle se dirigea vers la porte. Hélas, celle-ci était fermée au dehors.

Cependant, en réfléchissant, elle se dit que peut-être il serait possible d'ouvrir.

Certes, elle aurait pu fuir par la terrasse, mais son apparition dans la ruelle aurait risqué, dans ces conditions, d'éveiller l'attention du voisinage.

Non, il semblait de beaucoup préférable de sortir paisiblement, comme si elle eût été envoyée en courses.

Le cœur sautant dans la poitrine, elle examina la serrure et soudain comprit.

Il suffisait de lever la barre de fer qui s'enfonçait en terre, pour que les deux battants s'écartassent, malgré la gâche enfoncée dans la partie métallique.

Pour la première fois depuis longtemps, elle eut un sourire et se mit à l'ouvrage.

En quelques secondes elle eut réussi et la ruelle

lui apparut, là, tout près, à quelques pas. Elle eut un frisson, une sueur glacée perla à ses tempes. Pour ne pas choir sur le sol, elle fut contrainte de s'appuyer au chambranle.

Mais, elle se remit aussitôt et, rassemblant tout son courage, descendit les trois marches qui conduisaient à la chaussée.

Se maîtrisant, afin de ne pas courir, elle s'éloigna avec une nonchalance parfaitement feinte et, bientôt, elle put se croire en sûreté.

Pourtant, elle marcha encore, se refusant au repos. Et alors, elle nota que les passants s'étonnaient de voir ainsi : une femme au visage dévoilé errer par les rues.

La terreur derechef entra en elle. En une minute de réflexion, elle saisit tout le tragique de sa situation. Reconnue comme chrétienne, elle risquait à tout moment d'être lapidée sans pitié.

Maintenant, elle avançait timidement, n'osant lever les yeux sur les hommes qui la frôlaient. A chaque pas, elle croyait sentir sur son épaule le poids d'une main brutale et autoritaire.

Elle aurait voulu courir, fuir avec précipitation cet enfer où le danger constant l'environnait.

Une faiblesse lui brisait les jambes, il semblait

qu'une griffe de fer lui étreignait l'estomac. Ses oreilles bourdonnaient et ses aisselles étaient moites d'une transpiration froide et abondante.

Elle ne savait où elle allait, ignorant même si elle ne retournerait pas sur ses pas, vers les tyrans qui l'avaient abaissée au rang de la bête de somme et de la prostituée.

Et soudain, elle se trouva en face des eaux glauques du fleuve. Elle eut un frémissement et marcha encore. Une idée la lancinait, la poussait en avant, comme si une volonté supérieure eût pesé sur la sienne.

Peureusement, elle regarda à droite et à gauche. Elle ne vit personne; il semblait que le vide s'était fait subitement autour d'elle.

Alors, elle n'eut plus une hésitation et se précipita en avant. Cela forma un remous, puis des grands ronds se dessinèrent sur l'eau tranquille.

Autié, la petite esclave chrétienne, avait fini de souffrir. Elle venait d'atteindre son seizième printemps.

## XII

C'était un Arménien d'Inébolou, âgé de 45 ans; on lui presse les pieds, on met des œufs bouillants sous les aisselles, on lui donne des coups sur la tête avec un fer rougi, ensuite on le fait asseoir en lui montrant deux pendus, puis ils se mettent à lui arracher les muscles avec des tenailles.

La belle Saténik était devenue la propriété de Mahmoud Pacha Effendi.

Avec une désinvolture de grand seigneur, il l'avait entraînée jusqu'à son palais qui se trouvait à l'autre extrémité de la ville.

La jeune fille hésitait; dans son cœur de seize ans, l'espérance tenace survivait à tous les avatars. Elle voulait croire que sa vie nouvelle serait meilleure que les heures tragiques passées à la caravane.

En arrivant à destination, elle vit une superbe maison surmontée d'un dôme élevé qui faisait une tache blanche dans le ciel noir.

Le prince souleva le marteau de bronze d'une porte massive et un vieux nègre parut.

A la vue de son maître, il s'inclina profondément, baisa la main qu'on lui tendait et livra passage.

Saténik pénétra dans une sorte de vestibule, dont le sol était dallé de marbre blanc et les murs recouverts de carreaux de faïence bleue. De chaque côté, des bancs de pierre s'offraient.

Derrière se trouvait une courette, dont le centre s'ornait d'un bassin au rebord de marbre noir.

A droite et à gauche de larges portes donnant sur des escaliers étroits.

Ce fut vers la gauche que Mahmoud poussa la jeune fille. Ils gravirent quelques marches et le prince soulevant une tenture, elle aperçut, éblouie, un vaste salon tout baigné de lumière.

Les murs étaient tendus de soie, le sol recouvert d'un tapis de haute laine. Sur la périphérie, des sofas aux couleurs chatoyantes, des guéridons incrustés d'argent ou de nacre. Et détail original : deux armoires à glace de noyer, venant directement du faubourg Saint-Antoine.

Ayant fait un pas en avant, le prince surgit en pleine lumière. Aussitôt des cris stridents fusèrent,

et deux femmes rieuses accoururent, faisant cliqueter les anneaux d'argent de leurs chevilles.

C'étaient les épouses du pacha. Avec modestie, elles lui baisèrent les mains, puis leurs grands yeux noirs cernés de koheul se fixèrent sur l'intruse.

— Ça, c'est un jouet que je vous apporte, annonça Mahmoud, avec un sourire bienveillant.

Les lèvres sanguines s'écartèrent, pour permettre un éclat de rire strident.

Curieuses, elles avancèrent leurs menottes blanches et grasses, aux ongles rougis de henné et s'emparèrent du jouet qu'on leur offrait.

Saténik, immobile, baissait la tête en rougissant, honteuse de son accoutrement ridicule.

Elle était, en effet, vêtue d'une veste d'officier et d'un pantalon ayant probablement servi à un soldat allemand.

Les belles princesses l'attirèrent doucement, et du bout du doigt l'obligèrent à relever la tête. Elles rirent encore, follement amusées, sans bien savoir pourquoi.

Mahmoud les renseigna :

— C'est une chrétienne, que je viens d'acheter.

Elles pincèrent les lèvres, leur regard se fit plus dur sous le trait sombre de koheul rejoignant les deux sourcils.

Le pacha, bonasse, ajouta :

— Je vous l'abandonne pour ce soir, demain, je la reprendrai. Et qu'elle vous obéisse, sinon...

Il esquissa le geste de flageller.

Elles inclinèrent la tête, en signe d'assentiment, et poussèrent l'esclave jusqu'à un sofa où elles l'obligèrent à s'asseoir.

Le prince, fatigué, se retira avec un signe d'adieu et la jeune fille se trouva seule, en face des deux femmes qui la considéraient.

Elles avaient une mine songeuse, tandis qu'une malice brillait dans leurs grands yeux noirs.

L'une d'elles se pencha vers Saténik et doucement déboutonna la veste.

Les seins fermes jaillirent brusquement et derechef les princesses éclatèrent d'un rire sonore. Elles riaient de tout et toujours ; dans leur petit cerveau d'oiselet, il n'y avait que gaité et insouciance. Parfois, une exaspération lubrique que rien ne pouvait apaiser.

Saténik, les bras croisés sur sa poitrine, cherchait à voiler sa chair. Mais les autres se remirent à la

besogne et, malgré ses supplications, la dévêtirent entièrement.

Quand elles la virent nue, elles se pâmèrent absolument.

— Tu sais danser? demanda la princesse Djamila.

Sur une réponse négative de la jeune fille, l'autre s'enquit :

— Et chanter ?

Encore une fois, Saténik, fit « non » de la tête. Il y eut un rire bref : c'était drôle, une esclave qui ignorait la danse et le chant.

La princesse Aïcha se pencha et, à mi-voix, posa une question plus crue.

Saténik baissa la tête en rougissant, évitant de répondre. Pourtant, elle conservait encore l'espoir d'attendrir ces deux oiselles, par la douceur.

Aïcha la prit par la main et, l'obligeant à se lever, la conduisit jusqu'à une pièce voisine, meublée uniquement de tapis et de coussins de soie. Djamila suivait en souriant rêveusement.

— Déshabille-moi, ordonna Aïcha.

Tremblante, la jeune fille obéit, persuadée que son rôle se réduirait à celui de femme de chambre.

Mais elle dut opérer de même pour la seconde princesse.

Celles-ci se rapprochèrent et demandèrent pourquoi elle n'était pas épilée à leur instar. Saténik hocha la tête.

— Parce que ce n'est pas l'habitude.

Souriante, une des femmes l'avait attirée. Honteuse, elle tenta de résister à l'étreinte, mais ce lui fut impossible ; les deux autres réunirent leurs forces contre elle.

Après un examen détaillé, elles la relâchèrent et Djamila se roula voluptueusement sur les coussins de soie. Le timbre rauque, elle réitéra l'ordre précédemment donné.

Saténik, immobile, croyait rêver, elle n'osait lever les yeux sur la maîtresse audacieuse.

Aïcha s'en alla vers un coin et s'empara d'un bâton d'ébène.

Sans avertissement, elle cingla la hanche de la jeune fille en disant :

— Tu n'as pas entendu.

Maintenant une flamme intense brillait dans les yeux des deux princesses. Leur respiration était courte, saccadée ; les seins opulents et fermes sautaient sur la poitrine.

Djamila, avec un alanguissement de tout l'être, eut une plainte sourde et murmura :

— Tape, Aïcha!

L'esclave s'était reculée et, terrifiée, fixait la mènotte blanche crispée sur le bâton.

Un nouveau coup la meurtrit à la croupe. Elle fit un pas en arrière, cherchant un moyen de fuite.

La femme marcha sur elle, l'accula contre le mur et, avec brutalité, la cingla aux jambes et aux hanches.

Djamila gémissait, tout en suivant cette scène d'un regard brûlant :

— Tape encore, Aïcha!

L'interpellée enfouit sa main dans la chevelure de la victime, et ramenante le torse en avant, flagella avec vigueur la croupe qui s'offrait.

Saténik ne tentait que timidement de se défendre, craignant une torture plus grave. Mais la correction lentement brisait son énergie. Elle ne réfléchit pas, elle se dit seulement qu'elle se trouvait au pouvoir de ces deux furies et que le mieux, dans ces conditions, était de leur obéir.

— Je veux bien! Je veux bien! cria-t-elle soudain.

Aïcha cessa de frapper et, d'une bourrade vigoureuse, l'envoya rouler auprès de Djamila exaspérée.

Là elle eut une nouvelle hésitation. Immédiatement Aïcha fut sur elle, la cinglant cruellement aux reins et à la croupe.

Vaincue, défaillante, elle se soumit enfin, fermant les yeux pour ne point voir, oubliant en pensée l'endroit où elle se trouvait, pour ne songer qu'au temps jadis, où elle était heureuse.

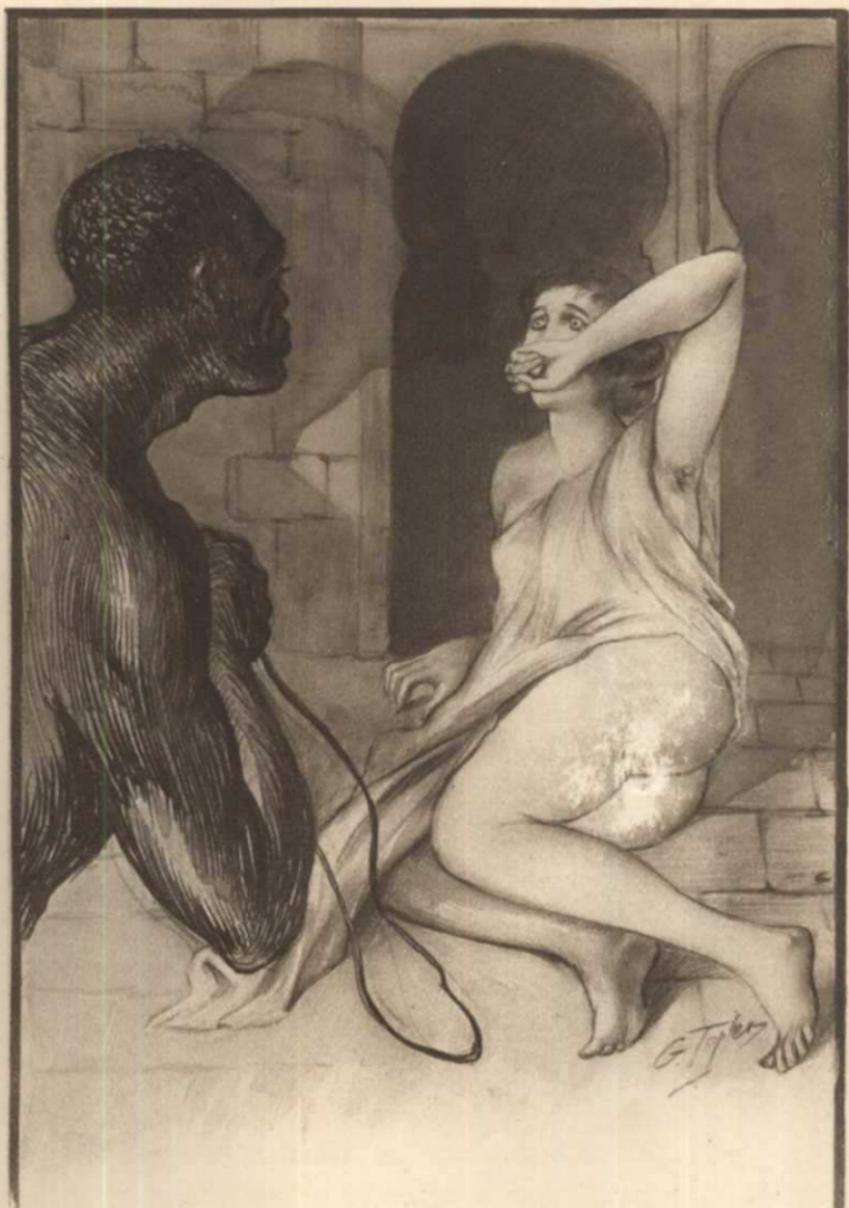
Une heure plus tard, une scène identique se reproduisait, mais cette fois, Djamila frappait, bleuisant de longs traits sombres l'épiderme ambrée de sa victime.

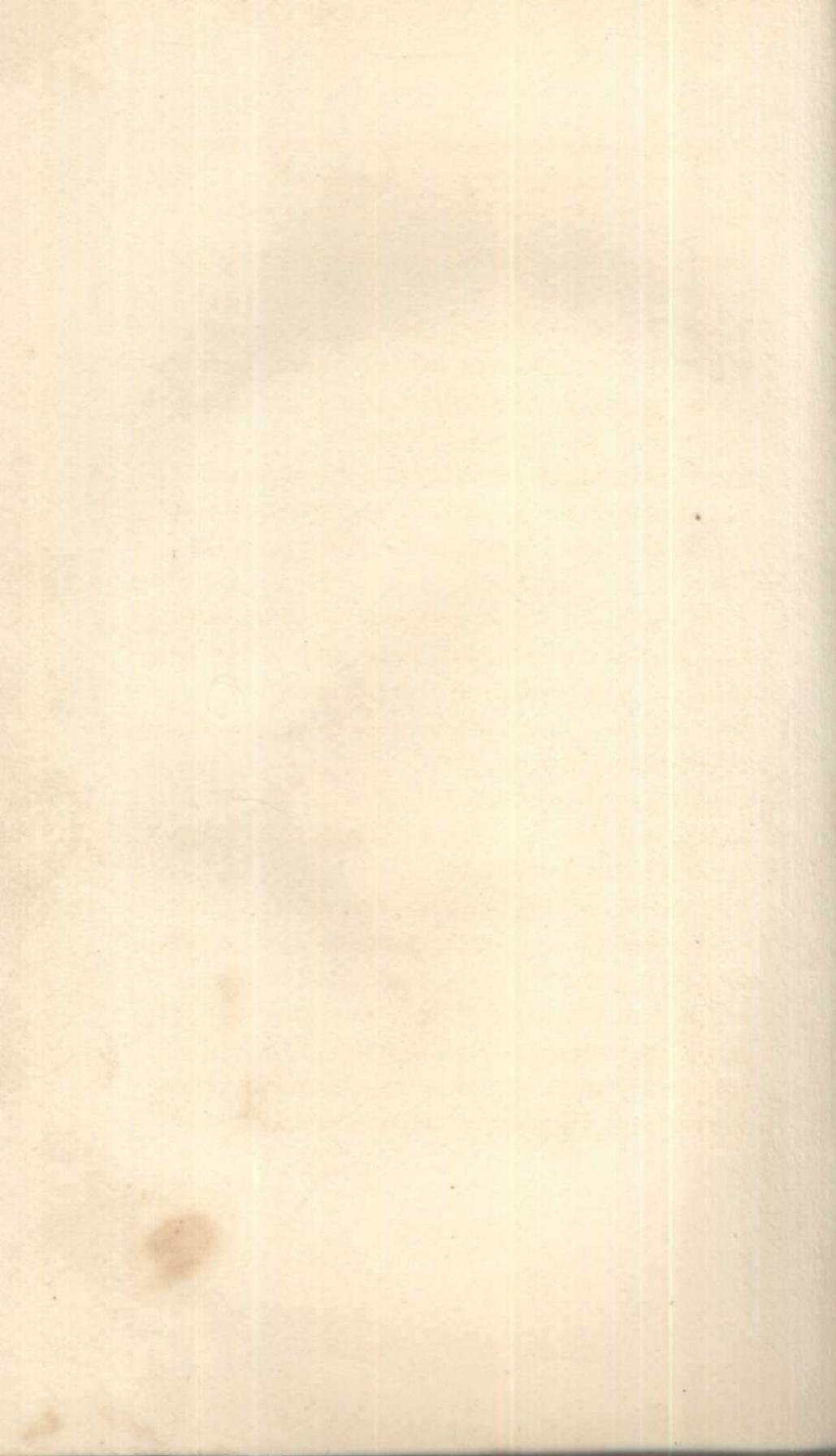
Ces dames cependant la laissèrent dormir auprès d'elles. En vérité, lorsqu'elle se pliait à leurs exigences, les princesses la traitaient avec une relative bienveillance. Elles n'avaient point de méchanceté, seulement un brin de sadisme et de lubricité.

Tard dans la matinée elles se réveillèrent et leur bonjour à la jeune fille fut souriant.

Elles se levèrent, vêtues seulement d'amples kimonos de soie claire. Saténik reçut une large écharpe verte dont elle s'enroula la taille. C'était peu, mais elle dut s'en contenter.

Une partie de la matinée s'écoula dans la tranquillité. Les princesses s'étendirent paresseusement sur une terrasse et mangèrent des bonbons au miel.





L'esclave se tenait près d'elles, préparant des cigarettes de tabac blond.

Après avoir croqué des sucreries, les deux femmes fumèrent, puis elles burent de la limonade. Elles ne se laissaient pas de ces plaisirs peu bruyants, leur gourmandise y trouvant son compte.

Lorsque la chaleur recommença à se faire sentir, elles redescendirent au gynécée et, toujours aussi simplement vêtues, se remirent à boire de la limonade.

Ces distractions peu variées leur suffirent jusqu'à l'heure du déjeuner et, auprès de cette mollesse, Saténik put jouir d'une suffisante tranquillité.

Mais à peine s'installait-elle pour la sieste, qu'un grand nègre vint la chercher.

Rougissante de sa tenue, elle hésita à le suivre ; mais il la saisit par le poignet et, sans plus d'explications, la traîna derrière lui.

Ils traversèrent un long corridor sombre, puis l'homme souleva une portière de soie et poussa l'esclave en avant.

Sur le seuil, elle s'immobilisa, un cri monta à ses lèvres et ses paupières se baissèrent.

Le prince était là, sur un divan, et semblait rêver. Il portait avec élégance le costume d'Adam avant

la chute et jouait nonchalamment avec un fouet de Cosaque.

La voix douce, il ordonna :

— Approche, petite !

Elle fit un pas en avant, mais fut incapable d'aller plus loin.

La mèche du fouet sillonna l'air et son extrémité vint atteindre la jeune fille au sein. Elle eut un cri bref et se recula.

Mahmoud, paisible, répéta :

— Approche donc, mon enfant !

Elle défaillait, ne se décidant pas à obéir et sachant parfaitement que sa mauvaise volonté lui attirerait un supplice quelconque.

Le pacha se dressa à demi, son bras s'étendit, le fouet siffla et la souple lanière s'enroula à la cuisse de l'esclave, s'enfonçant profondément dans la chair.

Saténik tomba sur un genou et éclata en sanglots. Une minute Mahmoud la considéra en silence, la vue de ces larmes lui plaisait.

Assis sur le sofa, il donna une explication détaillée et conclut :

— Allons petite, veux-tu ?

La pauvrete secoua la tête énergiquement.

— Non, tu ne veux pas? Quelle idée! Écoute, tu vas recevoir dix coups de ce fouet.

— Un! compta le bourreau très calme.

Encore il frappa, atteignant le ventre qui se zébra d'un sillon écarlate.

— Deux! fit-il en souriant.

Il leva le bras, mais Saténik, terrorisée, se dressa sur son séant:

— J'accepte! J'accepte! cria-t-elle éperdue.

Mahmoud la fixa avec étonnement:

— Tu acceptes?... C'est implorer qu'il faut... Je te fais un grand honneur en abaissant mon regard vers toi, fille de chienne!

Et derechef, le fouet chanta sa terrible chanson, claquant les chairs qui se tuméfiaient, crevant par endroits.

L'esclave se roulait sur le tapis, cherchant à fuir la monstrueuse lanière. Tous ses efforts restaient vains; il semblait que la mèche était douée d'un cerveau et savait aller chercher la misérable dans les recoins les mieux abrités du salon.

Le prince ricanait, parcourant la pièce d'un pas paisible. Il fouettait sans répit avec un rire sourd qui retroussait sa fine moustache noire.

La lanière décrivit un large cercle et s'abattit sur

l'épaule de l'esclave. Celle-ci, meurtrie, roula à terre en gémissant.

Lorsqu'il fut fatigué, il appela Saténik :

— Viens ici, petite ghiaour !

En gémissant, elle se leva et s'approcha. Sur un signe, devant l'homme, elle s'agenouilla.

— Enlève cette vilaine ceinture ! ordonna-t-il.

Sans un mot, elle obéit, laissant couler sur le sol son unique vêtement.

Des deux mains, il la saisit par la pointe des seins et l'attira à lui.

Passive, elle consentit à tout ce qu'il réclamait de sa patience, espérant ainsi échapper à d'autres tortures.

Mais il la repoussa :

— Tu es une fille de chacal, je vais te donner à un âne !

Pensif, il quitta le sofa et erra un instant à travers le salon. Enfin, il frappa dans ses mains et le nègre athlétique parut.

— Va me chercher des cordes ! commanda-t-il.

L'eunuque s'éloigna pour revenir bientôt muni de quelques cordelettes de chanvre.

Le prince en prit une, avec laquelle il lia les poignets de la jeune fille. Ensuite, ce fut le tour

des chevilles et, ligottée, il la porta sur le sofa.

Là, il rejoignit poignets et chevilles par un troisième lien étroit.

L'esclave se trouva ainsi recroquevillée sur elle-même, les genoux pliés, les épaules rentrées.

Il la posa sur le dos et un moment la contempla en souriant.

— De cette façon, tu es parfaite... tu es doublement vierge, si je puis m'exprimer ainsi.

Railleur et cynique, il s'approcha.

Ce fut une scène de sauvagerie raffinée. Saténik, déchirée, la gorge tendue en arrière, la tête renversée, râlait et appelait au secours.

De ses cris, le bourreau n'avait cure. Il était le maître, nul n'oserait se mettre en travers de ses volontés. Et si, par hasard, un de ces chiens d'Européens se mêlait de ses affaires : il nierait tout simplement. Mentir est aisé.

Narquois, il se recula et considéra son œuvre. La jeune fille était évanouie, écrasée sur le sofa, les genoux brisés.

Revenu à plus de calme, le prince jugea la situation embarrassante, tout au moins d'une façon momentanée.

Cette esclave estropiée ne pouvait demeurer chez

lui, sans exciter la curiosité. Il faudrait peut-être consulter un médecin...

Il haussa les épaules et appela le nègre. Celui-ci entra silencieusement la mine cafarde.

A voix basse, il donna quelques ordres, précisant les détails. L'eunuque inclina la tête en signe d'acquiescement et, se penchant sur la jeune fille, la souleva dans ses bras.

Il l'emporta toujours évanouie pour la déposer non loin dans une étroite chambre. Avec patience, il dénoua les liens, bassina les tempes et la ranima avec assez de rapidité.

En expert, il examina le misérable corps et eut un geste d'impuissance.

En bon fataliste, il se désintéressa de l'esclave et s'en fut placidement à ses occupations habituelles.

Sur la natte où elle reposait, Saténik gémissait sourdement. Une douleur affreuse était en elle, comme un déchirement interne. Incapable de bouger, elle demeurait dans une sorte de demi-coma.

L'après-midi s'écoula ainsi sans que personne ne s'occupât d'elle. Elle ne se rendit pas un compte exact des heures qui passaient, occupée uniquement par sa souffrance.

A la nuit, le nègre reparut.

— Allons, lève-toi ! commanda-t-il.

Comme elle ne paraissait pas entendre, il la mit debout. Mais elle chancela et il dut la soutenir.

Sur son ordre, elle s'appuya à son bras et ils firent quelques pas. Traversant une autre chambre, l'eunuque s'empara d'une ample pèlerine grise dont il l'enveloppa.

Ils repartirent encore et, malgré sa faiblesse, elle s'aperçut qu'ils quittaient la maison.

Elle avançait péniblement, en se plaignant doucement. Lui la soutenait et la traînait, sans un mot.

Bientôt, ils eurent franchi la porte de la ville et se trouvèrent dans la campagne.

Le lieu semblant solitaire, le nègre s'arrêta et fit asseoir la jeune fille sur le sol.

De sa poche, il tira une cordelette, confectionna avec soin un nœud coulant et se pencha.

Ce lien, il le glissa au cou de Saténik, inconsciente de ce qui se préparait. Et il serra.

La tête de l'enfant roula en arrière, un gémissement flua et la langue pendit sur la lèvre inférieure.

Ça faisait toujours une chrétienne de moins.

Le nègre retira sa cordelette, l'enfouit dans sa poche et rentra au logis d'un pas allègre.

Sur le seuil, Mahmoud Pacha l'attendait :

— Eh bien ? questionna-t-il.

— Elle ne fera plus sa prière, Seigneur ! répondit l'eunuque avec calme.

Le prince le gratifia de quatre sous, pour lui manifester sa satisfaction.

### XIII

Près de Baïbourt, les Turcs coupent les doigts de pied de plusieurs jeunes Arméniennes et, ensuite, enterrent celles-ci toutes vivantes dans une fosse. Pendant deux jours, la terre, étant molle, palpita et quatre sentinelles veillaient afin qu'elles ne pussent s'évader.

(AZKANEVER, de Constantinople.)

Nvart ayant déjà été violée, le caïmacam s'en désintéressa donc et l'abandonna dans le grand salon. Mais il avait prévenu le nègre qui vint bientôt prendre livraison de cette marchandise.

Avec sa parfaite entente des affaires, celui-ci commença par examiner la jeune fille dans tous les sens, afin de se rendre compte du meilleur parti à en tirer.

En gémissant, elle se laissait palper, retourner, pincer. Puis l'eunuque méprisant conclut :

— Tu n'es plus vierge, chienne ?

Elle éclata en sanglots au souvenir du tourment

ancien. Ce chagrin finit de renseigner le nègre qui haussa les épaules avec dépit.

Evidemment, la petite aurait encore sa fleur d'innocence, son placement devenait aisé. De nombreux notables de la ville se seraient fait une joie d'acheter une chrétienne dans les prix doux.

Il restait bien quelques soudards moins exigeants, mais ceux-là ne payaient pas.

Quant à l'envoyer au gynécée, selon les désirs de son maître, le nègre n'y pensa pas une minute. C'était perdre là un bénéfice honnête et dans deux jours le caïmacam aurait oublié la jeune chrétienne.

Ayant besoin de réfléchir, il poussa Nvart dans une chambrette qu'il ferma soigneusement. Au jour, il verrait à en tirer profit.

Une natte s'offrait sur le sol, la jeune fille s'y laissa tomber, rompue de fatigue. Cependant, l'épuisement la terrassait et elle préféra dormir aussitôt, plutôt que de songer à sa misère actuelle.

A l'aurore, elle se réveilla, mais personne ne parut s'occuper d'elle et, de longues heures encore, elle demeura dans la solitude.

Pourtant l'eunuque souriant lui apporta à manger, lui recommandant d'être sage si elle ne voulait attirer, sur sa tête, les éclats de la colère du bey.

S'il agissait ainsi, c'était incité par sa prudence naturelle. Dès le matin, il avait déjà engagé des pourparlers au sujet de la petite esclave et il tenait peu que le caïmacam se souvint d'elle.

La combinaison, imaginée par sa ruse, ne manquait point d'habileté. Ne pouvant obtenir une somme suffisante d'un seul individu, il s'était adressé à un groupe de soldats.

Ceux-ci, en versant une faible obole, arrivaient ainsi à être propriétaires indivis d'une jolie fille, chrétienne par surcroît.

Ils acceptèrent, voyant l'occasion d'assouvir leur lubricité, sans se créer des attaches. Dans leur esprit, en effet, il ne leur venait pas à l'idée de conserver l'esclave. Ils s'en amuseraient, un jour, deux jours, puis ils s'en débarrasseraient. Comment? ils l'ignoraient encore.

Le marché fut conclu, le nègre encaissa et, une heure après la sieste, le caïmacam, étant parti en inspection, on tira Nvart de sa prison.

Dans un large corridor, elle fut présentée nue à ses nouveaux maîtres qui n'eurent, pour elle, que des obscénités crues.

Ils étaient six, soldats de cavalerie, qu'un ordre avait renvoyés loin du front. Ils attendaient, à Sam-

Sat, une nouvelle destination et prétendaient passer le temps joyeusement.

Leur achat leur plaisant, ils prièrent le nègre de le leur conserver jusqu'au moment où ils pourraient en prendre livraison sans attirer l'attention, c'est-à-dire la nuit.

Ce fut entendu et la jeune fille, reconduite dans sa prison, se vit saisie par une angoisse affreuse. Elle comprenait vaguement que, désormais, elle appartenait à ces hommes, qu'elle serait leur jouet.

Deviner à l'avance à quels tourments elle se verrait soumise était impossible, mais elle connaissait assez la sauvagerie du Turc pour ne garder aucune illusion.

Les heures, pour elle, s'écoulèrent lentement ; une peur la torturait.

A la nuit, sa porte s'ouvrit et l'eunuque apparut. il tenait une longue pèlerine brune qu'il lui offrit, ordonnant qu'elle s'en enveloppât afin de cacher sa nudité tiède.

Lorsqu'elle se fut enroulée dans le vêtement, il l'entraîna et la conduisit jusqu'à une porte dérobée du palais. Là, deux hommes à cheval attendaient.

L'esclave fut hissée près de l'un d'eux qui la coucha, sans précautions, en travers de sa selle.

Ils partirent au galop de chasse. Grâce à l'heure avancée, les rues étaient à demi-désertes. Arrivés à la porte de la ville, ils activèrent encore leur course pour rejoindre le reste de la troupe qui les attendait sur le bord du chemin.

Dès cet instant, ils ralentirent, allant d'amble, ne paraissant nullement pressés. En réalité, ils cherchaient un endroit propice pour installer leur camp.

Un bois de cyprès les tenta, ils stoppèrent et mirent pied à terre. Nvart, folle de terreur, fut assise près d'un arbre, sous la garde d'un homme.

Les autres se hâtèrent en des préparatifs multiples ; de leurs fontes, ils retiraient des provisions, étendirent sur le sol les couvertures de selle. Puis, indifférents aux dangers d'incendie, avec cette nonchalance fataliste particulière à l'Oriental, ils allumèrent un grand feu.

Bientôt les branches sèches pétillèrent, une flamme haute se dressa, serpentine et jaune, au milieu de l'obscurité environnante.

Près de ce brasier ardent, les soldats s'installèrent, s'asseyant en tailleur, Nvart parmi eux. Ils formaient un large cercle au centre duquel étaient disposées les provisions diverses nécessaires au souper.

La jeune fille croyait rêver de se voir seule ainsi, parmi ces hommes. Pourtant, elle dut manger, les autres la forcèrent avec des rires joyeux. Ils ne la maltrahaient point, n'ayant pas encore atteint cette exaltation spéciale qui mettait à jour leur sadisme naturel.

Ils se contentaient de rire, de plaisanter, s'amusant d'obscénités formidables.

En même temps, ils dînaient, faisant preuve d'un robuste appétit, malgré leur sobriété légendaire.

Ils burent aussi, copieusement, d'une sorte de raki, dont ils possédaient une outre pleine.

L'ivresse monta brusquement et aussitôt Nvart leur déplut avec sa pèlerine brune qui la couvrait tout entière.

Ses voisins la lui retirèrent, accompagnant cette formalité de caresses gaillardes. Les rires fusèrent, la lubricité, dès lors, était déchaînée.

La jeune fille nue passa de mains en mains ; on la soulevait, la glissant de l'un à l'autre. Chacun s'amusait suivant son goût, se livrant à des amusements baroques.

Elle frissonnait, répugnée et honteuse, n'osant cependant se révolter. Et les grosses mains calleu-

ses couraient sur son corps, palpant les formes avec une ténacité sournoise.

Si, par hasard, elle avait un mouvement de défense, une claque sonore la rappelait à l'obéissance passive.

Courageuse, elle réfrénait ses larmes, se refusant à donner aux bourreaux le spectacle de son chagrin. Mais son pauvre visage grimaçait douloureusement et cela suffisait à déchaîner l'hilarité.

Chacun l'ayant examinée à son aise, on l'envoya rouler au milieu du cercle, où elle demeura allongée et nue, angoissée et terrorisée.

Toutes les faces se congestionnaient, les yeux brillaient, les lèvres s'humidifiaient. Au bruit, un silence relatif avait fait suite. Les hommes fumaient en buvant doucement, tandis que leur imagination surexcitée par l'alcool leur permettait d'entrevoir les délices de priapées infernales.

Il y en eut un qui se leva afin de ranimer le feu, les flammes rejaillirent, plus hautes, plus brillantes, colorant le corps de la jeune fille de teintes troubles. A cette lueur, on la vit palpiter, les seins rigides, le ventre très saillant.

C'en fut assez pour pousser toutes ces brutes à l'exaspération. Ils tirèrent au sort, avec des hurle-

ments, des jurons ; le gagnant sortit du cercle, tandis que les autres entonnaient une chanson burlesques, s'accompagnant du claquement rythmique de leurs paumes.

Nvart eut un cri de détresse, puis une plainte. Elle se débattit, essayant de repousser l'assaillant qui riait avec cynisme.

Mais elle retomba sans forces, vaincue et désespérée. La chanson continuait, vociférée à pleine voix, par tous ces hommes ivres d'alcool et de désirs longtemps contenus.

Cela dura longtemps, des heures sans doute ; aucun ne se lassait, en réclamant pour ses débours.

Nvart, anéantie, ressemblait sur la terre dure à une loque vivante. Déchirée, brisée, elle ne pleurait plus ; une douleur aiguë lui martelait le cerveau, une folie lentement s'infiltrait en elle.

Les lèvres écartées, la tête renversée en arrière, elle râlait, n'escomptant plus de délivrance que dans la mort.

La lune était haute à l'horizon, ses rayons argentés traînaient sur la campagne de larges coulées lumineuses.

De la terre sèche et des cyprès s'échappait un parfum âcre qui accroissait la griserie.

Les hommes, repus, avaient reformé leur cercle et cessé leur chanson. Un besoin de cruauté les tourmentait soudain.

Le plus âgé proposa que la jeune fille dansât. Mais la malheureuse était incapable même de se tenir debout,

On trouva un moyen plaisant. Un piquet fut solidement fiché en terre, et on l'y attacha, les poignets sur les seins.

Celui qui possédait la plus belle voix chanta ; un second, armé d'un bâton, frappait alternativement et en cadence sur les mollets de la victime. A chaque coup, sous l'influence de la douleur, elle haussait une jambe et les soudards riaient, affirmant qu'elle dansait fort agréablement.

Un malin eut l'idée de lui piquer le ventre de la pointe aiguë d'une badine taillée.

La tête inclinée sur l'épaule, ses longs cheveux dénoués, elle gémissait doucement, n'ayant plus l'énergie suffisante pour proférer une plainte réelle.

Ses yeux étaient clos, elle ne voyait pas les bourreaux. Du reste, son esprit était vide, aucune pensée ne la hantait, seulement la sensation constante de la douleur.

Ce jeu les lassa, il fallut trouver autre chose.

Longtemps ils cherchèrent, ne découvrant rien d'original.

La nuit s'écoulait, un vent léger se levait, autour d'eux les arbres bruissaient avec mélancolie.

La malheureuse pendait sur les liens qui la retenaient au poteau ; ses jambes fléchissaient et une souffrance lancinante lui mordait le ventre.

Il fallait en finir, bientôt il serait l'heure de rentrer en ville, en prévision de l'appel du matin. Un soldat offrit donc que l'on s'exerçât au tir. C'était leur métier à ces hommes de tuer habilement et de loin. La proposition fut acceptée à l'unanimité.

Nvart fut traînée à une courte distance dans le boqueteau. On creusa un trou peu profond dans lequel, exactement, elle entra jusqu'à la ceinture.

Quand elle se vit ainsi enterrée, un peu de lucidité lui revint. Elle se débattit, se tordit en hurlant de frayeur. Elle tentait de se dégager de la terre qui collait à ses jambes, à ses hanches.

Comme elle aurait pu se soulever sur les bras, on lui ligotta les poignets au-dessus de la tête.

Affolée, elle continuait à s'agiter de droite et de gauche, d'avant en arrière. Elle criait, appelait au secours. Seuls les rires tumultueux des hommes lui répondaient.

Ils s'étaient reculés, mesurant la distance afin que chacun fit preuve, sans tricherie, de son adresse. Ils comptèrent cent pas et s'arrêtèrent, traçant une ligne sur le sol comme des gamins s'appêtant à jouer aux billes.

Le premier, très sérieusement, épaula. Il ne fallait pas tuer, mais atteindre un bras.

Dans l'obscurité, le corps de l'enfant dessinait une tache blanche, dont on distinguait tous les contours.

Une détonation déchira l'air. Nvartse redressa et un hurlement affreux monta vers le ciel.

— Touchée ! dit cyniquement le soldat.

Un autre s'en alla voir où la balle avait porté. C'était excellemment visé : le bras était traversé, au-dessous du coude.

Cependant, la jeune fille n'avait pu résister à cette torture, un nuage l'enveloppa, son torse fléchit et elle tomba en arrière.

L'homme qui se trouvait près d'elle eut un juron de mécontentement. S'emparant du piquet ayant déjà servi, il le ficha en terre et y attacha l'esclave afin qu'elle demeurât debout.

La séance de tir reprit, toutes ces brutes agissaient avec une parfaite tranquillité, jugeant que puis-

que le prix avait été payé, la chrétienne leur appartenait.

Les balles l'avaient déchirée en maints endroits ; de son corps, le sang dégouttait de toutes parts, mais nulle blessure n'était mortelle.

Les soudards s'amusaient si parfaitement qu'ils en oubliaient l'heure qui marchait. Déjà à l'horizon l'aurore grisait, répandant sur la plaine une buée dense.

Un homme cria :

— A cheval ! Nous ne serons pas là pour l'appel.

Le sentiment militaire les reprit aussitôt, ils oublièrent leur sadisme, leur victime, et avec précipitation coururent vers leurs bêtes.

Celles-ci furent sellées en un tournemain et la troupe s'élança au galop dans la direction de la ville.

Au milieu du boqueteau sombre, tout imprégné d'une tiédeur parfumée, la petite chrétienne demeura seule, abandonnée.

Depuis longtemps déjà, elle avait perdu connaissance, mais la vie s'accrochait désespérément à sa jeunesse et encore elle respirait.

Son pauvre corps à moitié enterré, était sillonné de longues rigoles sanglantes. Le sang écarlate

coulait lentement, se coagulait près du sol en larges taches foncées.

La tête exangue était appuyée sur l'épaule gauche et les paupières bleues par la souffrance restaient hermétiquement closes.

Le jour se leva, le soleil, en un disque de pourpre, apparut très loin, à l'horizon, au ras de la terre.

Nvart ouvrit les yeux et de ses lèvres sèches flua un soupir.

Craintive, elle regarda autour d'elle et ne comprit pas aussitôt. Mais la douleur ranima en elle le souvenir. Machinalement elle essaya de se dégager de la terre qui l'emprisonnait. Ce fut impossible. Alors une terreur l'envahit, elle hurla, hurla, désespérément.

Seul l'écho lugubre répondit.

La plaine demeurait silencieuse, immuable dans son immobilité séculaire.

Et le soleil s'élevait toujours, asséchant l'air qui se surchauffait.

De nouveau, la pauvre tête blême s'inclina sur le côté et la jeune fille s'évanouit.

La souffrance, la faim, la soif la ranimèrent, et encore elle cria, appelant au secours, implorant le Dieu que jadis on lui avait affirmé tout-puissant.

Nul être humain ne passa près du boqueteau et, à midi, la misérable était derechef évanouie.

Dès cet instant, elle fut continuellement dans le coma, doucement elle gémissait, balbutiant des phrases enfantines et sans suite.

La folie salvatrice s'était emparée de son cerveau.

A la nuit elle vivait encore, mais tout son être se vidait du sang qui coulait par les blessures. Sa faiblesse était extrême ; dans la terre, ses jambes gonflaient.

Le cœur ne battait plus que par pulsations irrégulières et espacées ; mais la vie résistait encore, en une lutte suprême contre la mort qui rôdait.

Combien d'heures supporta-t-elle ce supplice ? Qui pourrait le savoir ? Ses grands yeux noirs s'ouvrirent sur une nouvelle aurore, cependant elle ne vit rien autour d'elle et continua à murmurer des mots enfantins.

Et en ville, les bourreaux se réjouissaient, couraient à de nouveaux plaisirs, ignorant ce qu'était le remords, fardeau lourd que pour les consciences droites.

L'enfant mit trois jours à mourir et les aigles à la curée vinrent déchiqueter sa chair diaphane.

Allah ! illah Allah ! Mohamed rassoul Allah !

## XIV

Entre Adana et Alep, dans le ravin appelé Teutarlou-Boghase, des Tchétas se ruent sur une colonne de déportés et, après les avoir pillés, ils enchaînent les hommes et commencent à violer sous leurs yeux les femmes et les jeunes filles de la caravane, en ne cessant de crier: «C'est le règne d'Enver, c'est ainsi que nous déshonorerons toute la nation Arménienne. Que vos amis les Français et les Anglais viennent vous délivrer ».

(AZKANEVER, de Constantinople).

Ripsimé avait passé une journée d'angoisse et de doute, dans la solitude la plus complète. On l'avait enfermée la veille au soir dans une pièce étroite et on l'y laissa le lendemain.

Le même grand nègre lui apporta régulièrement ses repas, y ajoutant même quelques friandises. Elle reçut, pour se vêtir, une ample tunique de soie bleue dans laquelle, certes, elle parut plus jolie encore.

Cependant, tant de bienveillance l'inquiéta plutôt

qu'elle ne la tranquillisa. Elle se demanda quel pouvait être le but du caïmacam en la faisant si bien traiter.

En réalité, elle devait tout cela à l'eunuque qui, ayant remarqué que son maître ressentait un intérêt pour la jeune fille, avait cru agir sagement en veillant sur elle avec attention.

Le résultat fut que le soir Ripsimé se trouvait reposée, autant d'esprit que de corps, parfaitement apte aux jeux de l'amour.

Cependant, à l'heure du dîner, Azény bey était rentré de mauvaise humeur, les nouvelles peu rassurantes du front lui causaient un certain malaise au sujet de sa situation.

Par un reflexe bien naturel, il en détesta un peu plus tous les chrétiens. Le désir de se venger lui venant en même temps que le souvenir de la présence de Ripsimé au palais, le rassérénèrent un instant.

Aussitôt après le repas, il se retira dans un salon et ordonna au nègre de lui envoyer la jeune fille.

Elle se présenta, sérieuse et froide, très résolue à lutter jusqu'à l'extrême limite contre les tentatives de l'homme.

Ses premières paroles l'étonnèrent :

— Veux-tu être musulmane ? demanda-t-il. Et tu auras la vie sauve.... Sinon je te fais empaler.

Elle frissonna, sachant que la menace n'était point vaine. Néanmoins, elle se raidit :

— Non, seigneur ! Je suis chrétienne et je le resterai.

Il grinça des dents :

— Alors je vais te déshonorer, chienne ! Et je t'enverrai nue dans les rues mendier ton pain.

Elle haussa les épaules avec dédain :

— Tu peux seulement te déshonorer toi-même, seigneur Caïmacam, et non pas moi.

Cette audace l'amusa et il daigna sourire.

— En attendant, tu vas te mettre nue et ensuite tu retireras mes bottes pour me lécher les pieds.

Elle secoua la tête d'un air farouche et il rit encore :

— Tu refuses?.., Veux-tu parier avec moi que dans un moment tu seras nue, sans que personne ait touché à tes vêtements ?

Elle frémit, prévoyant une rude flagellation comme la veille au soir. Pourtant elle sut se contenir.

Le bey, moqueur, frappa dans ses mains :

— Nous allons voir qui a raison de nous deux.

Le nègre entra et son maître eut avec lui un signe d'intelligence.

Paisible, il s'approcha de la jeune fille et la saisit de ses bras musculeux. Des pans de sa redingote noire, il extirpa deux cordelettes qui lui servirent à ligoter les poignets sur les reins, puis les chevilles.

Ripsimé, vainement, avait essayé de se défendre ; il n'eut assurément aucune peine à la maîtriser.

Devant le bey, il l'assit à terre et d'un mouvement vif releva les pieds, dont il posa les talons sur le bord d'un siège.

La jeune fille croula en arrière, le dos contre le tapis. Ses pieds immédiatement furent attachés au meuble, maintenue de cette façon dans la plus absolue immobilité.

Azény considérait ces préparatifs en souriant et épiait sur le visage de sa victime les différentes phases de la peur.

Ripsimé ne devinait pas encore quel tourment allait lui être infligé, mais elle le savait à l'avance, atroce et d'un sadisme raffiné.

L'eunuque s'assit à terre en face des pieds nus et d'une poche intérieure tira une longue plume d'oie.

Et des barbes de cette plume, il chatouilla doucement, d'un mouvement rythmique, les plantes sensibles.

Ce jeu dura quelques secondes, la jeune fille se raidissait contre la gêne. Mais lentement un élan incoercible s'emparait de tout son être.

Le chatouillement continuait, imperceptible, insupportable. Il semblait à l'esclave qu'une flamme lui courait par tout le corps.

Elle tressaillait, malgré son énergie des plaintes montaient de ses lèvres. A terre, elle se tordait, pliant la taille à droite ou à gauche, comme si elle eut espéré fuir le frôlement atroce.

Ces efforts restaient inutiles, le titillement régulier la poursuivait.

Brusquement, elle eut un cri perçant, se secoua follement.

L'eunuque, imperturbable, agitait sa plume sans répit, attendant pour cesser un ordre de son maître.

Ce dernier s'amusait considérablement, il surveillait la victime, la voyait faiblir de minute en minute. Il patientait, ne posant aucune question, bien certain que la chrétienne finirait par céder.

Le chatouillement devenait plus sensible, semblait s'infiltrer intérieurement, étreindre le cœur.

Ripsimé, les yeux hagards, la bouche ouverte, râlait. Elle ne se rappelait plus pourquoi on la maltraitait ainsi.

Enfin, elle fut à bout de forces et en un suprême sursaut, cria :

— J'accepte ! J'accepte !

La plume incontinent cessa son infernale besogne et l'eunuque se pencha pour délier les poignets.

— Alors, mets-toi nue, intima le bey.

Les gestes fous, elle arracha le vêtement et le jeta loin d'elle.

— Tu peux lui rendre la liberté, elle a une autre tâche à remplir, continua Azény.

Lorsque le nègre eut obéi, elle se retrouva debout en face de l'homme narquois.

— Tu ne dois pas oublier qu'il te faut maintenant retirer mes bottes et me lécher les pieds.

La honte la rejeta en arrière.

— Oh ! non ! s'écria-t-elle, répugnée.

Le bey fit un signe au nègre qui s'éloigna pour revenir portant une petite fontaine de fer blanc munie d'un robinet.

Cet ustensile, Ripsimé le considéra avec effare-

ment, se demandant comment on se préparait à la tourmenter.

Le nègre, impassible, posa la fontaine sur une colonnette de marbre.

Il saisit la jeune fille, l'agenouilla, la ligota, puis ouvrit imperceptiblement le robinet.

Ripsimé ne comprenait pas encore, elle attendait dans l'angoisse.

Une goutte d'eau lui tomba sur la tête, au-dessus de la nuque. C'était si peu de chose qu'elle n'y prêta attention. Une seconde, une troisième la laissèrent également indifférente.

Azény, allongé sur le sofa, l'épiait, le nègre assis à terre à une courte distance, se tenait prêt à toute alternative.

Et bientôt ces gouttes d'eau qui s'espacèrent à intervalles réguliers et atteignaient toujours le même endroit, produisaient sur la victime une sensation affolante.

Elle croyait sentir la folie lui envahir le cerveau, sa nuque lui semblait de glace.

Ligotée étroitement, tout mouvement lui était interdit. Elle aurait voulu se gratter à cette place où elle percevait le contact de l'eau. Ce lui était impossible.

Eperdue, les lèvres tremblantes, elle fixait le tonneau. Elle ne savait plus si elle devait se soumettre. Puis la peur de l'anéantissement moral la secoua. Le regard trouble, la face grimaçante, elle balbutia :

— Oh ! plus ! plus !

Personne ne répondait et l'eau continuait à tomber, paralysant le cerveau, mettant l'esclave en une sorte d'hypnose.

Azény, du doigt, lui montra ses bottes. Elle hoqueta :

— Oui ! Oui ! Je veux bien !

L'eunuque, placidement, dénoua les liens et aussitôt libre, la misérable enfant se frictionna énergiquement la tête de ses deux mains.

Le bey étendit les jambes et elle croula à genoux, décidée à obéir.

Cependant ce fut long, elle avait des gestes timides, des hésitations brèves, des rancœurs brutales. Azény souriait et le nègre riait cyniquement.

Le bey satisfait appuya son pied nu entre les deux seins fermes et envoya, d'une seule poussée, l'esclave rouler sur le tapis.

Immédiatement il donnait un deuxième ordre. Ripsimé, étendue à terre, feignit de n'avoir rien

entendu. De ce ton sardonique qui lui était particulier, il répéta.

L'eunuque s'avança armé d'une latte de cavalerie à la pointe aiguë. Avec précision, sans hâte, comme s'il eût accompli une besogne minutieuse, il piqua l'esclave au flanc.

A la première piqûre, elle eut un sursaut et un cri de douleur; à la deuxième, elle se tourna, espérant éviter la morsure du fer.

Mais le nègre, sérieux, persévérait, harcelant le pauvre corps qui se parsemait de perles écarlates.

Incapable de résister davantage, Ripsimé se dressa sur son séant et, hagarde, les yeux exorbités, les mains aux oreilles, elle hurla qu'elle se soumettait.

Nulle énergie ne pouvait tenir en face de cette torture, et déjà l'esclave avait fait preuve de beaucoup de courage.

Le bey s'autorisa ainsi mille fantaisies qui plaisaient à son orgueil et à son sadisme. Si la jeune fille hésitait une seconde, l'eunuque était là aussitôt, le sabre à la main.

Enfin, exalté au suprême degré, Azény ordonna que l'on attachât l'esclave dans une position comode, afin qu'elle ne pût se débattre.

Le nègre la saisit, l'étendit sur un divan, ficela les poignets et les chevilles aux quatre pieds du meuble et ainsi la malheureuse réduite à l'impuissance, les bras et les jambes écartées, s'immobilisa, les paupières closes.

Discrètement, l'eunuque s'éloigna, mais se tenant à portée de la voix, au cas où son maître eût eu besoin de son aide.

Ripsimé, malgré toutes ces précautions, essaya encore une timide défense. Le bey ricanait doucement, la sachant en son pouvoir. D'elle, uniquement, il s'amusait comme d'une souris un chat.

Lestement, il sauta à terre, tandis que Ripsimé râlait encore. Il avait le front barré d'une ride et marchait à travers la chambre d'un pas heurté.

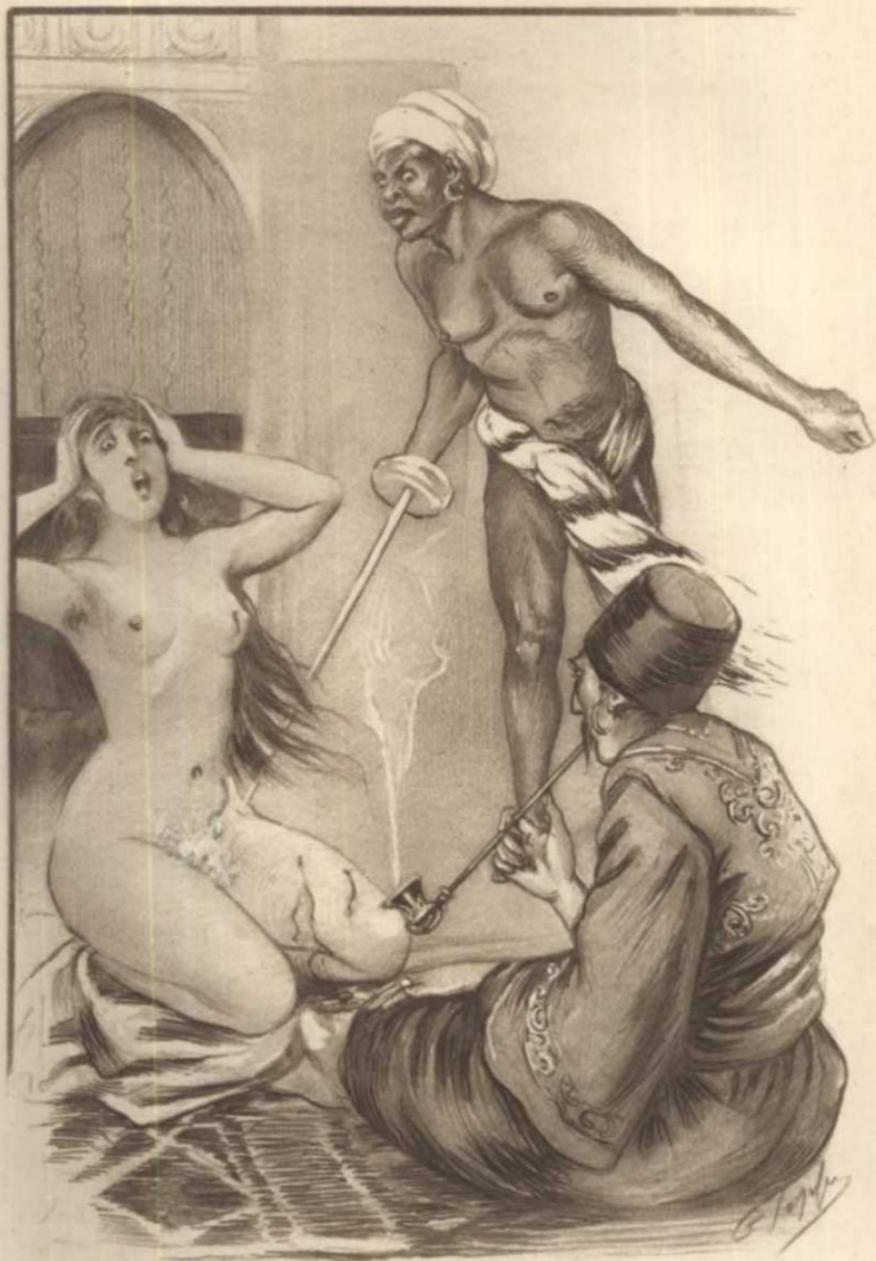
Puis il revint vers la jeune fille et dénoua les liens qui la retenaient au divan.

Meurtrie, mais en fureur, elle s'assit, et ses yeux noirs, fixés franchement sur l'homme, elle articula :

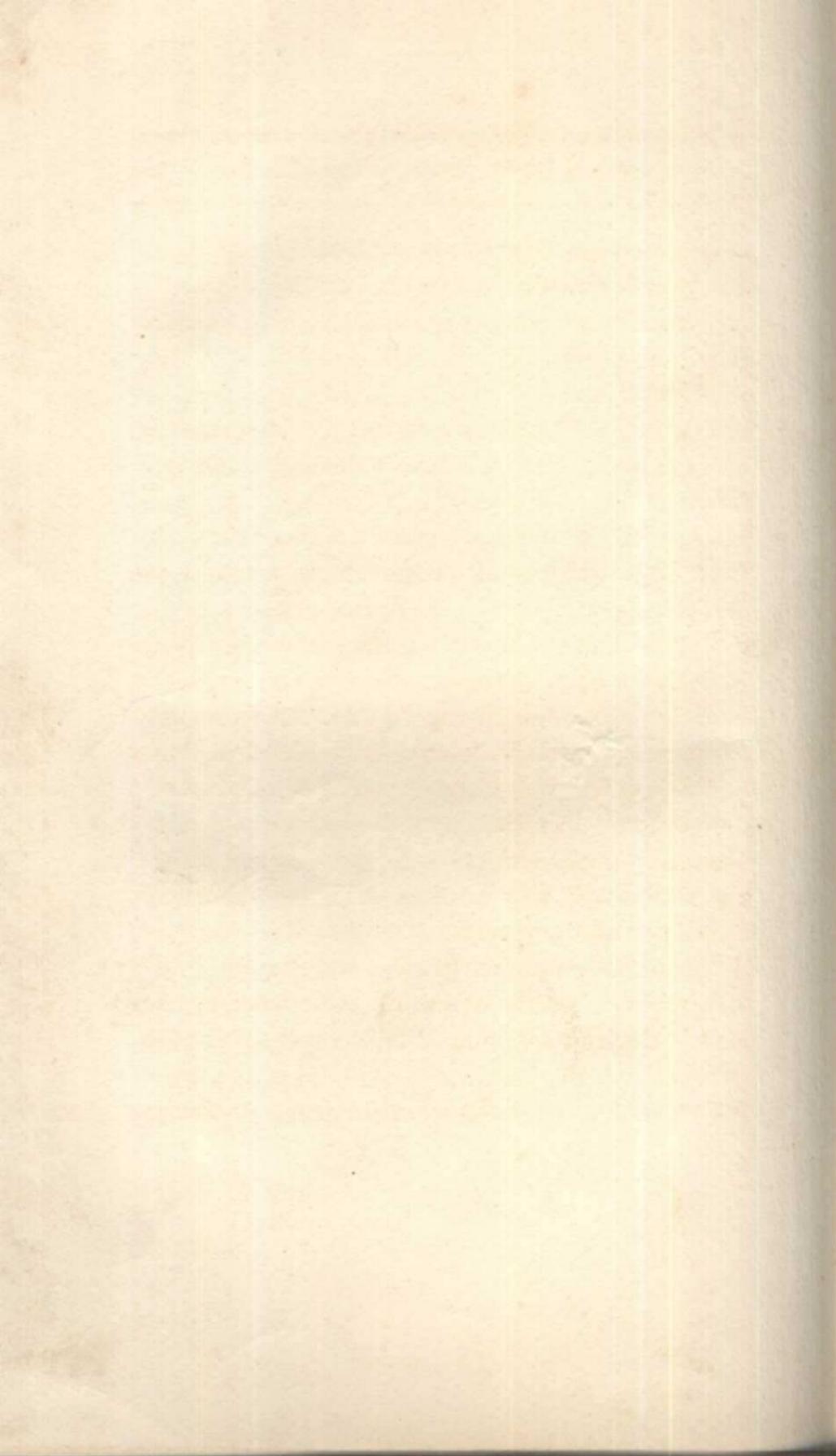
— Sauvage ! Sauvage !

Il haussa les épaules et poursuivit sa promenade.

— J'ai promis de te déshonorer, mâchonna-t-il... Il faut que je tienne ma promesse.



Page 213 - .....et hagarde, les yeux exorbités, les mains aux oreilles, elle hurla qu'elle se soumettait.



De nouveau, elle trembla, comprenant qu'il préparait une nouvelle torture.

Enfin, il s'arrêta devant elle et un rire narquois plissa ses lèvres :

— J'ai trouvé!

Et comme elle gardait le silence, semblant ne pas souhaiter être renseignée davantage, il précisa :

— Je vais te donner à mes bachi-bouzouks... ils sont quinze environ et doivent avoir besoin d'une esclave.

Une terreur s'infiltrait en elle, pourtant elle ne baissa point les yeux, narguant farouchement le bourreau. Elle doutait encore qu'il mît sa menace à exécution, quoiqu'elle connût la cruauté du Turc.

Il la prit par le bras et l'obligea à se redresser.

— Allons, marche... que je te conduise à tes amoureux impatients.

Frissonnante, elle le suivit, espérant vaguement en un moyen quelconque de fuite. Mais, railleur, il veillait, ne lui permettant pas de s'écarter.

A mesure qu'elle avançait, elle défaillait, ses jambes fléchissaient sous elle, une frayeur la paralysait.

Côte à côte, ils traversèrent le palais silencieux,

longeant des couloirs sombres, traversant des pièces aux voûtes blanches.

Ainsi ils atteignirent la cour et un murmure de voix parvint jusqu'à la jeune fille.

Affolée, devinant que la minute suprême était arrivée, elle se rejeta en arrière :

— Oh ! non ! implora-t-elle... Gardez-moi avec vous, je ferai tout ce que vous voudrez...

Il hocha la tête :

— Je me suis rendu compte de ta docilité, chienne ! Seuls mes irréguliers sont capables de dompter ton arrogance.

Un peu plus brutalement il la poussa en avant, vers la cour obscure.

Par la fente d'une haute porte, passait une raie de lumière. Ce fut de ce côté qu'ils se dirigèrent, et le bey, d'une main, écarta l'huis, tandis que, de l'autre, il maintenait l'esclave.

Aussitôt devant eux, ils aperçurent une troupe d'hommes étendus au hasard. Les uns fumaient en bavardant, plusieurs, la mine sombre, buvaient de l'alcool, un certain nombre jouaient aux échecs, le chibouk aux dents.

A la vue du Caïmacam ils se redressèrent et saluèrent avec respect.

Bienveillant, le bey les interpella :

— Vous ne vous ennuyez pas, mes enfants ?

Ils eurent un geste imprécis, épiant hypocritement la jeune fille nue.

— Une chrétienne ! murmura l'un.

D'un seul coup d'œil, ils reconnaissaient ce détail et l'espoir d'une aubaine les rendit aussitôt joyeux. Le plus audacieux avoua :

— On ne s'amuse pas énormément, seigneur. Si tu as une distraction à nous offrir ?

Azény attira Ripsimé en lumière :

— Je viens vous faire un cadeau ; en tout cas... j'ignore s'il vous distraira :

On rit, admirant l'esprit du haut fonctionnaire.

Un bachi-bouzouk s'avança et saisit la jeune fille par les cheveux :

— Si tu nous la donnes, nous la prenons... Sois tranquille, elle est entre bonnes mains... On ne lui touchera pas un cheveu de la tête.

Cette fois, l'hilarité devint trépidante ; après un dernier salut amical, Azény se retira, repoussant la porte derrière lui.

Tous les hommes s'étaient à demi redressés, ils formaient, autour de la pièce, un grand rectangle au milieu duquel fut amenée l'esclave. Celui qui la

tenait la lâcha, et alors, au milieu de tous ces regards braqués sur elle, vaincue par la honte, elle perdit contenance.

Les sanglots montaient à sa gorge, la secouant de frissons tumultueux.

Les Turcs ricanaient doucement, amusés par cette douleur. On cria :

— Elle va attraper froid, la chère enfant, il faut la faire courir pour se réchauffer.

Les courbaches, comme par magie, apparurent dans toutes les mains. Ripsimé, brusquement, fut cinglée à la croupe et, mise en mouvement par la douleur, elle fit un pas en avant.

Un deuxième coup la meurtrit aux jambes, un troisième à la hanche. Et toujours elle avançait, comme si elle eût espéré finir la souffrance.

Les hommes riaient silencieusement, chacun s'apprêtant à frapper lorsque la victime passerait devant lui.

Ainsi, à deux reprises, elle parcourut la pièce, le corps zébré de trente coups de bâton.

Une brûlure s'étendait par tout son être, elle oubliait complètement l'endroit où elle se trouvait, uniquement occupée à caresser, d'une main tremblante, les parties atteintes.

A l'autre extrémité de la chambre, n'en pouvant plus, elle tomba sur les genoux et sanglota.

Un Turc l'empoigna aux cheveux, la renversa en arrière, sur le dos, et la traîna jusqu'au centre du groupe.

— Que l'on voie au moins comme tu es jolie, goguenarda-t-il.

Les plus proches se penchèrent et martelèrent, de leur courbache, le ventre étalé.

Elle se redressa en hurlant, jetant autour d'elle des regards apeurés.

Une traction sur la chevelure la rejeta à terre et la correction reprit, sournoise, sadique, blessant avec habileté.

Le cercle s'était resserré, toutes ces brutes, les yeux brillants, fixaient la victime qui gémissait et défaillait. L'épiderme devenait turgide, écarlate.

Un plaisantin éteignit la lampe fumeuse. Alors ce fut la ruée avec des cris sauvages, des imprécations démoniaques, des jurons obscènes comme, seul, l'Oriental en connaît le secret.

Et, sur tout ce bruit, stridaient les appels désespérés de la chrétienne violentée. Jamais, même en ces minutes de folle terreur, elle n'avait songé à pareille torture. Pour ces barbares, tout étant bon,

ils s'accrochaient à elle, la mordant à la nuque, la griffant aux reins. Il fallait qu'elle se pliât à leur volonté sauvage.

Ce tumulte dura une heure environ, puis tout s'apaisa ; le silence tomba, seulement troublé par les gémissements sourds de la victime sanglante et brisée.

Elle demeurait là, au milieu de la pièce, à l'endroit où on l'avait abandonnée, incapable d'esquisser un mouvement.

Les hommes s'étaient reculés jusqu'à la périphérie et chacun s'arrangeait de son mieux pour dormir.

Cependant, Azény bey, d'un salon du palais, avait prêté l'oreille aux divers bruits venant de la salle de ses gardes. Son imagination lui permit de suivre les différentes phases de la scène. Il souriait, satisfait sans bien savoir pourquoi.

Toutefois, il se voyait peu désireux que l'on découvrit, chez lui, le cadavre d'une chrétienne. Il était fonctionnaire et la nécessité de ménager l'élément étranger, c'est-à-dire les consuls, l'obligeait à une certaine prudence.

Jugeant que ses hommes en avaient terminé avec l'esclave, il appela le nègre et lui donna quelques ordres à voix basse.

L'eunuque, de son pas timide et gauche, rejoignit les bachî-bouzouks. A la clarté d'un falot, il distingua la jeune fille gisant à terre. D'un coup d'œil, il eut jugé la situation.

S'adressant au plus proche, il répéta les injonctions du caïmacam. Le Turc eut un grognement d'ennui mais, néanmoins, se leva.

Avec une sorte de fureur froide, il atteignit un sac vide dans lequel, sans une hésitation, il enfouit Ripsimé. Elle eut une plainte, mais, à peine consciente, ne se défendit point.

Pourtant, elle se sentit soulevée de terre et nota qu'elle étouffait, repliée sur elle-même en une position extravagante. Elle tenta de remuer ; ce lui fut impossible.

L'homme l'avait simplement chargée sur son épaule et, de sa démarche paisible, s'en allait vers l'écurie. Il détacha un cheval, le tira dans la cour et, sautant dessus, sans prendre la peine de le seller, se dirigea vers la porte.

Maintenant, il tenait le sac devant lui, immobilisant d'une bourrade sa victime, lorsqu'elle cherchait à se déplacer.

Lentement, elle perdait connaissance, n'ayant pas encore deviné où elle se trouvait.

La ville était silencieuse, les passants fort rares ; le bachi-bouzouk ne fut donc point dérangé.

Lorsqu'il atteignit la campagne, il grommela, de méchante humeur :

— Je ne vais pas traîner cette chienne bien loin... Elle peut parfaitement crever par ici.

Il avisa un puit desséché depuis longtemps. Ce lui parut une cachette excellente.

Mettant pied à terre, il souleva le sac dans ses bras et se pencha sur la margelle. Un rire tordit son visage et il lâcha son fardeau.

Il perçut un bruit léger, comme un coup sourd... et ce fut tout, Ripsimé avait chû d'une hauteur de vingt mètres environ.

Cependant, elle vivait encore. Son agonie dura de longues heures, tandis que ses bourreaux dormaient paisiblement.

Azény bey n'était point à son coup d'essai, aussi n'eut-il pas de remords inutiles. Une chrétienne de moins semblait être un gain pour lui.

En outre, la face demeurait sauve et si jamais on lui reprochait ses forfaits, il nierait. Le mensonge n'a pas été inventé pour qu'on ne s'en servît point.

## XV

Quelque temps après, les détenus d'Azack étaient conduits par groupes dans le Kanlidéré, enchaînés deux à deux et là, massacrés impitoyablement à coups de fusils et de yatagans. Des tortures effroyables, ongles arrachés par les tenailles, des brûlures à l'huile bouillante, etc..., leur avaient été infligés avant la mort.

(AZKANEVER, de Constantinople.)

Gadarinée et Victoria étaient échues à deux riches arabes, qui se trouvaient dans un état d'ébriété prononcé en sortant de chez le caïmacam.

Ils prétendirent, assurément, emmener chez eux leur proie, mais l'ivresse les troublait fort.

Les jeunes filles se tenaient par le bras, épiaient leurs maîtres qui titubaient au milieu de la chaussée et l'idée de fuir les hantait.

Parfois, un homme, d'une voix rauque, demandait :

— Es-tu là, chienne ?

Elles répondaient « oui » tout bas, et cette réponse

suffisait à rendre à l'autre un moment de confiance.

Ils allaient tous quatre par les rues solitaires, cherchant leur chemin et ne le trouvant point. L'éclairage en maints endroits était absent et ce détail suffisait à les perdre.

Longtemps ils errèrent ainsi, sans que les deux esclaves osassent mettre leur projet à exécution. Elles tremblaient, une émotion intense les secouait, leur enlevant le peu de lucidité qu'elles conservaient après cette affreuse soirée.

Cependant, au coin d'une ruelle, Victoria, la plus courageuse, tira son amie par le bras :

— Viens ! souffla-t-elle.

Elles entendirent un des hommes balbutier :

— Où es-tu, fille de chienne ?

Talonnées par la frayeur, elles prirent leur course se tenant par la main.

Longtemps elles galopèrent droit devant elles, n'ayant qu'une idée : mettre le plus d'espace possible entre elles et les tyrans.

Soudain, elles atteignirent une des portes de la ville et constatèrent qu'elle était fermée.

Elles reculèrent, épouvantées, persuadées déjà que cette précaution avait été prise pour elles.

Anxieuses, elles fouillèrent les environs, espérant se cacher en attendant l'aurore.

Un bruit sourd parvint jusqu'à elles; tremblantes, elles s'immobilisèrent pour écouter.

Aussitôt, elles comprirent : elles se trouvaient devant une étable où étaient enfermées des chèvres.

La porte n'était fermée qu'au loquet; elles le soulevèrent et se glissèrent à l'intérieur.

Par prudence, elle ne se hasardèrent pas très loin, se couchant sur la litière proche de l'huis.

Dans les bras l'une de l'autre, elles se reposèrent, priant Dieu que le jour suivant leur fût favorable.

Trop inquiètes pour dormir, elles sommeillèrent néanmoins et ce repos leur fut réparateur.

Avant l'aube, tandis qu'une clarté confuse envahissait l'écurie, elles se levèrent et inspectèrent les lieux. Cet examen rapide leur permit de découvrir une couverture grise qu'elles se partagèrent fraternellement, afin de cacher leurs habits ridicules qui auraient pu éveiller l'attention.

Par la porte entre-bâillée, elles surveillaient la rue, attendant les premiers passants pour quitter leur refuge.

Au moindre bruit elles tressaillaient, le cœur battant, une sueur froide aux tempes.

Des hommes survinrent, quelques-uns à pied, d'autres sur des ânes. Elles les laissèrent s'éloigner et timidement firent un pas dans la rue.

De leurs menottes crispées, elles retenaient la couverture qui les enveloppait, se voilant à demi le visage suivant la mode mulsumane.

Etonnées de tant de calme, elles franchirent la porte sans encombre et se trouvèrent dans la campagne.

Un grand pas était fait; mais où aller maintenant. Chaque être vivant était un ennemi, chaque porte cachait un danger.

Pourtant, elle marchèrent gaillardement sur le chemin poudreux, conservant en elles l'espérance qui aide à vivre.

La solitude la plus complète les environnait, au loin le soleil se levait embrasant l'horizon.

La faim leur brûlait l'estomac et elles ne possédaient pas la moindre provision. En revanche elles purent boire et cela leur donna du courage.

Peu à peu la ville s'éloignait et, lorsque la chaleur commença à devenir accablante, elles se jugèrent assez en sécurité pour se reposer.

Elles virent un arbre et gaiement s'en furent s'allonger sous son ombre fraîche et, cette fois, tranquil-

lisées enfin, elles s'endormirent de ce lourd sommeil de la jeunesse insouciante.

Soudain, elles se réveillèrent en sursaut, un bruit de voix parvenait jusqu'à elles.

Apeurées aussitôt, elles regardèrent et aperçurent trois hommes qui les considéraient avec curiosité.

Le geste bref, elles rejetèrent la couverture sur leur visage, mais déjà il était trop tard. Les autres les avaient vues et ne reconnaissaient point en elles des musulmanes.

L'un d'eux s'approcha de Gadarinée et la poussa afin qu'elle se découvrit.

— Comment t'appelles-tu? demanda-t-il.

Une minute elle hésita, terrifiée, puis lança un nom au hasard.

Un second s'avança en grommelant :

— Elle ment... c'est une chienne de chrétienne!

— Nous allons voir! répliqua le premier.

Tous se penchèrent et, en un tournemain, ils eurent dénudé les deux malheureuses.

Ils rirent, la prise était bonne. Prudents, toutefois, ils inspectèrent les alentours d'un regard rapide. La solitude étant complète, ils se rassurèrent.

De force, ils avaient mis les jeunes filles debout et celui qui paraissait le chef, ordonna :

— Marchez, sinon gare à la matraque.

Terrorisées, elles obéirent, ne conservant plus d'espoir d'échapper. Les hommes, en plaisantant, les poussaient devant eux, les bourrant d'un coup de pied, lorsqu'elles n'avançaient pas assez vite.

Ils discutaient à voix basse, établissant des projets. Il fallait profiter de l'aubaine, rapidement, sans être surpris. Certes, ils possédaient la certitude que les autorités ne leur infligeraient point de blâme, mais il y avait toujours ces maudits Européens qui s'occupaient sans cesse des affaires de ces pauvres Turcs, si doux, si braves.

On atteignit un ravin où les jeunes filles furent contraintes de descendre. En bas, tous se trouvèrent relativement à l'abri des regards indiscrets. Après tout, il n'en réclamaient pas davantage.

Les hommes s'assirent, ayant au milieu d'eux leurs prisonnières tremblantes. Les mains pressées, ils arrachèrent les vêtements et palpèrent la chair.

Etonnés, ils échangèrent un regard joyeux : les petites étaient vierges.

Ce fut là entre eux un sujet de discussion, on dut tirer au sort afin que nul ne fût favorisé.

Victoria fut brutalement jetée sur le sol et un homme lui saisit les poignets, les tirant au-dessus de la tête.

Elle eut un cri strident : devant son visage, elle avait le mufler bestial d'un Turc.

Gadarinée, quelques secondes plus tard, était immobilisée à son tour. Les bourreaux se prêtaient mutuellement main-forte, afin d'en avoir plus vite fini.

Les deux pauvrettes se lamentaient doucement, meurtries par la brutalité sauvage des agresseurs. Et ces lamentations semblaient une douce musique aux sadiques qui les violentaient sans vergogne.

Parfois un de ces hommes montait jusqu'à l'extrémité du talus pour se rendre compte si nul importun ne survenait.

Longtemps ils restèrent là, ne se lassant point, trouvant à chaque minute une nouvelle honte à infliger à leurs victimes.

Celles-ci devaient se soumettre immédiatement, le moindre retard leur attirait une volée de coups de bâton.

Se défendre, fuir, restait impossible, il fallait plier et les tyrans moqueurs les torturaient par leurs plaisanteries obscènes.

Pourtant, ils s'éloignèrent enfin, abandonnant les jeunes filles, brisées et anéanties.

Avant de se perdre dans la campagne, ils s'arrêtèrent au bord du ravin et, avec des rires, lapidèrent les misérables éperdues; les pierres claquaient autour d'elles, et folles de terreur, elles couraient en zig-zag cherchant un abri.

N'en trouvant point, elles galopèrent droit devant elles dans l'espoir de se mettre hors de portée.

Les lazzis des bourreaux parvenaient jusqu'à elles, terminant de les affoler.

Parfois, un caillou atteignait l'une d'elles aux reins, aux jambes. Elles avaient un cri et précipitaient leur course.

Bientôt elles tombèrent épuisées, mais les hommes avaient disparu.

Maintenant seules en face l'une de l'autre, elles sanglotaient, comprenant que mille dangers les menaçaient à chaque pas en avant. Le viol assurément en était le moindre.

Incapables de poursuivre leur route, elles se reposèrent, manquant même de courage pour réfléchir. Elles se disaient simplement que, délassées, elles marcheraient encore, indéfiniment, jusqu'à l'heure de la délivrance.

L'espoir les avait quittées et elles regrettaient presque de n'avoir point suivi les Arabes qui les avaient achetées.

Une heure avant le crépuscule, elles remontèrent jusqu'au chemin et, se soutenant mutuellement, repartirent.

Elles se taisaient, parcourant les alentours d'un regard de fauves traquées. Un bruit léger, une ombre les faisaient tressaillir et elles s'immobilisaient, tremblantes, le cœur battant.

La nuit vint, opaque, silencieuse et elles allèrent encore, droit devant elles, sans espérance.

Pourtant l'obscurité les rassurait, elles ne craignaient que les hommes.

Lorsqu'elles furent fatiguées, elles s'assirent sur le rebord d'un talus, et s'anéantirent dans un aveu-  
lissement découragées.

Une lumière brillait au loin, ce devait être un hameau, c'est-à-dire un gîte. Elles se détournèrent, sachant que ce toit abritait un ennemi sans pitié.

A l'aube, elles se traînaient lamentablement, sans forces, n'ayant rien mangé depuis l'avant-veille, terrassées par l'épuisement, elles s'abattirent auprès d'un puits, qui, au moins, leur avait permis de se désaltérer. Et aussitôt elles s'endormirent.

Comme le jour précédent, elles furent encore réveillées par un bruit de voix. Mais cette fois, c'étaient des voix féminines et elles eurent moins peur, escomptant un peu de bonté. Timidement elles se levèrent et se virent entourées de femmes vêtues de simples tuniques et portant en bandoulière des outres pleines d'eau.

Celles-ci les considéraient avec méfiance et l'une d'elles, hargneuse, demanda :

— Qui êtes-vous ?

Elles n'osèrent avouer leur nationalité et prétendirent venir de Sam-Sat.

Mais elles ne dupèrent personne, on voyait qu'elles tremblaient de crainte.

Cependant on n'insista pas et même une femme leur proposa de les accompagner jusqu'au village où elles se reposeraient.

Refuser était impossible et elles acceptèrent bien à contre-cœur.

Le trajet fut court, les dômes blancs du hameau se distinguaient tout proches. Néanmoins on ne les perdit pas de vue et elles eurent très vite l'impression qu'on les tenait prisonnières.

Les femmes se taisaient, comme prises de défiance auprès de ces étrangères ; elles les regardaient

à la dérobée avec dans les yeux une lueur de haine.

Dès les premières maisons, des hommes apparurent, examinant curieusement les arrivantes.

On les renseigna à voix basse et ensuite le silence se fit, menaçant.

Les deux jeunes filles frissonnaient, elles sentaient le danger peser sur leur pauvre tête. Le découragement les brisait, elles ne pensaient plus ni à la lutte, ni à la fuite. Lassées, elles s'abandonnaient à la destinée.

On les conduisit dans une maison où le mudir vint immédiatement les rejoindre pour les soumettre à un interrogatoire serré.

Dans le village courait déjà le bruit que les deux fugitives n'étaient que des chrétiennes envoyées dans ces parages pour espionner les bons musulmans.

Les femmes criaient vengeance, parlaient d'aiguiser elles-mêmes les yatagans, afin d'en finir plus rapidement.

Le mudir, vieillard rusé, n'eut aucune peine à démêler la vérité et, poussé par son fanatisme, il prétendit faire un exemple terrible qui éloignerait à jamais les espions.

Il se retira donc, laissant les enfants prisonnières et inquiètes.

La matinée s'écoula sans qu'elles apprissent rien de nouveau.

Des palabres sans fin avaient lieu parmi les habitants. Les femmes voulaient que les chrétiennes fussent exécutées sur-le-champ, les hommes préféraient retarder cette tâche jusqu'au soir.

Ce fut cette décision qui prévalut et les jeunes filles purent goûter de longues heures de tranquillité. Avant midi on leur apporta à manger et cette attention leur rendit l'espoir.

Leur frugal repas terminé, elles s'allongèrent sur des nattes, persuadées que rien ne se produirait pendant la sieste.

Elles se trompaient, c'était justement à cause du calme régnant dans le hameau à ce moment que les hommes avaient retardé l'exécution jusqu'au soir.

Doucement, la porte s'ouvrit et des ombres masculines se glissèrent dans la pièce, silencieusement.

Aussitôt elles furent debout, devinant que le malheur encore les menaçait.

De fortes poignes les bousculèrent et, derechef,

elles roulèrent sur les nattes, écrasées, dévêtues en un tournemain. Avec des hurlements, elles se défendirent. Tout fut vain, faibles, elles furent vaincues en quelques secondes et la troupe entière s'acharna sauvagement sur elles.

Puis tout rentra dans le calme, les hommes s'éloignèrent un à un, abandonnant les deux petites misérables, épuisées, le corps entier contus, les entrailles en feu.

Deux heures s'écoulèrent encore et enfin le mudir refit son apparition, accompagné de trois acolytes.

Les jeunes filles, entièrement nues, eurent les poignets ligotés sur les reins et on les poussa en avant. Sur la place centrale toute la population s'était réunie dans l'attente d'un spectacle attrayant.

A la vue des prisonnières, un rire général fusa, des plaisanteries obscènes s'entrecroisèrent, malgré la présence des femmes. Au reste, ces dernières n'avaient rien perdu de leur acharnement primitif.

Au milieu de cette foule haineuse, les deux petites chrétiennes, rougissantes, baissaient la tête et pleuraient. Elles n'essayaient point de prévoir la

torture à venir, souhaitant seulement que la mort les délivrât rapidement de leurs bourreaux.

On avait apporté des verges formées de badines souples. Des femmes s'en emparèrent et, en riant aux éclats, commencèrent à fouetter les deux pauvres croupes bleuissantes.

Les malheureuses essayaient de fuir les coups, mais au premier pas en avant, un Turc armé d'un sabre les piquait au ventre, les rejetant en arrière.

Les chairs se tuméfiaient, craquaient par endroits, laissant filtrer de minces rigoles de sang.

Elles n'avaient plus de voix pour crier, elles gémissaient sourdement en se tordant de droite et de gauche.

Les rires avaient cessé, tous les yeux brillaient d'une joie farouche, les femmes tapaient avec frénésie.

Gadarinée, incapable de supporter plus longtemps cette torture, tomba à genoux. Victoria suivit bientôt son exemple, avec un râle de douleur.

Les femmes continuèrent à frapper, mâchonnant des injures.

Alors, elles se roulèrent sur le sol, l'épiderme

déchiré par les mille aspérités de la terre durcie par la sécheresse estivale.

Le mudir esquissa un geste de la main et la correction cessa.

Un homme apparut portant une éponge imbibée de vinaigre et baigna les blessures saignantes.

Sous cette nouvelle douleur, les victimes hurlèrent, se débattant dans un affolement subit.

Les rires éclatèrent encore, tant ce spectacle semblait drôle à ces brutes.

Pendant cette médication originale leur procura un bien-être relatif, leur énergie se réveilla.

Le mudir lança un ordre et deux hommes fendirent la foule, portant chacun un poteau taillé en pointe à son extrémité supérieure.

On battit des mains, le supplice atroce et séculaire, réjouissait toujours le cœur des bons Turcs.

Les poteaux furent fixés en terre et le mudir, avec une ironie froide, expliqua aux jeunes filles ce qu'on leur préparait.

Elles frémirent en écoutant ces horribles détails que l'autre leur donnait avec une complaisance féroce.

En même temps, on les hissa en l'air, deux

femmes tenaient les jambes écartées et de tout leur poids, on les laissa glisser sur le bois aigu.

On entendit un unique hurlement effroyable, le sang gicla de toutes parts, inondant le sol.

Les deux petites chrétiennes étaient empalées.

Dieu est grand et Mohamed est son prophète.

FIN



